This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

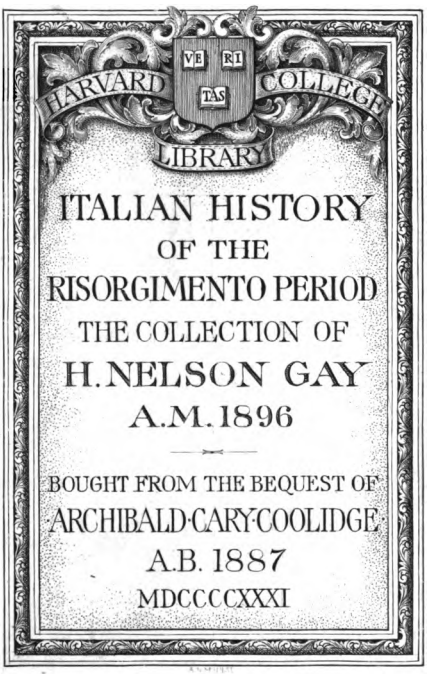
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

Fr 1680.5.5



Digitized by Google

Samuel

Digitized by Google

DU MÊME AUTEUR

Mon Séjour aux Tuileries (1re série) . . 1 vol.

— — (2e série) . . 1 vol.

Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.

S'adresser pour traiter, à M. Paul Ollendorff, éditeur, 28 *bis*, rue de Richelieu, Paris.

Digitized by Google

Cᵀᴱˢˢᴱ STÉPHANIE DE TASCHER DE LA PAGERIE

Mon Séjour aux Tuileries

Troisième Série

1866-1871

QUATRIÈME ÉDITION

PARIS
PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR
28 *bis*, RUE DE RICHELIEU, 28 *bis*

1895

Tous droits réservés.

Digitized by Google

Fr 1680.5.5

HARVARD COLLEGE LIBRARY
H. NELSON GAY
RISORGIMENTO COLLECTION
COOLIDGE FUND
1931

Digitized by Google

MON SÉJOUR AUX TUILERIES

CHAPITRE PREMIER

Le nouvel an. — Nominations à la Cour. — Le général Fleury. — MM. Ney, de Toulongeon et Davilliers. — La situation en Espagne. — Le général Prim. — Discours de Napoléon III à l'ouverture des Chambres. — Le carnaval. — Bal à l'ambassade de Prusse. — Bal du ministère de la marine. — L'Europe, l'Asie, l'Afrique et l'Amérique. — Les théâtres. — *Henriette Maréchal.* — *Le Lion Amoureux.* — F. Ponsard. — Le volcan de Santorin.

Le nouvel an n'a rien amené de fort extraordinaire, si ce n'est quelques nominations à la cour qui, comme de coutume, ont excité une certaine agitation dans ce petit monde. Les uns ont approuvé, les autres ont blâmé, ceux-ci en plus grand nombre naturellement : il est si difficile de satisfaire l'opinion de tous.

Fleury a été nommé grand écuyer, Ney grand veneur, Toulongeon premier veneur et Davilliers premier écuyer. Même l'élévation du secrétaire du comte Bacciochi, M. Bertora, n'a pas eu l'heur de plaire, et le duc de Cambacérès ne s'est pas caché d'avouer

Digitized by Google

qu'il ne l'avait faite qu'à son corps défendant.

L'élévation de Fleury a été extraordinairement rapide; je sais que, comme soldat, il s'est distingué en Afrique avec les princes d'Orléans; je sais qu'il a, dès le début, compris et deviné l'avenir de l'Empereur, qu'il s'est attaché à lui et qu'il a pour lui le plus entier dévouement, mais il n'en est pas moins vrai qu'il a de la chance, beaucoup de chance. D'ailleurs, il portera très bien toutes les dignités qui lui arrivent. C'est un bel homme, un beau militaire, d'allure noble, distinguée et courtoise : il parle bien et l'on s'accorde à lui reconnaître un véritable mérite. Ce qu'il a entrepris suffit à le prouver : le régiment des guides lui fait honneur; les écuries impériales sont les premières du monde, et les déplacements du souverain sont admirablement organisés.

L'élévation du général Fleury devait entraîner celle de Ney, comme celle-ci entraînait celle du marquis de Toulongeon, et par suite celle de Davilliers. C'est une chaîne dont tous les anneaux se tiennent, et, quand le premier s'élève, il faut bien que les autres montent aussi.

C'est l'Espagne qui attire en ce moment l'attention de l'Europe. Le général Prim, comte de Reus, a ourdi une conspiration militaire dans le but de renverser le gouvernement de la reine Isabelle, et d'établir, — à son profit, — une régence avec le petit prince des Asturies.

Digitized by Google

La conspiration a échoué et le succès n'a pas couronné la tentative de cet ambitieux, mais le pays n'en reste pas moins troublé. L'Espagne, d'ailleurs, n'est pas dans une bonne situation ; tiraillée entre mille partis, elle a de plus le malheur de n'avoir pas dans la reine une gouvernante bien ferme ; elle fait osciller le portefeuille de premier ministre entre Narvaez et O'Donnell, qui se détestent cordialement, et ces perpétuels changements ne sont pas faits pour rendre le calme au pays.

Malgré cela, la conspiration de Prim n'avait pas des racines bien profondes. Le soulèvement devait commencer à Aranjuez et à Ocana ; les soldats révoltés des garnisons d'Alcala et d'Avila devaient s'y joindre. On avait coupé le télégraphe du gouvernement, mais on avait oublié celui qui sert exclusivement au chemin de fer. Or, après le soulèvement d'Alcala, un employé est avisé que le lendemain des convois seront requis pour le transport de la garnison. La chose lui semble assez suspecte pour en avertir ses chefs à Madrid.

Aussitôt O'Donnell est informé de l'incident. Les troupes d'Alcala sont rappelées : comme elles n'ont point d'ordre de Prim, elles obéissent, et la conspiration se trouve privée de son meilleur appui. Prim alors, avec sept à huit cents hommes, se sauve à travers l'Espagne : il est poursuivi mais sans le moindre danger d'être pris, car on n'en a pas le plus petit désir, et il va chercher

Digitized by Google

en Portugal une hospitalité aussi ridicule que son équipée.

Pendant ce temps, l'ouverture des Chambres a eu lieu et Napoléon III y a prononcé le discours d'usage. Il a parlé de la paix qui semble assurée. A l'égard de l'Allemagne, il a déclaré que son intention était d'observer une politique de neutralité. Quant à l'Italie, « reconnue par presque toutes les puissances de l'Europe, elle a affirmé son unité en inaugurant sa capitale au centre de la péninsule ».

Mais l'objet direct des préoccupations était le Mexique, où notre situation, avec l'établissement du nouvel empire, et l'hostilité vraie ou supposée des États-Unis, excitait, depuis longtemps, des commentaires et des réflexions, qui n'étaient pas inspirés par une grande bienveillance. Voici ce qu'a dit l'Empereur à cette occasion :

« Au Mexique, le gouvernement fondé par la volonté du peuple se consolide : les dissidents vaincus ou dispersés n'ont plus de chefs, les troupes nationales ont montré leur valeur, et le pays a trouvé des garanties d'ordre et de sécurité qui ont développé ses ressources et porté son commerce avec la France de vingt et un à soixante-dix-sept millions.

« Ainsi que je l'exprimais l'année dernière, notre expédition touche à son terme. Je m'entends avec l'empereur Maximilien pour fixer l'époque du rap-

Digitized by Google

pel de nos troupes, afin que leur retour s'effectue sans compromettre les intérêts français que nous avons été défendre dans ce pays lointain.

« L'Amérique du Nord, sortie victorieuse d'une lutte formidable, a rétabli l'ancienne union et proclamé solennellement l'abolition de l'esclavage. La France, qui n'oublie jamais aucune noble page de son histoire, fait des vœux sincères pour la prospérité de la grande République américaine et pour le maintien de relations amicales bientôt séculaires...

« L'émotion produite aux États-Unis par la présence de notre armée sur le sol mexicain s'apaisera devant la franchise de nos déclarations. Le peuple américain comprendra que notre expédition, à laquelle nous l'avons convié, n'était pas opposée à ses intérêts... »

L'Empereur parle aussi de son voyage en Algérie : « Mon éloignement de la France a d'ailleurs prouvé que je pouvais être remplacé par un cœur droit et un esprit éclairé. »

En terminant, il donne des conseils de sagesse et de modération :

« N'a-t-on pas assez discuté depuis quatre-vingts ans les théories gouvernementales? N'est-il pas plus utile de chercher les moyens pratiques de rendre meilleur le sort moral et matériel du peuple?...

« Lorsque les Français, aujourd'hui investis des

Digitized by Google

droits politiques, auront été éclairés par l'éducation, ils discerneront sans peine la vérité et ne se laisseront pas séduire par des théories trompeuses... quand tous auront reçu dès l'enfance ces principes de foi et de morale qui élèvent l'homme à ses propres yeux, ils sauront qu'en dehors de l'intelligence humaine, au-dessus des efforts de la science et de la raison, il existe une volonté suprême qui règle les destinées des individus comme celles des nations. »

Le carnaval nous a donné son contingent habituel de fêtes et de réjouissances, mais cette chronique mondaine est à peu près toujours la même, et, si l'on a pas à signaler l'apparition d'une étoile nouvelle, rien ne ressemble plus à un bal qu'un autre bal.

Je parlerai cependant du bal offert aux souverains par le comte de Goltz, ambassadeur de Prusse. L'impératrice l'avait d'abord demandé pour la belle et jeune princesse de Hohenzollern.

L'hôtel de l'ambassade, qui est celui qu'habitait autrefois le prince Eugène, était orné de fleurs de haut en bas, et éclairé à merveille. La satisfaction éclatait sur le visage de l'ambassadeur, heureux de recevoir l'Empereur et l'Impératrice. Quand, à dix heures, Leurs Majestés sont arrivées, il s'est précipité à leur rencontre, et a offert à l'Impératrice un magnifique bouquet. Puis le bal a commencé : son bilan est grande chaleur, cohue

Digitized by Google

et beau monde ne cessant de garnir la salle de danse.

Après une heure du matin, une certaine agitation s'est manifestée parmi le personnel de l'ambassade, appelé à faire les honneurs de la soirée de concert avec la baronne de Lô et la petite et jolie comtesse de Hatzfeld ; le comte de Goltz n'étant pas marié, la Prusse ne nous fournit pas d'ambassadrice. C'étaient les soupers assis qui s'organisaient dans les salons du rez-de-chaussée : travail difficile qui n'avait pas été combiné d'avance.

Malgré la peine que s'est donnée le comte de Solms, il y a eu grand désordre, beaucoup de prétentions blessées, par conséquent des mécontents, surtout parmi les confrères ambassadeurs. L'Espagne, par exemple, ne recevant pas l'invitation voulue à la table impériale, s'est retirée furieuse et le ventre creux ; la Turquie n'a appris que le lendemain matin que la Prusse avait pensé à elle.

Pauline de Metternich est trop huppée pour qu'on l'oublie, et le prince trop bien en cour, aussi l'Autriche a soupé. La Russie a été rappelée à temps...

Puisque je parle de Pauline de Metternich, je tiens à dire combien sa présence orne un salon : elle ne peut passer inaperçue nulle part.

Elle est une de ces femmes dont l'apparition fait sur moi une sensation profonde, tant l'ensemble de son individualité originale m'a frappée, mais

Digitized by Google

sans désir de rien critiquer. Le tout en elle s'entend à merveille, tableau, portrait et cadre, s'unissent pour former un ensemble parfait, et j'aurais tout de suite pu lui prédire les grands succès qui l'ont accueillie et qui la suivent encore. L'intelligence hors ligne qu'elle possède attire tout naturellement, et l'on découvre alors en elle, outre tant de bonnes et belles qualités, un de ces cœurs qu'on est si heureux de rencontrer au milieu du grand monde parisien.

En épisode, la belle comtesse Castiglione, toute de blanc habillée, avec une auréole de marabouts sur la tête, coiffure de cacique indien, est sortie pour une fois de son antre de Passy et a reparu dans le monde. Elle est belle et pare sa beauté avec un soin extrême. On la regarde, on l'admire, et elle rentre chez elle contente de son succès et convaincue qu'elle a été la reine du bal. Autant une divinité qui daigne se montrer un instant à ses adorateurs et disparaît aussitôt. Grand bien lui fasse, si ça l'amuse.

Les Tuileries, la Ville, comme on dit pour M. Haussmann, préfet de la Seine, la Guerre — lisez le maréchal Randon, — ont donné des fêtes toutes fort réussies, mais la plus originale, la plus étonnante a été celle du ministère de la marine.

Le ministère est situé place de la Concorde, ce qui en rend les abords faciles. Une foule énorme

Digitized by Google

s'y précipitait, car l'on avait annoncé des merveilles : l'Europe, l'Asie, l'Afrique et l'Amérique représentées par les plus belles femmes qu'on pût souhaiter, et entourées d'un cortège digne d'elles.

On entre, et les salons sont déjà garnis d'une foule animée qui va, vient, cause, s'agite de cent façons. Des costumes à foison, marquis Louis XV, bergères Watteau, soubrettes, puis des magiciennes, des reines, des paysannes, sans parler d'un grand nombre de dominos cuirassés pour l'intrigue, qui se pratique sur une vaste échelle, dans ces appartements dont la disposition est des plus favorables.

A onze heures, deux costumes de « mouche » délicieusement portés font leur entrée, avec cet écriteau sur la poitrine « mouche du coche ». Et ces jolies mouches se mettent à voltiger à travers les salons...

Mais on fait ranger les spectateurs : une troupe de matelots s'avance, tambours battants, tandis que l'orchestre attaque la marche de *Faust*.

La première nation qui paraît, c'est la France, divinement représentée par une jeune Anglaise ou Américaine. Elle est vêtue d'une robe en satin blanc, décorée d'écharpes tricolores; un diadème couronne son front. Elle tient à la main une branche d'olivier, en signe de ses intentions pacifiques. Sa démarche est à la fois si gracieuse et si digne que les applaudissements éclatent et la saluent.

Digitized by Google

L'Europe fait alors son entrée, assise dans un char orné des écussons de toutes les nations européennes. Devant et derrière marchent les représentants en costume national de tous ces peuples : pas un n'a été oublié. L'Europe — Mme Bartholoni — porte le costume classique : tunique antique et manteau de reine. Son collier se compose de tous les grands ordres des nations. Une couronne ceint sa tête, un sceptre est dans sa main.

Après l'Europe, voici l'Asie, qu'on s'attendait à voir arrivée couchée dans un palanquin; mais Mme Korsakoff a préféré être vue en entier, et elle a paru debout dans un costume digne des splendeurs orientales : ce n'était qu'or, diamants et pierreries. J'ai pensé aussitôt à la reine de Saba se rendant à la cour du roi Salomon.

L'Asie était précédée par quatre crocodiles du Gange; puis suivaient les diverses nations, Chinois, Japonais, Persans, Indiens, etc., dont les costumes faisaient penser aux Mille et Une Nuits, et les dames aux houris du paradis de Mahomet. C'était éblouissant.

L'orchestre entonne l'*Africaine*, et l'Afrique paraît sur un char dont les dessins dorés d'un style sévère disparaissent presque sous de longues peaux de lion. — Un lion est couché à ses pieds. La princesse Jablonowska, qui incarne cette partie du monde, a choisi le costume de Cléopâtre : elle est royalement belle, c'est le mot.

Digitized by Google

Sur son front, d'où tombe sa chevelure déployée et ruisselante d'or, se dresse un diadème de souveraine : un paon, formé de pierreries, le surmonte. La jupe est de satin blanc brodé d'or. Un manteau de pourpre se rattache à la ceinture. Tout n'est qu'or et pierreries, le tout combiné avec autant d'art que de goût.

L'Afrique est entourée de peuplades nombreuses, aux costumes pittoresques.

Mais voici que tout à coup un dromadaire s'avance, caparaçonné de châles aux couleurs éclatantes : sur ce dromadaire est assise M^me^ de Montaud qui représente l'islamisme.

Elle est superbe avec son casque d'or, sa poitrine couverte d'une cuirasse, un bouclier d'or dans une main, un cimeterre à lame dorée dans l'autre.

Le Coran est au milieu de ses attributs. L'enthousiasme et l'admiration sont aussi grands l'un que l'autre...

L'orchestre joue l'air national des États-Unis, et l'Amérique apparaît mollement couchée dans un hamac élégant, suspendu à deux palmiers et entouré de fleurs.

Qu'elle est jolie, la personne qui s'est chargée de ce rôle ! Elle est entourée de tout un groupe de gracieuses femmes figurant les diverses nations de l'Amérique.

J'en vois une représentant le Groënland; un long voile de gaze neigeuse la couvre, et rappelle

Digitized by Google

les frimas du nord. Je vois des jeunes filles tout en blanc et or portant des trophées voués au soleil, une jeune reine indienne ayant usé d'un galant tatouage qui l'embellit encore, avec un anneau d'or qui traverse les narines de son joli nez. Puis vient une députation de princes sauvages costumés avec une fidélité extrême; même l'un d'eux s'est peint le nez en bleu. Mexicains, Péruviens, Californiens, tout s'est fait représenter autour de cette jolie Amérique en robe blanche à garniture de plumes, les cheveux blonds flottants, entremêlés de verdure, dans son hamac soutenu par des nègres.

Voici à peu près ce que nous avons vu défiler devant nous : une belle procession de cent cinquante à cent quatre-vingts personnes, puis le cortège s'est disloqué, et chacun des personnages s'est mêlé à la foule des invités.

Le ministre, M. de Chasseloup-Laubat, a donné là une bien belle fête, sa femme était, ce soir-là, plus jolie que jamais : elle portait une façon de costume aérien fait de tulle lamé d'argent. On l'admirait, et elle recevait ses invités avec une grâce parfaite.

La soirée s'est terminée gaîment : les dominos s'en sont donné largement, et l'on m'a conté qu'un certain laisser-aller avait succédé à la belle ordonnance du début. Cela a bien fait dire certaines malices, mais je ne veux pas m'y associer, et ces dominos resteront dominos pour moi : je respecterai leur incognito.

Digitized by Google

Après les plaisirs du monde, les plaisirs du théâtre. Ceux-ci sont peut-être plus restreints.

Il est à remarquer que la nature, si généreuse envers les oiseaux, et qui crée indéfiniment des rossignols sachant chanter, se montre beaucoup plus parcimonieuse pour la race humaine, car les belles voix sont rares, ces voix qui nous charment et nous émeuvent. C'est à cette pénurie de virtuoses que M^lle^ Patti doit son grand succès : elle roucoule avec une facilité surprenante, mais son talent, délicieux dans l'opéra-buffa, est déplacé dans l'opéra séria.

A la Comédie-Française, il y a eu une première représentation qui a fait quelque bruit et causé quelque scandale. La grande dignité des Français s'est un peu encanaillée en recevant la pièce des frères de Goncourt, *Henriette Maréchal.*

Le premier acte se passe dans le débraillé d'un bal masqué à l'Opéra. Un jeune jouvenceau s'éprend d'une femme mariée à qui il fait partager ses ardeurs; mais pendant ce temps la fille de cette femme se prend d'amour pour l'amant de sa mère. On peut deviner à quel diapason sont montés ces gens-là. La mère surprend le secret de sa fille, — et le mari finit par surprendre aussi le secret de sa femme, le dernier, bien entendu, comme il convient en ces sortes d'affaires.

Il accourt à un rendez-vous et il tue sa fille en croyant tuer sa femme. — L'amant s'est sauvé par une fenêtre.

Digitized by Google

La pièce a été outrageusement sifflée : des bandes d'étudiants descendus du quartier Latin, ont eu raison des ardeurs maladroites de la claque.

Au bout de quelques soirées, *Henriette Maréchal* a été retirée d'une scène sur laquelle elle n'aurait point dû figurer.

Les planches du théâtre ont été purifiées par la représentation du *Lion Amoureux*, de Ponsard. Cette pièce, qui se passe dans les premières années du Directoire, est remplie de beaux sentiments, et elle est jouée en perfection par Bressant, Delaunay et Madeleine Brohan, les étoiles de la Comédie-Française.

Ce sont là les derniers succès et les dernières joies du pauvre M. Ponsard, qui se meurt d'un mal incurable. Sa situation émeut vraiment, car c'est un homme de talent et un beau caractère.

Les hommes et les nations ne sont pas seuls à s'agiter, et, en ce moment, le monde scientifique est fort occupé d'un événement extraordinaire : c'est l'apparition d'un nouveau volcan dans la petite île de Santorin[1], qui aurait volontiers continué à s'en passer.

Mon neveu Robert m'écrit d'Athènes à ce sujet, et il peut en parler avec connaissance de cause, car il revient de Santorin.

Cette île, célèbre du reste par ses bons vins, s'é-

[1] Ile de l'archipel des Cyclades, dans la mer Égée.

Digitized by Google

lève à pic au-dessus de la mer ; sa capitale est juchée en l'air comme un nid d'aigle. Au milieu de la rade, sont trois îlots qui furent jadis des volcans, et qui portent aujourd'hui le nom de *Brûlés*.

Le nouveau volcan se trouve à côté du plus grand. Vu à une certaine distance, il ne présente qu'une énorme colonne de fumée qui part de la montagne, et qui a la grosseur de l'Arc de l'Etoile.

Il n'y a pas eu encore d'éruption de lave ni de matières en fusion. Le feu intérieur ne fait que soulever la croûte de roches qui couvre l'île, et rejeter de temps en temps hors de la fournaise d'énormes blocs de pierre calcinés, si bien que, depuis huit jours, cette nouvelle île volcanisée a déjà grandi de deux cents pieds.

La mer, autour, est jaune comme du café au lait; elle fume et bouillonne à grand fracas. Tous les poissons ont été rejetés rôtis sur la plage.

« Nous avons pu, écrit mon neveu, au risque d'être étouffés, approcher d'assez près de ce monstre, et nous avons réussi, après mille chutes, à arriver au pied même du volcan. Je n'ai jamais rien vu d'aussi fantastique et d'aussi terriblement beau et saisissant.

« La terre était calcinée et brûlante ; d'énormes blocs de rochers étaient soulevés de tous côtés comme par une force invisible, et présentaient partout mille formes noires et fantastiques.

« Au-dessus de nos têtes s'élevait le volcan

Digitized by Google

même qui pousse de minute en minute et qui, à mesure qu'il rejette des rochers, les fait couler au pied de la montagne et augmente ainsi son volume à très peu de frais.

« Nous n'avons pu rester que quelques minutes à cette place. L'odeur de soufre était intolérable, et les tourbillons de fumée si terribles, qu'on ne se voyait plus à deux pas de distance.

« Toute la plage, qui occupait jadis l'espace d'où le volcan est sorti et qui était occupée par les moissons, s'affaisse ou s'est affaissée déjà, de sorte qu'on peut voir des toits de maisons dans la mer.

« Le monde scientifique s'occupera de ce phénomène ; je n'y ai vu que le côté pittoresque, qui est d'un effet imposant. La mer était très forte ; elle se brisait contre ce nouveau voisin avec une violence terrible. Le ciel était lourd, gris, et les nuages pendaient comme des linges le long de la falaise qui forme toute l'île de Santorin.

« Au milieu de la mer, jaune comme du cuivre, cette énorme colonne de fumée, de forts bruits, des coups de canon, une certaine lueur sinistre, cette île noire comme la nuit qui passe lentement... bref, un phénomène qu'on ne s'explique qu'à demi, quelque chose de mystérieux, d'incroyable, voilà un spectacle qui doit étonner l'œil le mieux averti et frapper les esprits les plus blasés. »

Digitized by Google

CHAPITRE II

La politique. — Les Provinces Danubiennes. — La Valachie. — L'Autriche et la Prusse. — La politique de M. de Bismarck. — Fêtes de charité. — Mlle Bellangé. — Soirée dramatique en faveur de l'œuvre de Saint-Joseph. — Mme Derrien. — *Le Chien du Jardinier*. — Mme Reynolds et *Linda*. — Mort de miss Caters. — Mme Conneau. — *L'Ours et le Pacha*. — Le harem du pacha. — Retour à la politique. — Encore l'Autriche et la Prusse. — L'Italie. — La guerre imminente. — L'opinion en France. — Un lundi de l'Impératrice. — Lettre de ma sœur Anna de Gise. — Séance du Corps législatif. — M. Thiers et M. Rouher. — Incident d'Auxerre. — Attentat contre Bismarck. — La Bavière et son jeune roi. — Projet de congrès.

La politique nous apporte la nouvelle d'un coup d'État des Provinces Danubiennes, qui ont pour but de se défaire du prince Couza, qui est aujourd'hui à Vienne. Pendant ce temps, des conférences tenues à Paris vont décider du nouvel hospadar de la Valachie. Un prince étranger serait la meilleure solution à cette lutte d'hérédité entre les Stourza, les Gicka et les Bibesco. La fable de *l'Huître et des Plaideurs* serait tout à fait de circonstance, mais la jalousie internationale des grands États ne parviendra jamais à s'entendre pour le choix d'un candidat à cette petite souveraineté.

Plus intéressante me semble la question du

Digitized by Google

Holstein et du Schleswig, qui ne se résout jamais. La Prusse convoite ces provinces, que l'Autriche ne veut pas lui céder. M. de Bismarck les a intercalées par avance dans son brutal mais énergique plan politique, que le Cabinet autrichien n'a nulle envie de contresigner, et que les États secondaires regardent d'un œil courroucé, mais se sentent impuissants à détruire.

La France reste à les regarder dans une attitude passive.

Les deux grandes nations allemandes prennent l'attitude de deux dogues devant un os. Elles en veulent toutes deux, mais elles se font peur et n'osent y toucher. Combien de temps ceci durera-t-il, et finiront-elles par s'attaquer? On ne sait. Les Bourses traduisent leurs impressions successives et contradictoires par des hausses et des baisses considérables.

Cependant, tout d'un coup, le bruit court que des armements très sérieux se font en Autriche; la Prusse riposte aussitôt par d'autres armements, et voilà la guerre, semble-t-il, à la veille d'éclater.

La Prusse accuse l'Autriche, et l'Autriche rejette la balle à la Prusse. Elle y joint l'accusation de rechercher une alliance italienne, politique félonne s'il en fut jamais, mais qui est l'œuvre de Bismarck, comme on l'appelle.

Les États secondaires croient le moment propice pour intervenir. En effet, certain article de

Digitized by Google

la Confédération dit qu'aucune puissance ne pourra prendre une position agressive sans l'assentiment des autres.

Forts de ce droit, les États se sont entendus pour déclarer qu'ils deviendraient les ennemis de la puissance qui la première attaquerait.

Ce que voyant, M. de Bismarck a mieux écouté la prudence qui lui suggérait de ne pas mettre le feu aux poudres, de reprendre le traité de Gastein. Et l'on parle de réunir une conférence à Francfort pour mettre fin au différend. Mais il est certain que M. de Bismarck demandera la revision des articles de la Confédération, qui ont ainsi anéanti son ouvrage et contrecarré ses espérances.

En France, on garde le silence, surtout aux Tuileries. Cependant, il faut reconnaître que la Prusse est plus blâmée qu'approuvée. Jamais la guerre faite au Danemark n'a été populaire ici : au contraire ; leurs victoires nous ont laissés froids, et nous n'avons jamais applaudi à cette lutte des forts et des puissants contre un petit État ; c'était trop blessant pour l'esprit chevaleresque des Français. Ensuite, on ne saurait approuver cette annexion des duchés au détriment d'un des alliés de l'Allemagne. C'est là de la politique qui touche de trop près à la félonie pour trouver des approbateurs ici.

A ce propos, voici une chanson qui court dans Paris :

Digitized by Google

I

Il se répand un bruit étrange :
On dit que Cavour n'est pas mort,
Puisque von Bismarck vit encor.
C'est le Prussien qui se dérange
Et qui cherche tout bonnement
Une querelle d'Allemand.

Vous m'entendez ? Ah ! quelle astuce !
Tout ça, Bismarck, c'est pour le roi de Prusse.

II

Bismarck, vous imitez ce prince
Qu'on nomma le grand Frédéric,
Et qui certes avait du chic.
Il volait bien une province,
Mais il respectait un moulin :
Parbleu ! c'était un vieux malin.

Vous m'entendez ? Ah ! quelle astuce !
Tout ça, Bismarck, c'est pour le roi de Prusse...
Oui-dà,
Tout ça, tout ça,
C'est pour le roi de Prusse.

III

Laissez les duchés à leur pere,
A ce bon Danois de Christian,
Qui n'en avait déjà pas tant.
Et si vous avez un compère,
Redoutez d'être le moins fin
Et d'avoir bientôt mal au Rhin.

Vous m'entendez ?.. etc.

Digitized by Google

Les préoccupations politiques n'empêchent point Paris de s'amuser, ni, heureusement, de faire la charité. On emploie les moyens les plus ingénieux pour attirer l'argent des riches dans les caisses trop souvent peu remplies des œuvres bienfaisantes ; un des moyens les plus usités, ce sont les ventes. Il y en a eu beaucoup cette année, et je n'en parlerais pas si un incident qui s'est passé à l'une ne méritait d'être rapporté.

Donc, dans une de ces réunions, on signale tout à coup la présence de M^lle^ Bellangé, une demi-mondaine connue, qu'un caprice de l'Empereur a mise fort en vue. Elle arrive modestement, et tout aussi modeste dans sa mise, elle pointe l'étalage où vendait la duchesse de Mouchy.

Les dames vendeuses sont surprises d'une pareille visite. La jeune duchesse s'avance tranquillement au-devant de la visiteuse, pour remplir son office, et lui offre différents objets de grand prix.

— Je ne suis pas assez riche, lui fut-il répondu poliment.

Puis elle fit son choix et se retira.

Aussitôt on interpella la duchesse : comment connaissait-elle cette acheteuse ?

— Il y a des personnes, dit-elle, que nous ne devons jamais connaître ; je n'ai vu en elle qu'une femme polie qui voulait acheter quelque chose en faveur d'une bonne œuvre.

Digitized by Google

Excellente réponse qui mit fin aux commentaires que la visite de M^lle^ Bellangé pouvait faire naître. Si toutes les dames avaient de tout temps agi de même, on n'aurait pas amalgamé le demi-monde et le grand monde. Celui-ci s'occupe beaucoup trop de celui-là, et il lui a donné dans ses conversations une place et une importance que, pour l'honnêteté, il n'aurait jamais dû avoir.

Notre soirée dramatique en faveur de l'œuvre de Saint-Joseph a eu un succès considérable. Le ministre des Affaires Etrangères nous avait prêté ses salons, et ma belle-sœur et moi, nous avons placé beaucoup de billets à vingt francs.

M. Derrien a bien voulu nous rimer un de ces jolis prologues qu'il sait si bien faire, et il l'a dit avec un réel talent.

« Mesdames et messieurs, ma tâche n'est pas rude:
Mon directeur m'envoie, au lever du rideau,
Vous offrir en son nom toute sa gratitude.
J'ai donc tous les honneurs ; seul il a le fardeau...

« Notre théâtre, ami de toutes les misères,
N'a rien à démêler avec l'autorité.
Il est commandité par nos sœurs, par nos mères,
Il n'a sur son fronton qu'un seul mot: *Charité.*

« Il n'a pas demandé le moindre privilège.
Il s'administre seul, tout comme l'Opéra.
Pourtant il ne craint rien, c'est Dieu qui le protège.
S'il ne fait pas ses frais, c'est lui qui les paiera.

Digitized by Google

« Bien que de ce palais il soit le locataire,
Il n'a jamais connu le prix de son loyer.
Et pour être bien vu de son propriétaire,
Il a fait le serment de ne jamais payer.,.

« Pour tout dire en un mot notre troupe est complète,
Le public nous fournit lui-même nos claqueurs,
Et ce qui contribue à grossir la recette,
C'est que nos abonnés sont aussi nos acteurs.

« S'agit-il de monter un opéra-comique ?
C'est à qui d'entre nous arrive le premier.
Un professeur lui fait apprendre la musique,
Et nous donnons ce soir *le Chien du Jardinier*.

« Tous nos chanteurs sont prêts, si ce n'est le caniche ;
Mais le pauvre animal était vraiment trop las :
C'est lui qui va frapper à la porte du riche.
Il s'est fait excuser et ne paraîtra pas.

« Enfin, pour terminer cette petite fête,
Un Pacha s'est offert avec son confident,
Le premier est bouffon, l'autre crédule et bête,
Mais leur société n'est pas sans agrément.

« Le Turc n'a qu'un désir et qu'une fantaisie,
C'est de faire danser des ours devant ses yeux.
Il nous fait assister à la cérémonie,
Mais, tout comme un Français, ce Turc est curieux.

« Il nous a demandé comme faveur suprême,
De transporter ici son palais habité...
Il a douté de nous, ce Turc ! A l'instant même,
Messieurs, nous avons fait appel à la beauté.

Digitized by Google

« Les dames l'ont compris : c'était une réclame.
Aussi, nous n'avons eu que l'embarras du choix.
Ainsi que de sa bourse, on donne de son âme.
Une odalisque offrit de nous donner sa voix.

« Vous les verrez passer, comme on voit à l'aurore
Glisser devant ses yeux, dans un demi-sommeil,
L'idole de la nuit qu'un rêve a fait éclore
Et qui s'enfuit confuse au lever du soleil.

« Laissez le vieux Pacha s'endormir dans l'ivresse.
Laissez-le contempler, dans son rêve enchanté,
Ces sultanes d'un jour, splendides de jeunesse,
Au luxe oriental soumettant leur beauté.

« Mesdames, protégez leur démarche légère.
Messieurs, grâce pour nous, grâce pour le souffleur
Qui s'est enfui tremblant, craignant votre colère,
Enfin, grâce avant tout pour votre serviteur. »

Au charmant prologue a succédé *le Chien du Jardinier*, admirablement interprété par M. de Saint-Julien, secondé par sa belle-sœur, sa gentille femme et M. Jal.

Nous devions avoir après un intermède des plus rares. Une charmante Américaine, M^me^ Reynolds, que sa voix et son talent avaient fait surnommer la Patti des salons, s'était offerte pour chanter et jouer un acte de *Linda*.

La belle chanteuse avait monté son opéra, secondée à merveille par les Italiens qui avaient donné Naudin, Verger et Gonelli. Mais la mort vint

Digitized by Google

frapper un être cher à côté d'elle, une sœur récemment arrivée d'Amérique, une pauvre fille, blonde, charmante, que tout Paris avait admirée au bal de la Marine. C'était cette jolie miss Caters qui, couchée dans un hamac au milieu des fleurs représentait l'Amérique.

Atteinte d'une fièvre typhoïde, elle a succombé au milieu des répétitions et *Linda* a dû disparaître de notre programme.

Heureusement que Mme Conneau, dont le talent de chanteuse est si remarquable, a bien voulu nous venir en aide. Elle a remplacé Mme Reynolds, et grâce à elle nos auditeurs ont pu applaudir une remarquable artiste.

La soirée s'est terminée par l'*Ours et le Pacha*, cette aimable facétie, enlevée avec un entrain charmant par MM. de Saint-Julien, Jal, Brincart et un de leurs amis.

Pour renforcer la pièce, on avait fait figurer le harem du Pacha, qui se composait des plus jolies étrangères que nous avions recrutées et qui avaient consenti à se faire admirer, — pour nous obliger.

La vice-présidente de l'œuvre, la duchesse de Tascher, avait dit :

— Je voudrais une file de voitures énorme, de la cohue, du monde enfin qui se placerait à peine.

Ses désirs ont été plus que réalisés, et la foule fort nombreuse a compté beaucoup plus d'appelés que d'élus. Mais rien n'a été perdu pour la charité,

Digitized by Google

au souper, on a bu pour ces victimes. Un joyeux ami a porté ce toast :

— Elles ont payé en vain ce que par elles nous buvons en vin.

Ces fêtes ont interrompu les récits de la politique. Force nous est de les reprendre. J'ai noté en son temps l'attitude menaçante des deux grandes puissances allemandes, l'une vis-à-vis de l'autre, mais sans croire que l'orage dût éclater. La Confédération est composée d'une foule de nations qui ne s'aiment pas, cela va sans dire, qui souvent ne s'entendent pas, mais, malgré cela, une guerre entre elles fait toujours l'effet de la lutte de frères ennemis. Et à ce titre je pensais que tous y regarderaient à deux fois avant de se lancer dans une mêlée terrible. Même l'attitude visiblement provocante de M. de Bismarck ne parvenait pas à me faire sortir de ma quiétude, jusqu'au moment où l'entrée en jeu de l'Italie a prouvé, par ce coup de théâtre inattendu, les machinations du Cabinet Prussien, qui a ainsi excité le patriotisme de l'Italie en faisant miroiter à ses yeux la délivrance de la Vénétie. Dès l'instant, la paix a semblé plus que compromise.

On a pu cependant espérer encore, car il a été question de délibérations à la diète, et l'Autriche et la Prusse faisaient assaut de propositions, qui ne tardaient pas du reste à devenir ridicules.

— Je désarme si vous désarmez, disait l'une.

Digitized by Google

— Si vous désarmez, je désarme, répondait l'autre.

Et ni l'une ni l'autre ne songeaient sérieusement à le faire.

En France, on regardait. Les Tuileries restaient plus silencieuses que jamais. Il n'y avait de bien inquiets que la Bourse et le monde financier. Quant à l'opinion publique, elle n'est ni Autrichienne ni Prussienne. La guerre contre le Danemark a déplu et M. de Bismarck a peu d'admirateurs en général : on pensait que nous n'avions qu'à rester tranquilles, qu'à attendre et qu'à nous taire.

Mais lorsqu'un jour on a su positivement qu'à une dernière sommation de la Prusse de désarmer simultanément, l'Autriche avait répondu que, l'Italie armant à outrance, cette attitude menaçante la forçait à continuer ses préparatifs de guerre du côté de la Vénétie, on a commencé à se dire, au lieu du bonjour habituel : « Aurons-nous la guerre? l'Empereur la veut-il ? S'engagera-t-il? » Et le vieux rêve du Rhin à prendre a surgi comme par enchantement.

A ces nouvelles, la Bourse, qui baissait déjà depuis quelques jours, s'est affolée, la panique a été complète, et une dégringolade s'en est suivie qui a causé des pertes immenses et nombre de faillites.

L'aspect du bal de l'Impératrice, le lundi qui a suivi, était bien curieux à observer. On ne quittait pas

Digitized by Google

des yeux l'Empereur : il y avait à s'amuser de voir l'inquiétude qui s'est manifestée sur certains visages, tandis qu'il entretenait longuement l'ambassadeur de Prusse, M. de Goltz, ce qui mettait aux champs M. de Metternich, — et les représentants de la finance, à commencer par M. E. Pereire, qui disait carrément :

— Encore une déroute pareille, et la Bourse en tremblera sur ses gonds.

Et l'Impératrice fort agitée, jetant à droite et à gauche ces mots :

— Mais la guerre, nous n'en voulons pas. Pourquoi la faire ?

Et le chevalier Nigra pris à part, puis M. de Metternich pris et quitté ; et les figures des diplomates s'évertuant à cacher ce qu'ils savent et le plus souvent à avoir l'air de cacher ce qu'ils ont l'air de savoir, et l'Empereur toujours le même, encore plus calme qu'à l'ordinaire. Et l'éternel refrain : « Aurons-nous la guerre? » Et au milieu de cette agitation intérieure des esprits, le bourdonnement de l'orchestre dirigé par M. Strauss, qui faisait danser la jeunesse insoucieuse, indifférente de ces grandes questions. Ce tableau était inoubliable.

J'ai reçu une lettre de ma sœur Anna de Gise, dont le mari est ministre de Bavière à Dresde, la ville la plus menacée par sa position entre la Prusse et l'Autriche de servir de champ de bataille aux deux puissances rivales. Cette lettre dépeint fort

Digitized by Google

exactement la situation présente de la Saxe et de l'Allemagne en général.

Elle est datée du 1er mai 1866.

« La vie est pleine de douleurs et de soucis, c'est pour cela qu'il faut se défendre contre les inquiétudes imaginaires et ne pas s'effrayer outre mesure.

« Ma philosophie me soutient gaiement au jour le jour, quoique notre lendemain s'assombrisse visiblement. La lettre de Stéphanie qui me promettait la paix a eu son démenti par la baisse des fonds. Une pareille déroute ne peut venir sans raison majeure, et cet espoir de désarmement était un répit qui n'a rien arrêté et n'a trompé personne dans nos parages. J'en reste à mon dire de tantôt : Bismarck veut la guerre et nous l'aurons. Mieux vaut l'avoir et en finir que cet état actuel qui détruit les finances et démoralise les peuples.

« Le lièvre que M. de Bismarck a levé si imprudemment, si coupablement, a délié la langue à nos bavards ; les rouges contenus relèvent la tête, parce qu'ils se croient soutenus. Les Assemblées populaires se suivent ; il y en a de bien mauvaises, du communisme pur sang. Hier, la panique dans le monde financier, les nouvelles arrivées par télégraphe déclarant la guerre avec l'Italie comme immanquable. Le fait est que si elle éclate, comme elle est l'œuvre de M. de Bismarck, il en profitera, et le canon du Nord répondra à celui du Sud.

Digitized by Google

« Voilà un bien joli gâchis, ajoutez-y les déroutes financières, le Volks-parlement, les rouges, les démocrates, et nous voilà entourés de précipices, de fléaux, de misères que nous ne devons qu'au cerveau brûlé, à l'ambition d'un seul homme...

« La crise si longtemps prévue et préparée va donc enfin se débrouiller. Il faut un commencement pour avoir une fin. Que les destinées s'accomplissent !

« N'oubliez pas la surprise que nous a causé dans le temps la guerre d'Italie : vous aurez le tome II un de ces quatre matins...

« ... On se passionne, on s'exalte, tout cela est les avant-coureurs de grands événements qui sont comme un orage amoncelé à l'horizon. Je n'ai aucune opinion bien arrêtée sur l'issue de la guerre, c'est une question de hasards. Je crois l'armée autrichienne meilleure, mais les Prussiens mieux armés. Des vœux, j'en fais pour l'Autriche. Je l'ai trouvée maladroite dès le commencement, mais c'est une grande dame que je respecte. La Prusse est une roturière qui m'agace par son mauvais ton, ses fanfaronnades, sa jactance. Elle me fait l'effet d'une fille de banquier qui a épousé un grand nom. »

Paris a reçu le contre-coup des événements d'outre-Rhin, et le Corps législatif attire l'attention publique.

On annonçait un discours de M. Thiers sur les

Digitized by Google

affaires d'Allemagne et l'attitude que devait prendre le gouvernement français. M. Rouher, ministre d'Etat, devait poser la question politique, et comme il est l'organe officiel du gouvernement et qu'on savait qu'il apporterait les décisions prises au Conseil des ministres, l'attente, l'impatience, je dirai même l'inquiétude, étaient extrêmes. On sentait que ses paroles auraient une gravité, une importance considérables.

La salle des séances était comble, renfermant tout ce que Paris a de sommités en tous genres.

M. Thiers devait refaire l'historique de la question ; rappeler les affaires d'Allemagne, leur origine, leur développement; retracer la conduite de la Prusse à l'égard des Duchés et celle de l'Autriche : puis parler de la situation présente et de celle de la France, et prendre chaudement, au point de vue français, la défense du Danemark.

Bien que l'agitation fût à son comble, au moment où le ministre d'Etat s'est levé, il s'est établi sur-le-champ un profond silence qui n'était pas sans solennité. On assurait que la déclaration qui serait prononcée par M. Rouher avait été écrite à l'avance.

Elle portait sur les points suivants : neutralité loyale, attitude constamment pacifique, et complète liberté d'action néanmoins, le ministre a de plus déclaré que la France, déliée de tout engagement, laisserait à l'Italie toute la responsabilité de l'at-

Digitized by Google

taque. C'était là répondre à mille suppositions qui accusaient l'Empereur de caresser sourdement par des demi-promesses les velléités guerrières de l'Italie.

M. Thiers a pris la parole ensuite. Son discours a été d'un intérêt digne de son immense talent. M. Thiers est l'avocat du Danemark et il n'a ménagé ni la Prusse ni M. de Bismarck, mais il est avant tout l'ennemi de l'Italie moderne. Il a eu des passages fort courtois pour l'Autriche; en résumé, toutefois, il a beaucoup parlé sans avoir prouvé grand'chose.

C'est l'homme aux grandes paroles, aux grands conseils, se posant en profond politique, et, en l'écoutant, on songe tout naturellement à la chute de Louis-Philippe dont il a été un des ministres. Ce souvenir n'a pas empêché un auditoire qui raisonne peu de s'emballer et d'applaudir avec enthousiasme ce discours qu'on proclamait superbe.

M. Jules Favre a répondu à M. Thiers que si la paix était troublée, ce n'était pas cette fois par le bouillonnement des passions révolutionnaires, mais par l'ambition de quelques hommes.

Il rappelle que la France s'est unie à l'Italie en 1859, et que celle-ci lui doit son affranchissement, et que si l'œuvre n'a pas été complète il faut en accuser les circonstances qui, seules, ont empêché leur accomplissement définitif. Il approuve le désir de l'Italie de reprendre la Vénétie.

Digitized by Google

Cette séance du Corps législatif a ramené un certain calme dans les esprits, et la Bourse l'a saluée d'une hausse, mais ce calme, — tout relatif d'ailleurs, — a disparu de nouveau, et une panique causée par quelques paroles de l'Empereur a fait reperdre le terrain conquis.

L'Empereur s'était rendu à Auxerre, où avait lieu une fête agricole.

Le préfet, en complimentant l'illustre visiteur, lui a rappelé le dévouement de cette vieille cité pour Napoléon Ier, et répété, à cette occasion, quelques paroles touchantes rapportées dans le Mémorial de Sainte-Hélène. L'Empereur, déjà malade, demandait à son médecin et à M. de Las Cases la date de ce jour. Ces messieurs de répondre : Sire, c'est le 14 mai.

— Ah ! le 14 mai, s'écrie l'Empereur; il y a sept ans, j'étais à Auxerre à pareille époque, et si je pouvais la revoir, cette bonne ville, je serais guéri.

L'empereur Napoléon III, en réponse à cette anecdote, a dit qu'il voyait bien que le souvenir du premier empire ne s'était pas effacé à Auxerre.

— Croyez, a-t-il ajouté, que, de mon côté, j'ai hérité des sentiments du chef de ma famille pour ces populations énergiques et patriotes qui ont soutenu l'Empereur dans la bonne et la mauvaise fortune.

Il a rappelé que le département de l'Yonne avait

Digitized by Google

été un des premiers à lui donner ses suffrages en 1848. « C'est qu'il savait, comme la majeure partie du peuple français, que ses intérêts étaient les miens, et que je déteste comme lui les traités de 1815 dont on veut faire aujourd'hui la base de notre politique extérieure. »

Ces mots ont été regardés comme un brandon de discorde, et la Bourse a subi un dégringolade énorme.

Pour moi, je n'ai vu dans ces paroles qu'une réponse au discours de M. Thiers, blâmant la politique impériale, et les changements qu'elle a opérés dans la carte de l'Europe. C'était aussi un avis à l'adresse des voisins allemands. Ma conviction est que l'Empereur ne veut pas la guerre et qu'il mettra tout en œuvre pour l'empêcher. Mais il est des cas où l'arc est tellement tendu que la flèche part, sans qu'il soit au pouvoir de personne de l'arrêter.

Pendant ce temps, l'agitation des esprits qui grandissait dans toute l'Allemagne arma le bras d'un jeune fanatique, nommé Blind, qui s'imagina sauver les nations du Sud en supprimant M. de Bismarck. Il lui tira trois coups de revolver, mais le ministre se défendit vigoureusement, et le hasard le protégea encore mieux. Aucun coup ne porta, et les balles aplaties se retrouvèrent dans les plis de son paletot.

M. de Bismarck a arrêté lui-même le coupable et l'a conduit au poste voisin.

Digitized by Google

Blind, désespéré d'avoir manqué sa victime, s'est porté à la gorge un coup d'un couteau qu'il tenait caché sous ses vêtements, et le lendemain on a annoncé sa mort.

Ce dénouement a permis aux nombreux ennemis de M. de Bismarck de nier le danger de cette tentative, et l'on a été jusqu'à soutenir que c'était une comédie combinée d'avance pour donner plus d'intérêt encore à la personne du premier ministre vis-à-vis du Roi, qui est de plus en plus sous sa dépendance.

M. de Bismarck n'avait pas besoin de cette comédie : il paraît le maître absolu, et il n'est pas jusqu'à l'effacement complet du prince royal et à la réserve toujours observée par la Reine qui ne soient des preuves certaines de l'ascendant qu'il exerce sur son souverain.

La situation des États du Sud est particulièrement délicate. La Bavière, notamment, en qualité de troisième puissance, peut jouer un rôle considérable.

Elle a à sa tête un jeune roi d'une intelligence fort vive, trop vive même, car en certains points, on ne serait pas éloigné de croire qu'elle confine à la folie. Quelle situation voudra-t-il prendre au milieu des souverains belligérants? Il est bien difficile de se faire une opinion là-dessus.

On assure qu'il a formé trois souhaits : ne jamais se marier, ne jamais faire la guerre, et mourir

Digitized by Google

jeune. Ces trois désirs dépeignent mieux que des paroles l'état d'âme de ce jeune roi.

Et cependant, il est beau, grand, élancé. Cette horreur de la femme ne s'explique pas chez lui. Par contre, il adore la musique, pas la plus gaie, par exemple, la plus ennuyeuse, au contraire, celle de son grand ami Wagner.

Mais il est à remarquer que, quelle que soit sa conduite, son peuple ne s'en plaint pas, et il reste attaché à son souverain aussi bien qu'à la famille royale.

Ce roi pourrait donc beaucoup sur des sujets si fidèles : étant donné son caractère, il est à prévoir qu'il laissera agir son ministre, M. von der Pforten, lequel reculera peut-être devant certaines responsabilités. Tout est donc doute et incertitude de ce côté.

Pendant que l'Allemagne et l'Italie sont en proie à la fièvre, la France reste calme. Si le monde financier et commercial ne subissait pas le contre-coup de ces agitations, sa tranquillité serait complète. Elle en profite pour lancer l'idée d'un congrès qui résoudrait pacifiquement les difficultés soulevées de part et d'autre.

Est-ce bien possible ? Les Autrichiens jurent que jamais ils ne céderont la Vénétie, à moins d'être dédommagés par ailleurs, et les Italiens proclament bien haut qu'ils la veulent reprendre à tout prix. Quant aux Prussiens, il n'y a pas à espérer qu'ils

Digitized by Google

veulent rien donner de la Silésie. Leur politique est assez envahissante pour qu'on les croie au contraire plus capables de chercher à prendre que de vouloir donner.

Quoi qu'il en soit, on a nommé des plénipotentiaires en vue de ce Congrès : ce sont le comte Mensdorf et le prince de Metternich pour l'Autriche, le prince Gortschakoff et Budberg pour la Russie, lord Clarendon et Cowley pour l'Angleterre, M. de Bismarck et M. de Goltz pour la Prusse, M. von der Pforten pour la Confédération Germanique, le général de la Marmora pour l'Italie, et M. Drouyn de Lhuys pour la France.

Leur travail eût été, certes, difficile : ils ne seraient probablement point arrivés à débrouiller les fils si embrouillés de l'écheveau politique. Les événements leur évitèrent l'ennui de montrer leur impuissance à résoudre le problème.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE III

La guerre. — Lettre de Napoléon III au ministre des Affaires étrangères. — Fête à l'Élysée en l'honneur de la grande-duchesse Marie. — Insurrection militaire à Madrid (22 juin). — La guerre en Allemagne et en Italie. — Bataille de Custozza (22 juin). — Bataille de Sadowa (3 juillet). — Le fusil à aiguille. — Détails navrants. — L'arrivée d'un convoi de blessés. — Le désastre après la bataille. — Récit d'un témoin oculaire. — Médiation de la France. — Cession de la Vénétie. — L'Italie veut continuer la guerre. — Sa flotte est battue à Lissa (20 juillet). — Garibaldi et le Tyrol autrichien. — L'armée bavaroise. — Kissingen. — Entrée des Prussiens à Francfort. — Le joug de la Prusse. — M. de Bismarck triomphe. — Les annexions de la Prusse. — Les prétentions de l'Italie. — Les espérances de paix.

Plus d'espérance, la guerre! La force va décider de ces différends qui ont occupé les esprits depuis des mois et des mois. Et quand on pense que ce sont deux puissances allemandes qui vont se ruer l'une contre l'autre, on peut se demander si la politique exige de tels sacrifices, et s'il n'est pas affreux que de tels moyens soient employés pour la réalisation de projets qu'on ne peut ou qu'on n'ose qualifier.

L'Italie, elle, est en proie à une fièvre patriotique intense. Son enthousiasme est immense, et elle se voit déjà maîtresse de la Vénétie reconquise.

Digitized by Google

En France, l'attitude est celle de la réserve. Cette guerre n'excite ni enthousiasme ni approbation, bien qu'on trouve l'attitude de l'Autriche meilleure et plus digne. On attend les nouvelles, et, en attendant d'en avoir de vraies, on en fait circuler de toute espèce.

L'Empereur a pris la parole, c'est-à-dire qu'il a écrit à son ministre des Affaires étrangères, M. Drouyn de Lhuys, une lettre destinée à faire connaître à tous sa pensée. Faisant allusion à la conférence, où le ministre l'eût représenté, il dit : « Vous auriez déclaré, en mon nom, que je repoussais toute idée d'agrandissement territorial tant que l'équilibre européen ne serait pas rompu. Nous ne pourrions songer à l'extension de nos frontières que si la carte de l'Europe venait à être modifiée au profit exclusif d'une grande puissance et si les provinces limitrophes demandaient, par des vœux librement exprimés, leur annexion à la France... »

Il démontre ensuite les causes du conflit :

La situation géographique de la Prusse mal délimitée;

Le vœu de l'Allemagne demandant une constitution politique plus conforme à ses besoins généraux;

La nécessité pour l'Italie d'assurer son indépendance nationale.

Il ajoute qu'il eût désiré pour les États secondaires une union plus intime, une organisation

Digitized by Google

plus puissante, un rôle plus important; pour la Prusse, plus d'homogénéité et de force dans le Nord; pour l'Autriche, le maintien de sa grande position en Allemagne. « Nous aurions voulu que, moyennant une compensation équitable, l'Autriche pût céder la Vénétie à l'Italie, car si, de concert avec la Prusse et sans se préoccuper du traité de 1852, elle a fait au Danemark une guerre au nom de la nationalité allemande, il me paraissait juste qu'elle reconnût en Italie le même principe en complétant l'indépendance de la Péninsule. »

L'Empereur résume l'attitude qu'il convient à la France de prendre, trouvant qu'elle ne doit pas manifester de déplaisir parce que l'Allemagne trouve les traités de 1815 impuissants à satisfaire les tendances nationales et à maintenir la tranquillité.

« Nous n'avons, dans la lutte qui est sur le point d'éclater, que deux intérêts : la conservation de l'équilibre européen et le maintien de l'œuvre que nous avons contribué à édifier en Italie. »

Mais pour sauvegarder ces deux intérêts, la force morale de la France ne suffit-elle pas? Pour que sa parole soit écoutée sera-t-elle obligée de tirer l'épée? L'Empereur ne le pense pas. Si les espérances de paix ne devaient pas se réaliser, il a reçu l'assurance que, quels que soient les résultats de la guerre, aucune des questions qui nous touchent ne serait résolue sans l'assentiment de la France.

Digitized by Google

Cette lettre a été lue au Corps législatif, et vivement applaudie. On a empêché M. Thiers de parler. Qu'aurait-il dit? S'il l'eût approuvée, en quoi l'expression de son approbation était-elle nécessaire? S'il l'eût critiquée, en quoi ses critiques eussent-elles été utiles? Il voulait placer là un des beaux et éloquents discours, comme il sait les faire, mais où il n'y a jamais rien de pratique.

En attendant l'ouverture des hostilités, il me faut rendre compte d'une fête donnée à l'Élysée en l'honneur de la grande-duchesse Marie.

Cette fête a commencé par un magnifique dîner dans un des salons du rez-de-chaussée, donnant sur la terrasse qu'entoure un des plus beaux jardins qu'on puisse trouver dans une ville.

En sortant de table, on a vu ce jardin féeriquement éclairé. D'où venait cette lumière? On ne voyait ni lanternes vénitiennes, ni lampions cachés dans le feuillage, ni becs de gaz. C'était une lumière éblouissante, partant d'en haut et jetant des feux, qui, comme des rayons magiques, illuminaient l'espace.

C'étaient trois foyers de lumière électrique placés à trois fenêtres du toit qui lançaient cette clarté admirable. Loin de pâlir ou d'effacer la beauté des visages et des toilettes, elle semblait l'augmenter plutôt : les dames paraissaient des fées se promenant à travers une atmosphère lumineuse.

Les excellents chœurs du Conservatoire et une

Digitized by Google

non moins bonne musique militaire, cachés dans les bosquets voisins, se relayaient pour lancer tour à tour leurs mélodies, et complétaient ainsi l'enchantement de cette soirée.

Elle m'a laissé, comme à tous ceux qui avaient le bonheur d'y assister, un merveilleux souvenir.

Avant de revenir à l'Allemagne, je dois mentionner l'insurrection de Madrid qui a, un moment, détourné l'attention de la grande lutte commencée.

Depuis quelque temps, Madrid n'était pas calme, et les esprits étaient dans la crainte ou l'attente d'un événement grave. Dimanche dernier, on avait interdit les courses de taureaux sous un prétexte quelconque, mais au fond parce que l'on craignait un mouvement populaire. Dans les provinces régnait une agitation qui croissait de jour en jour. On disait que les généraux Prim et Pierrad avaient quitté Paris et s'étaient rapprochés de la frontière.

Bref, le 22 juin, à cinq heures du matin, deux régiments d'artillerie, s'appuyant sur un certain nombre d'hommes du peuple, se sont révoltés. Des barricades ont été élevées dans les rues, on s'est battu, les soldats ont tué les officiers qui cherchaient à les faire rentrer dans le devoir. Mais le gouvernement qui surveillait les menées des séditieux avait pris les dispositions nécessaires, les insurgés ont dû se rendre : plus de quatre cents

Digitized by Google

d'entre eux ont été arrêtés. Ainsi finit ce mouvement peu important en lui-même, mais grave en ce qu'il présage un état mauvais des esprits.

L'attention publique, un instant détournée par cet événement, s'est reportée aussitôt vers le théâtre de la guerre; les hostilités ont commencé.

La première action de la Prusse a été de diviser ses armées et de porter avec une célérité réellement admirable un corps vers la Hesse électorale. Après la sommation de se rallier à eux et d'accepter leur politique, après le refus tout naturel de l'Électeur, les Prussiens se sont emparés du pays, ont déclaré l'Électeur déchu de son autorité souveraine et l'ont transporté dans la forteresse de Stettin.

Cette façon d'agir si brusque et si décidée ne laisse aucun doute sur les tendances de la Prusse, et fait prévoir ce dont elle sera capable si elle triomphe.

En même temps, un autre corps d'armée s'avançait dans la Saxe et occupait Dresde, dont le roi et ses fils s'étaient éloignés avec l'armée.

Quant au Hanovre, le plus proche voisin de la Prusse, il semblait devoir se rallier à elle, mais son roi a compris autrement le devoir que lui dictait le patriotisme, et il a refusé de se joindre à la Prusse. Alors, a commencé une espèce de poursuite tendant à empêcher l'armée hanovrienne de fusionner avec les armées de l'Autriche et de la

Digitized by Google

Saxe. Cette espèce de chasse à courre d'une armée, lancée contre une autre, a immensément intéressé et occupé l'attention générale; mais là encore les Prussiens ont eu le bonheur et l'adresse d'entourer l'armée hanovrienne, laquelle, abandonnée à elle-même, s'est vue forcée de capituler et de jurer qu'elle ne combattrait plus. Le roi aveugle s'est retiré à Altenbourg, et sa capitale a été occupée aussitôt.

Le gros de l'armée est chargé de se mesurer avec l'armée autrichienne, placée sous le commandement du général Bénédeck. Quant aux Autrichiens, ils ont été obligés de diviser leurs forces, et d'opposer à l'armée italienne une armée dite du Sud, et commandée par l'archiduc Albert.

Le premier engagement a eu lieu à Neustadt : il a été à l'avantage des Autrichiens.

On en a éprouvé une grande joie, et toutes les espérances fondées sur la victoire de l'Autriche semblaient devoir se réaliser, car, en même temps, on apprenait que les Italiens, battus à Custozza, avaient été rejetés au delà du Mincio (24 juin).

Malheureusement la fortune est changeante, et, depuis ce moment, elle a abandonné l'armée du Nord.

Dans une série de combats, à Nachod, Trantenau, Turnau (26-28 juin), les Prussiens ont été les vainqueurs : leur armée avance en Bohême. Bientôt la nouvelle arrive qu'un engagement formidable a

Digitized by Google

eu lieu entre Kœnigsgraetz et Sadowa, et qu'après une courageuse et héroïque défense, les Autrichiens ont été vaincus et obligés de battre en retraite (3 juillet). Cette victoire met dans l'impossibilité l'armée de la Confédération germanique de se rendre utile, et, en même temps, elle annule en quelque sorte les succès obtenus contre les Italiens.

Nous possédons des détails sur la bataille du 3 juillet. Il paraît qu'une des premières causes du succès des Prussiens vient de leur armement avec leurs fusils à aiguille ; ils tiraient quatre ou cinq coups pendant que les Autrichiens en tiraient un. Mais cette seule supériorité ne suffirait pas à expliquer leur victoire.

On s'accorde à reconnaître le courage et la bravoure des soldats autrichiens, mais, en revanche, on pense que l'Autriche a trop présumé des talents et de l'habileté des chefs. Elle n'en possède aucun qui soit doué d'un mérite réel. On a bien dit qu'il y avait eu trahison : je n'y crois pas. On prétend que certains généraux, comtes et princes, se sont trouvés humiliés de servir sous les ordres d'un roturier comme le chevalier Bénédeck ; on cite le fait du comte Clam Gallas lequel, chargé de défendre un passage contre les avant-postes prussiens, donnait à dîner dans un de ses châteaux sur la frontière de Bohême, et qui, averti que l'ennemi s'avançait, s'est contenté de répondre :

Digitized by Google

— J'irai après mon dîner.

Cette négligence superbe et méprisante pour un ennemi qu'on ne craint pas a permis aux Prussiens de se masser pour écraser ensuite les Autrichiens. Toujours est-il que bien des fautes ont été commises; elles ont excité la défiance au point que le comte Clam Gallas a passé devant un conseil de guerre. Coupable ou non, il a été acquitté.

Le grand malheur de la bataille de Sadowa, favorable aux Autrichiens d'abord, de huit heures à midi, a été la jonction des armées prussiennes, l'arrivée du prince royal sur le champ de bataille au moment où les Prussiens écrasés allaient céder et se replier.

Beaucoup assurent que Bénédeck n'est qu'un parfait sabreur, mais sans connaissances militaires pour tracer un plan habile, que sa lenteur est cause de tout, qu'elle a permis aux Prussiens de se masser, et qu'il eût dû défendre les passages et les défilés du Riesen-Gebirg au lieu de livrer la Bohême aux armées prussiennes.

Quant aux Prussiens, leur plan prouve une étude approfondie de la carte de l'Allemagne et une préparation longuement méditée. On ne peut assez les admirer tout en détestant leur succès. Le roi et les princes n'ont pas quitté le champ de bataille, ils ont eu bien des morts à déplorer. J'ai lu que toute une troupe de trois mille hommes entrée dans un bois pour en déloger l'ennemi avait été

Digitized by Google

réduite à trois cents, et que sur soixante à quatre-vingts officiers deux seulement avaient survécu.

Des deux côtés, les détails sont navrants : un journal allemand dépeint la gare du Nord, à Vienne, celle par où arrivent les trains qui amènent les blessés et souvent des morts.

Il est minuit et le train annoncé avec trois cents blessés doit arriver dans une heure. Le Comité de secours est là pour les recevoir : ici des brancards, là des matelas pour transporter ces malheureux ; dans les salles d'attente, des lits sont installés. Les médecins et chirurgiens sont à leur poste, munis de leurs affreux instruments et de tout ce que réclame un prompt pansement.

Le comité n'a pas oublié les vivres nécessaires pour réconforter les affamés ; rien ne manque, pas même des cigares.

Peu à peu, la gare se garnit ; outre les membres du comité, des parents et parentes, amis et amies de ceux que l'on attend, que l'on espère revoir, blessés ou non. On voit l'anxiété sur leurs visages, et sur quelques-uns le désespoir. Les convois se suivent et toujours pas de nouvelles du cher absent.

Et tout est confondu dans cette foule, unie dans un même sentiment de douleur, d'inquiétude, d'impatience et d'angoisse. On sait que l'être si cher que la patrie a réclamé a été de la bataille de Sadowa, et depuis rien, le silence de la mort : reviendra-t-il ? Est-il blessé ? Est-il mort ?

Digitized by Google

Et la grande dame coudoie la femme du peuple, tous les rangs se confondent : on n'a qu'un désir : revoir celui qu'on aime et le soigner s'il revient blessé ou mutilé.

Une heure sonne : le convoi entre lentement dans la gare, les wagons s'ouvrent... Quel spectacle douloureux ! Ils ne renferment qu'un mélange effrayant de souffrances et de blessures. Toutes les armes sont confondues, les grades aussi. Les blessés le plus grièvement sont étendus sur des brancards dans des wagons de marchandises.

Que de revoirs déchirants ! Mais celui qu'on attendait dans l'anxiété de son cœur est revenu ; il est là, pouvant à peine se soutenir. De tendres soins, un traitement éclairé lui feront oublier les horreurs d'une bataille perdue et ses souffrances.

Que de douleur pour ceux qui assistent à ces revoirs dans l'incertitude de leur cœur, qui attendent encore le cher objet de leur tendresse et qui ne savent pas s'il reviendra jamais !...

On m'a communiqué le récit d'un témoin oculaire de la bataille de Sadowa et du désastre qui l'a suivie.

« Au moment où je quittais Kœnigsgraetz, la garnison avait fermé toutes les issues, excepté la route qui mène à Hohenmauth. Les Autrichiens étaient obligés de traverser les rivières sur des pontons où s'entassaient pêle-mêle les chevaux, les fantassins, les canons, tout le train d'équipage sous une furieuse averse de balles et de boulets.

Digitized by Google

« Cette nuit fut témoin d'horribles et étranges spectacles : les pontons surchargés coulaient, entraînant dans leur chute leur énorme fardeau, hommes, armes et gibernes ; on eût dit autant de pierres qui s'enfonçaient pour paver de morts et de mourants le lit des rivières.

« L'artillerie et la cavalerie se frayaient la voie à travers l'infanterie qui se débattait contre elles, la refoulant sur les côtés étroits de la route ou la bousculant sans pitié par-dessus les ponts ; on voyait les fantassins s'abîmer tout à coup dans les trous ou les gouffres des marais ou entraînés à la dérive, malgré leurs efforts pour échapper au courant. Les wagons, le bétail, les chevaux, les équipages encombraient les routes et les champs et formaient un épouvantable spectacle.

« Le village d'Horitz regorgeait d'habitants effrayés, de paysans et de soldats qui jetaient du côté de Kœnigsgraetz des regards effarés ou contemplaient les flammes de leur village incendié rougissant les nuages.

« Quel spectacle ce fut au soleil levant ! Combien de milliers d'hommes virent alors pour la dernière fois ce lever de soleil, et passèrent de leur agonie dans une nuit cruelle qui cacha dans son ombre leurs souffrances. Nous autres qui fuyions, nous n'eûmes pas le temps d'arrêter nos yeux sur ce spectacle dont le vainqueur a pu après nous savourer l'amertume. Ce n'est qu'à trois heures et

Digitized by Google

demie du matin, quand notre escorte eut atteint Hohenmauth, que toute apparence d'une poursuite rapide disparut pour nous... »

Cependant le grand corps d'armée prussien s'avançait sur Vienne. Le gouvernement autrichien prend des résolutions énergiques ; pour en finir avec l'Italie, il cède la Vénétie à la France qui la lui remettra, il rappelle son armée du Sud, la réunit aux débris de l'armée du Nord, l'établit dans un camp retranché près de Florisdorf, pour couvrir Vienne, et la place sous le commandement de l'archiduc Albert. Là on attendra l'armée prussienne à qui on livrera bataille non loin de Wagram (5 juillet), à moins que la paix soit faite.

L'Autriche, en effet, a demandé la médiation de la France, qui s'est aussitôt interposée entre les ennemis pour amener un armistice, de façon à ce qu'on puisse entamer des négociations.

Ce qui complique la situation, c'est l'attitude de l'Italie.

Humiliée dans les profondeurs de son amour-propre national, l'Italie a été battue à Custozza, et les lauriers qu'elle comptait cueillir ont été par elle fournis à l'Autriche.

L'Italie est mécontente, et elle veut effacer la honte de sa défaite pour se rendre digne de ses glorieux alliés. Elle n'entend pas cesser la lutte, et, malgré le ridicule de sa position, elle part en guerre de nouveau, comme Don Quichotte. Les

Digitized by Google

Autrichiens ont évacué le territoire vénitien : elle se flatte de les en chasser, et elle publie des bulletins de victoire qui n'étonnent personne.

Mais la fortune réservait une autre punition à leur jactance. Sur mer, leur flotte rencontre la flotte autrichienne près de Lissa, et ils reçoivent un Custozza maritime. L'amiral Tegethof bat l'amiral Persano (20 juillet).

Il était dit que sur tous les points, s'ils devaient avoir le profit, ils n'auraient pas l'honneur. Garibaldi qui, avec ses trente mille volontaires, comptait faire campagne dans le Tyrol autrichien, Garibaldi n'a servi à rien.

Blessé et perclus de rhumatismes, il s'est fait porter sur une civière, et c'est ainsi qu'il a assisté à des engagements de nulle importance. Il me fait l'effet d'une vieille oriflamme trouée qui n'est plus bonne à grand'chose.

Les Prussiens ayaient contre eux l'armée bavaroise qui les attendait à Kissingen. La lutte a eu lieu et a tourné à l'avantage des Prussiens. Il me reste à signaler que les Bavarois se sont admirablement battus, mais leurs chefs n'étaient pas de taille contre des adversaires aussi habiles, aussi savants et ayant adopté une tactique toute nouvelle.

Rien n'empêchait les Prussiens de se porter sur Francfort, livré à leur convoitise, car le prince de Hesse et son armée s'étaient retirés vers le sud. Quant à la Diète, elle avait transporté ses pénates

Digitized by Google

et ses protocoles à Augsbourg avec tout son personnel de ministres et de représentants.

La présence des Prussiens à Francfort sera regardée comme une calamité publique qui marquera dans les annales de la Bourse et de la finance. N'ont-ils pas exigé 50 millions pour payer les frais de guerre ? La désolation de la ville a été générale, et le refus de les payer aussi prompt que général. Le bourgmestre s'en est brûlé la cervelle de désespoir.

Dans ce moment, la ville libre de Francfort, si fière et si heureuse de ses dignités, ne se doutait pas encore qu'elle était destinée, pour se racheter de la lourde obligation de payer ces millions, à être annexée avec la Hesse, le Hanovre et d'autres à la Prusse conquérante.

Comme détail, je puis raconter ce qui m'a été rapporté par un de mes amis :

Chargé de se rendre au quartier général prussien, il est revenu émerveillé de la bonne tenue des troupes, toujours prêtes à recommencer leurs exploits glorieux. Il l'a été moins des officiers qu'il a trouvés arrogants, par conséquent insupportables, ce qui n'étonnera pas lorsqu'on connaît le Prussien, avec des exceptions, cela s'entend. Je plains tous les petits États qui vont dépendre d'eux, ils seront menés à la baguette, et quelle baguette ? Tenue par un maître brutal, M. de Bismarck, elle les cinglera ferme.

Digitized by Google

Le fait est que voilà toute l'Allemagne aux pieds de cet homme si détesté, car son triomphe est aussi grand que possible. Qui sait même si le roi eût entamé cette guerre sans le pouvoir de persuasion que M. de Bismarck a employé sur lui?

Les Autrichiens étaient mal préparés. Un de mes neveux, E. de Waldner, a été voir le campement des Saxons au Prater. Il signale le peu de soin qu'on a du soldat : il n'a pas vu une tente pour eux! Et c'est là une des grandes fautes du commandement autrichien que cette incurie qui met le soldat affamé et fatigué de marches et de contremarches sur le champ de bataille.

La fortune, qui avait été si cruelle aux Autrichiens, a permis cependant qu'ils eussent un petit succès, mais ce n'était plus qu'un incident qui ne pouvait avoir aucune influence en face de la situation. Il fallait, à tout prix, songer à la paix.

On savait à peu près quelles seraient les conditions du vainqueur, et, au premier abord, elles avaient excité un sentiment unanime de révolte. Mais la France s'est généreusement entremise, et, grâce à ses efforts, elle a pu diminuer un peu les prétentions de la Prusse et rendre à l'Autriche le sacrifice moins amer.

On est arrivé à une entente dont voici à peu près les bases :

Il serait payé à la Prusse une indemnité de guerre de 40 millions de thalers ;

Digitized by Google

L'Autriche sortirait définitivement de la Confédération germanique;

Il serait établi une nouvelle organisation de la Diète germanique.

L'Autriche n'a pas oublié sa fidèle alliée la Saxe, dont elle s'est occupée tout spécialement et qu'elle a sauvée, car il semble décidé que le royaume de Saxe sera maintenu, mais à la condition de rallier sa politique à celle de la Prusse, dont la prépondérance sur l'Allemagne est un fait accompli. L'Allemagne y gagnera la position de grande puissance au milieu de l'Europe, mais la Prusse attirera tout à elle. Déjà l'on parle de l'annexion de Bayreuth, de Nassau, du Hanovre, de Hesse-Cassel, de la Hesse-Darmstadt, de la ville de Francfort, si fière du rôle qu'elle a joué dans l'histoire de l'Allemagne et de son titre de ville libre, et enfin de la forteresse de Mayence. C'est la part du lion.

L'Italie est encouragée par un tel exemple; mais, oubliant qu'elle a été battue partout, elle émet les plus extraordinaires prétentions. Elle a la Vénétie qu'elle n'a pas conquise, malgré les belles annonces de *fara dà se*.

Il a fallu qu'on la lui donne, puisqu'elle n'a pas pu la prendre; mais cela ne lui suffit pas; il lui faut encore le Trentin qui fait partie du Tyrol italien.

Je doute que la Prusse, qui veut rester fidèle à l'engagement contracté avec l'Autriche de faire

Digitized by Google

accepter à Florence l'article 1er des préliminaires de Nikolsbourg, lequel ne stipule que la cession de la Vénétie, appuie en aucune manière une pareille réclamation. Ce sont là fantaisies d'enfants qu'on a contentés une première fois et qui crient ensuite pour obtenir davantage.

Quant à l'Autriche, elle recommencerait plutôt la guerre que de céder. Il serait d'ailleurs extraordinaire de se voir contraint au sacrifice après la victoire comme de voir une nation obtenir tant après la défaite. Il faut l'originalité de notre siècle pour que l'histoire consigne de pareils événements.

Tout paraît en voie d'arrangement après une aussi terrible commotion, l'Europe aspire à la paix. Il est à souhaiter qu'elle jouisse bientôt de ses bienfaits.

Digitized by Google

CHAPITRE IV

L'Impératrice à Amiens et à Nancy. — La paix en Allemagne. — La confédération du Nord sous l'autorité de la Prusse. — La Saxe et M. de Beust. — La Bavière. — Les deuils. — Impression en France. — L'Empereur souffrant. — Nouvelles du Mexique. — L'impératrice Charlotte vient en Europe. — Mission du général Castelnau. — Maladie de l'impératrice Charlotte. — Le général de Montauban, comte de Palikao. — La petite guerre. — Fête au camp de Sathonay. — Le maréchal de Castellane.

Tandis que la médiation sollicitée de l'empereur Napoléon III attirait l'attention du monde entier, l'Impératrice accomplissant noblement et héroïquement son devoir de souveraine partageait avec lui cette attention.

On l'a vue en effet partir pour Amiens où le choléra sévissait et jetait dans la population l'épouvante et l'alarme. Sans crainte du fléau, elle a visité les cholériques et sa présence dans les hôpitaux a suffi pour donner à tous du courage ou des consolations. Elle a relevé ainsi le niveau moral de tant de pauvres gens abattus moins par la maladie que par la peur, et cet acte de courage a été ainsi aussi utile qu'admirable.

Envoyée quelque temps après à Nancy pour repré-

Digitized by Google

senter l'Empereur aux fêtes du centième anniversaire de l'incorporation de la Lorraine à la France, l'Impératrice a entendu plus d'une fois le souvenir d'Amiens invoqué par ceux qui acclamaient la souveraine. C'était là une bien douce récompense pour une bonne et belle action. N'est-ce pas le plus beau joyau de la couronne que le privilège de sécher les larmes et de secourir les malheureux? L'Impératrice le fait avec une ardeur qui prouve assez que ce n'est point un devoir seul qu'elle accomplit, mais une joie qu'elle se donne. Je tiens ces détails des personnes qui l'ont accompagnée dans les visites qu'elle a faites aux hôpitaux.

Les fêtes de Nancy ont été grandioses, malgré l'absence de l'Empereur. Il paraît que la déception avait été grande lorsqu'on avait appris que l'Empereur, retenu à Paris par les graves événements que l'on sait, ne serait pas du voyage. Il a fallu toute la grâce de l'Impératrice pour avoir triomphé de cette impression, et, quant au succès qu'elle a obtenu, le mérite lui en revient tout entier.

Pendant ce temps, la paix a été signée le 23 août, à Prague, entre l'Autriche et la Prusse.

Victorieuse au delà de ses espérances, la Prusse a anéanti tous les partis hostiles au gouvernement du roi et au ministère de M. de Bismarck. Les impôts de guerre ont rempli les caisses et liquidé les dépenses de guerre. Elle triomphe autant à l'intérieur qu'à l'extérieur.

Digitized by Google

L'Allemagne est à ses pieds; elle l'a conquise et peut en disposer. Aussi s'arrondit-elle de tous les côtés, et pour le reste elle en fait une confédération, à la tête de laquelle elle se place naturellement.

De belles adresses patriotiques concernant les familles régnantes expulsées, qu'elle dépossède injustement, selon le droit du plus fort, parviennent jusqu'au roi qui répond que c'est le Ciel qui donne et reprend les couronnes des rois.

On se demande pourquoi notre ciel européen est aujourd'hui si prussien ?

En Saxe, M. de Beust, en ministre fidèle et comme dernier défenseur des droits de l'ancienne Diète germanique à Francfort, donne sa démission pour faciliter la conclusion de la paix; cette démission en était une des conditions.

L'Autriche a sauvé l'existence de sa fidèle alliée, mais elle ne peut empêcher que la Prusse s'impose de telle façon que la Saxe n'a plus qu'une indépendance nominale. C'est presque une province prussienne sur laquelle règne un roi saxon.

La Bavière s'en tire en cédant tout ce que la Prusse réclame pour former sa frontière le long du Mein, trente mille habitants et une forte contribution.

L'Autriche signe la paix, et en même temps, son exclusion de l'Allemagne. Même appauvrie de la Vénétie, donnée aux Italiens, elle reste un grand

Digitized by Google

pays, et il est à désirer qu'éclairée par ses fautes mêmes et par la cruelle expérience qu'elle vient d'acquérir, elle marche vers un relèvement rapide, aussi rapide que sa chute. Une seule bataille a amené ce résultat ! Mais aussi quelles furent cette bataille et la déroute qui l'a suivie quand on pense que deux cents canons autrichiens servent de trophées à sa rivale victorieuse.

Que de deuils aussi ! Une simple lettre de faire part en dit bien long là-dessus : une mère de famille annonce à ses amis et connaissances la mort de son mari expirant de douleur en apprenant que ses six fils ont succombé ! Et la lettre est signée de son nom et du nom des veuves de quatre de ses fils.

Les impressions de la France, témoin des grands changements chez les nations ses voisines, ont été assez mobiles. Pendant les mois de juin et de juillet, tout le monde redoutait la guerre, et les partisans de la neutralité étaient sinon l'unanimité, du moins l'immense majorité du pays ; aujourd'hui que tout est terminé, que la bataille de Sadowa a tranché toutes les incertitudes, on voit surgir un certain dépit de l'inaction de la France, qui aurait dû, dit-on, se mettre en avant pour empêcher le triomphe si complet de la Prusse, et faire obstacle à son agrandissement.

On exprime également un sentiment de mécompte : il semble qu'on se soit attendu à ce que

Digitized by Google

la Prusse offrirait à la France des compensations de territoires sur les bords du Rhin.

On craint ces grandes unités s'établissant à côté de nous ; le jour où elles seront véritablement faites, elles pourraient devenir formidables et nous exposer à de graves dangers.

Pour moi, qui ne suis pas versée dans ces questions de haute politique, je ne sais trop ce que la France aurait pu faire ou empêcher. Je crois simplement que personne au monde ne s'attendait au triomphe de la Prusse. On croyait à une part égale de succès et de revers, qui eussent amené une entente générale, sans modifier sensiblement les situations respectives des belligérants.

Cependant il y a eu un instant, dans la pensée du gouvernement français, une hésitation. Fallait-il se maintenir sur la réserve, ou, au contraire, se porter sur le Rhin avec deux cent mille hommes, de façon à en imposer à la Prusse ? La démission de M. Drouyn de Lhuys partisan de cette politique en est la preuve. M. Fould, M. Rouher et le prince Napoléon réapparaissant après tant de bouderies l'ont emporté, et l'Empereur a remplacé au ministère des affaires étrangères M. Drouyn de Lhuys par le marquis de Moustier.

Je dois relater ici que l'Empereur est revenu fort souffrant de Vichy. A ce propos, il est à signaler qu'une véritable panique de dévouement ou d'égoïsme personnel s'est emparée de certaines per-

Digitized by Google

sonnes à l'idée d'un danger sérieux. Il y a eu baisse à la Bourse, et les journaux étrangers s'en sont donné de propager les nouvelles les plus sinistres. L'Empereur a été malade, mais sans péril de la vie et c'est là l'important pour lui comme pour la France.

L'Empereur est occupé non seulement de la politique européenne, mais il voit surgir de nouvelles complications dans la personne de l'impératrice Charlotte, qui arrive tout droit du Mexique.

Les choses semblent aller assez mal là-bas, et le nouvel empire, loin de se consolider, a l'air de s'écrouler. Les États-Unis pacifiés entre eux ne voient pas d'un bon œil un gouvernement monarchique s'établir à côté de leur République, et naturellement ils soutiennent les dissidents qui combattent l'empereur Maximilien.

L'impératrice Charlotte vient en France pour entretenir Napoléon III de la situation. Une entrevue a eu lieu à Saint-Cloud ; l'on ne sait point ce qui y a été dit, mais il est à supposer que la conversation a suscité des résolutions graves. Cependant, avant de prendre un parti définitif, Napoléon III veut être renseigné sur ce qui se passe au Mexique, et comme l'éloignement ne permet guère de se rendre un compte fort exact de la situation, il s'est décidé à envoyer là-bas un homme sûr, distingué, un homme de mérite et d'intelligence, capable d'apprécier la vraie situation de ce pays, et de lui faire connaître la vérité.

Digitized by Google

L'Empereur a choisi pour cette mission le général Castelnau, qu'il estime tout particulièrement et dont le travail facile et judicieux est souvent réclamé par lui.

C'est là une nouvelle preuve de la confiance dont il honore cet aide de camp favori, qui est envoyé au Mexique avec des pouvoirs très étendus, à ce que l'on dit.

Mais tandis qu'il vogue sur l'Océan, un événement terrible est survenu. On apprend tout à coup que l'impératrice Charlotte, dont l'imagination, trop tendue par les difficultés de la situation, a été encore surexcitée sans doute par l'échec de son voyage en France, n'a pu résister à tant de déceptions réunies, et que les dernières ont amené un état d'esprit qui n'est pas encore la folie, mais une exaltation qui pourrait bien l'engendrer à la longue.

Cette triste nouvelle complète les noires appréhensions que cause le Mexique; on n'exprime plus qu'un désir, c'est de voir revenir nos valeureuses troupes. On croit que l'empereur Maximilien ne voudra pas lutter plus longtemps contre les obstacles qu'il rencontre de tous côtés, maintenant qu'il sera privé de l'âme forte et ambitieuse qui le soutenait et l'encourageait. Il cherchera sans doute à quitter un pays dont il n'a pu apaiser les dissensions ni réconcilier les factions ennemies, et il les laissera se déchirer comme par le passé, jusqu'au moment où les États-Unis mettront la main sur leur voisin.

Digitized by Google

La grande et généreuse pensée de Napoléon III n'aura abouti qu'à une déception. Et nos troupes abandonneront le Mexique, sans y avoir pu consolider l'établissement rêvé ; et leur retour prouvera une fois de plus que les combinaisons humaines, qu'on croit les plus sûres et les plus faciles et qui n'ont pour but qu'une noble et belle action, dépendent des hasards de la destinée, d'un grain de sable qui fait sauter la machine.

Si mes pensées s'arrêtent un peu sur ce sujet, c'est que j'écris ces lignes à Lyon, sous le toit de l'heureux général qui a commandé et fait réussir l'expédition de Chine, M. de Montauban, comte de Palikao. Ce titre héréditaire lui a été donné par l'Empereur pour rappeler à jamais que c'est sous sa conduite qu'une poignée d'hommes valeureux, se joignant aux Anglais, ont osé aborder en Chine pour y arborer les drapeaux de leurs nations et y dicter des lois.

L'empereur Napoléon III a dignement reconnu les services et les mérites du général en chef. Il a regardé cette expédition comme un des faits les plus remarquables accomplis sous son règne, et il a déploré hautement que les membres du Corps législatif n'aient pas partagé son admiration et se soient laissés influencer par des bruits calomnieux pour refuser la dotation qui devait accompagner le tit donné.

Le jugement et l'opinion des hommes sont sou-

Digitized by Google

vent impitoyables, surtout lorsqu'ils atteignent des gens de mérite et qui réussissent dans leurs entreprises, parce que dans ce cas le dépit, la jalousie et l'envie s'en mêlent et renforcent les sentiments de soi-disant justice qui n'est au fond qu'un prétexte.

Ainsi l'on a parlé sérieusement d'un collier de perles fines valant un million que le général a rapporté de Chine et offert à l'Impératrice. Or les perles fines se trouvent être de simples grains de buis. Il y a autant de vérité dans les immenses richesses qu'il aurait enlevées au Palais d'Été.

Un heureux hasard m'a mise en relations d'abord avec Charles de Montauban, et la sympathie qui est née entre nous m'a procuré l'affection de son père, le général, et, admise dans son intimité, j'ai pu connaître et apprécier cette charmante famille, voir ce père si bon, si aimé de ses enfants, cette mère si dévouée aux siens, et deux jeunes filles charmantes, Thérèse et Clotilde.

Je les trouve joliment établis dans la villa Ombrosa, aux portes de Lyon, et sur les bords de la Saône, dont les frais coteaux s'étalent devant nos yeux.

J'ai eu le plaisir d'assister aux manœuvres de la garnison. C'était un simulacre de siège. Nous étions dans le fort attaqué, et entourés de tout l'état-major qui m'a reçue en parente de l'Empereur. Les coups de canon ne ménageaient pas nos oreilles.

Digitized by Google

Quelques jours après l'armée ennemie a passé le Rhône sur un pont de bateaux, pour réduire les défenseurs du fort, lequel s'est rendu, après avoir fait sauter les mines, qui ont lancé en l'air des hommes de paille.

L'attaque et la défense présentaient un spectacle fort émouvant. C'est toujours très impressionnant d'entendre parler la poudre, même quand elle ne cause aucun désastre.

Les manœuvres se sont terminées par un grand déjeuner au camp de Sathonay, offert par le général Dumont. C'était un dimanche : la journée a commencé par une messe militaire célébrée en plein air avec accompagnement de musique. L'élévation a été signalée par trois coups de canon. Le *Napoleonem salvum* a été chanté en chœur par l'assistance. Cette messe m'a laissé une grande impression. Je l'entendais d'une place d'honneur sous une tente, avec M^me^ de Montauban et ses charmantes filles et plusieurs autres dames.

Le défilé a suivi la messe : toutes les troupes sont passées devant le général de Montauban, puis le déjeuner d'une quarantaine de couverts a été servi dans la baraque du général en chef avec musique et chants.

Après le déjeuner, l'on s'est rendu dans la salle de spectacle dûment décorée et pavoisée, et la représentation qui nous était offerte a été réussie de tous points.

Digitized by Google

Décidément le Français est acteur dès qu'il le veut et même bon acteur. Les petites pièces choisies à merveille pour être jouées par des soldats ont été enlevées de verve : rien de ridicule dans cette représentation qui n'a été que gaie et amusante.

J'ai profité de ce séjour pour causer longuement de la Chine avec le général de Montauban. Cette expédition légendaire m'intéressait au plus haut point. Quant au général, c'est un homme d'une grande valeur sur lequel le pays peut compter en cas de danger. Il exerce à Lyon les fonctions d'un maréchal de France, j'en souhaite vivement pour lui le titre et l'honneur.

Sa simplicité contraste vivement avec l'attitude de ses prédécesseurs, le maréchal Canrobert et surtout le maréchal de Castellane.

Il est impossible, dès qu'on habite Lyon, de nier que ce dernier ait laissé un grand souvenir. Il avait le prestige d'être un grand seigneur et il en imposait à tous, malgré ses excentricités qu'on se racontait volontiers et qui avaient cet avantage de le rendre populaire. On s'en amusait, on en riait, ainsi on prétendait qu'il ne quittait jamais son bâton de maréchal, et qu'il le tenait même en main lorsqu'il se baignait. Mais on ne l'en aimait ni estimait pas moins. La Croix-Rousse se tenait tranquille, car elle savait qu'il n'aurait pas fallu plaisanter avec lui.

Digitized by Google

Son souvenir s'éternisera grâce à son tombeau, dotation qu'il s'est faite à lui-même, mais que la ville a encouragée en lui donnant tous les moyens de l'ériger.

J'ai quitté Lyon très heureuse du séjour que j'y avais fait, et emportant de cette belle ville, aussi bien que des hôtes qui m'avaient si affectueusement accueillie, le plus agréable souvenir.

Digitized by Google

CHAPITRE V

Morts du comte Bacciochi, de M. Thouvenel et du marquis de Boissy. — Folie de l'impératrice Charlotte. — Mission du général Castelnau. — Découragement de Maximilien. — Le général Sherman. — Compiègne. — Les maréchaux. — Quelques généraux. — Nouvelles du Mexique. — Fin de l'année 1866. — Le décret du 19 janvier 1867. — Dislocation ministérielle. — La santé du prince impérial. — La question du Luxembourg. — Retour des troupes du Mexique. — Maximilien reste là-bas. — Dénigrement contre le maréchal Bazaine.

Durant cet été, trois morts sont survenues, que je dois mentionner : d'abord celle du comte Bacciochi. A vrai dire le pauvre homme était mourant depuis deux ans; il fallait tout l'art, tout le zèle des médecins pour faire durer cette machine usée. Leurs soins lui ont procuré le sommeil, le repos et même l'appétit, mais tout était factice, et le moment est venu où ils n'ont plus pu agir. Beaucoup ont pleuré et regrettent cet homme aimable. Je suis sûre que l'Empereur tout le premier a senti le vide que sa mort créait pour lui.

M. Thouvenel, l'ancien ministre des affaires étrangères, a succombé après une douloureuse maladie; puis ç'a été le tour de l'enfant terrible du Sénat, le marquis de Boissy.

Pendant ce temps les esprits, un moment absor-

Digitized by Google

bés par la grande lutte dont l'Allemagne était le théâtre, se sont de nouveau portés vers le Mexique, d'où de mauvaises nouvelles nous arrivent. On appréhende fort l'impression que produira sur l'empereur Maximilien l'annonce de l'état moral de l'impératrice.

La chose n'est que trop vraie aujourd'hui, et il n'y a plus à se faire d'illusion. L'exaltation dont elle paraissait atteinte et qui avait frappé tous ceux qui l'ont vue lors de son arrivée à Paris, s'est tournée en folie. Elle en a ressenti le premier symptôme à Rome, au Vatican, où elle avait supplié le Saint-Père de la loger pour échapper au poison dont elle se croyait menacée.

Cette idée s'était tellement emparée de son esprit qu'elle refusait toute nourriture, à moins d'avoir été elle-même la prendre au marché. Ses plus fidèles serviteurs étaient soupçonnés, et elle ne les voyait plus qu'avec autant de crainte et que d'horreur, dont elle témoignait avec une vivacité réellement effrayante.

Son frère, le comte de Flandre, prévenu aussitôt, est allé la prendre et l'a transportée à Miramar, délicieuse résidence près de Trieste, qu'elle habite aujourd'hui non point dans le château, mais dans un chalet construit par elle. La seule espérance de guérison est dans le repos et le calme, si un esprit aussi agité que le sien est encore capable de les recouvrer.

Digitized by Google

L'expédition du Mexique finissant si tristement qu'on peut l'appeler dès à présent un drame, sera vivement blâmée : son plus grand défaut est de n'avoir pas réussi. Pour moi, elle restera une grande pensée.

Elle n'a jamais été populaire. Elle a eu cependant un beau moment, lorsqu'un archiduc autrichien a accepté d'aller gouverner cet immense pays conquis par une poignée de soldats français. Cet archiduc a surtout été poussé par sa femme à prendre ce parti : c'est elle qui me paraît le côté viril et fort dans l'affaire. Qui l'a décidée, elle, à jouer ce rôle? Est-ce l'ambition de porter une couronne, d'être impératrice; est-ce le désir de consacrer leur existence à une grande et belle action? On peut dire l'un et l'autre, comme l'un ou l'autre. La princesse Charlotte est Belge, son père est un Cobourg, sa mère une d'Orléans. L'ambition de régner est donc chez elle chose naturelle. Aussi l'échec de cette tentative a-t-elle été sensible à son cœur; mais que de douleur il a fallu pour abattre une âme aussi énergique que celle de cette princesse !

Toutes ces nouvelles touchent de trop près mon ami le général Castelnau, pour ne pas leur accorder tout l'intérêt qu'elles méritent. Le général, en effet, a été chargé d'une mission pour le Mexique. J'ai su depuis que l'Empereur la lui avait donnée comme une grande preuve de la confiance qu'il

Digitized by Google

mettait dans son intelligence et dans le dévouement qu'il savait avoir inspiré au général.

De larges et grands pouvoirs lui ont été accordés pour agir suivant les circonstances et la situation dans laquelle il trouverait le Mexique, Maximilien et nos troupes, dont le retour doit être l'objet principal de sa mission.

L'Empereur voulait aussi être renseigné sur l'état vrai des choses, sur les intentions de Maximilien. Le général Castelnau est un véritable ambassadeur extraordinaire.

La curiosité d'apprendre la vérité accompagnait le général, dont la mission a pris tout à coup une importance énorme, lorsque l'on a su, sans une certitude positive toutefois, que le général, heureusement débarqué à Vera-Cruz, ne trouverait plus l'empereur Maximilien à Mexico. Celui-ci, en effet, sans abdiquer, mais anéanti à la nouvelle de la démence de sa femme, malade de corps et d'esprit, s'est dirigé vers un de ses châteaux, puis de là à Orijaba, remettant le soin du gouvernement entre les mains du maréchal Bazaine.

Son départ coïncidait si bien avec l'arrivée du délégué de France, qu'on y voyait clairement l'intention de l'éviter. A ces nouvelles s'ajoutait celle de son intention arrêtée de partir, de quitter le Mexique et de revenir en Europe.

On apprenait en même temps qu'un général Sherman, envoyé des États-Unis, arrivait au Mexi-

Digitized by Google

que, chargé d'une mission qui flotte encore dans les brouillards qui nous entourent, ce qui donne à chacun le désir de les démêler comme il le croit et comme il l'entend. Beaucoup pensent que le départ de Maximilien est une bonne chose, car elle rend au gouvernement français toute sa liberté d'action et lui permet de traiter suivant ses intérêts.

Quoi qu'il en soit, tout ceci rehausse singulièrement la mission du général Castelnau ; il lui faudra autant d'intelligence que d'énergie pour discerner la situation exacte et la mener à bien. Chacun s'accorde à lui reconnaître ces qualités.

Quant à moi, je ne vais pas si loin que les nouvellistes et j'ai peine à croire à cette fuite de Maximilien. J'ai l'idée qu'il y a là-dessous quelque désaccord entre l'Empereur et le maréchal Bazaine, et le général Castelnau aura surtout, selon moi, à ramasser là-bas les pommes de discorde jetées à profusion entre ces deux puissances.

Je commence à compter aujourd'hui les narrations que j'ai faites de mes séjours à Compiègne, qui reviennent périodiquement au renouvellement de l'automne. C'est le moniteur annuel de cette saison qui débute par les vendanges et reste consacrée à la chasse et à cette vie de château dont Compiègne offre le bulletin le plus riche, le mieux entendu ; une vraie hospitalité impériale rehaussée par le plaisir de voir de près l'Empereur et l'Impératrice.

Digitized by Google

A mon avis, l'Empereur se conserve bien ; il est plus replet, ce qui se remarque vu qu'il a le buste long et les jambes courtes. Souffrant de rhumatismes goutteux, il a de l'embarras dans la démarche, mais son humeur n'en est pas altérée, il est toujours aimable et bienveillant, quoique sans beaucoup d'expansion.

Quant au prince impérial, cet enfant grandit et prospère. On dirait que les espérances de l'avenir se lisent dans cette petite tête si intelligente et si belle ; mais à quelle hauteur les rois devront-ils s'élever pour contenter leurs peuples aujourd'hui, et, en France, le travail incessant des partis, dont chacun se croit des droits supérieurs, donne à penser et à réfléchir pour l'avenir.

L'Empereur, qui voit et prévoit, cherche à donner à son fils l'éducation qui peut le mieux lui convenir, simple, naturelle, et en dehors de l'étiquette, autant que possible. Aussi jusqu'à ce jour est-il traité comme un fils de bonne maison, n'ayant qu'un écuyer, son fidèle Bachon, et son précepteur, M. Monnier.

Les plaisirs du séjour sont toujours les mêmes : promenades le jour et le soir, charades ou sauteries avec l'horrible piano mécanique. Dans la série dont je faisais partie, j'ai eu l'occasion de passer en revue comme qui dirait le grand état-major de l'armée.

Tous les maréchaux, sauf le maréchal Bazaine,

Digitized by Google

qui est encore au Mexique, s'y trouvaient. Voici d'abord le doyen, Vaillant ; c'est le bourru bienfaisant, et avec cela un esprit étonnant ; Mac-Mahon, gouverneur de l'Algérie, brave et simple comme une bonne épée ; Canrobert, digne d'estime pour son courage et sa modestie ; Randon, peu aimé de l'armée, car il a commis la faute, étant ministre de la guerre, de le rester trop longtemps ; Baraguey-d'Hilliers, physique de vieux sabreur, mais attitude martiale avec le trophée obligé, un bras de moins et une grande taille droite ; Forey, le seul qui ait le droit de bénir l'expédition du Mexique, puisqu'il y a ramassé trop facilement son bâton ; Niel, le bon tacticien, comme on l'appelle, l'air plus bourgeois que militaire, mais dont le mérite n'est contesté de personne ; Regnaud de Saint-Jean d'Angely, brave militaire dont le signalement porte un front en pointe comme il n'en existe pas un de par le monde.

Puis arrive après eux le général de Montauban, l'heureux commandant de l'expédition de Chine, dont il a rapporté le titre de comte de Palikao. J'ai dans l'idée qu'en cas de guerre il serait de tous le plus écouté, comme de physique, il est de tous le plus beau, le seul beau. J'ai vu là aussi le brave Lebœuf, Trochu qu'on dit intelligent au possible, Frossard, etc. Mon ami Castelnau manque ; il est au Mexique. Ce souvenir m'y ramène : on en a des nouvelles en effet.

Digitized by Google

Maximilien n'a pas quitté le Mexique ; au contraire, il est rentré à Mexico. Son départ n'eût été pardonnable que si tout était à feu et à sang autour de lui ; mais le Mexique semble destiné longtemps encore à être la proie de chaque parti qui parviendra à prendre le dessus et à le dominer. C'est un de ces terrains à sol mouvant, sur lequel pas un édifice solide et durable ne parviendra à se soutenir. Il est sage de l'abandonner à lui-même, mais il faut le quitter en tenue de revue, musique en tête. Sans doute, le soin d'effectuer cette honorable sortie est une des principales charges de la mission confiée au général Castelnau.

Décidément, toute cette expédition est malheureuse. Elle a coûté à la France beaucoup d'hommes et beaucoup d'argent, témoin le dernier emprunt offert au trône de l'archiduc autrichien. C'est la première faute du règne et l'empire, à présent, me fait l'effet d'une armure, jusqu'alors invulnérable, qui aurait été atteinte de son premier coup.

L'année tire à sa fin ; on peut dire qu'elle marquera dans les annales de l'histoire, où elle figurera célèbre et mémorable à tout jamais. J'en ai relaté les grands événements le mieux que j'ai pu. C'est la guerre qui a déchaîné tous les malheurs, donnant aux uns la victoire, aux autres l'abaissement, et multipliant la mort pour tous. Que d'hommes elle a dévorés en une année ! La politique des rois et des gouvernements ne s'en occupe

Digitized by Google

guère, mais que de tristes familles se sont réunies la veille du jour de l'an, regardant les yeux pleins de larmes la place vide à présent ! Puissent ceux qui lancent sur la terre ces terribles tempêtes penser aux maux qu'elles enfantent !

L'année 1867, qui doit être celle d'une grande exposition internationale, commence par une manifestation de la politique. Le 19 janvier paraît un décret impérial qui supprime l'Adresse et la remplace par le droit d'interpellation. Je ne sais trop ce qu'on y gagnera, car cela va ouvrir de plus en plus l'outre aux discours, et ce ne sont pas les belles paroles qui font le mieux marcher les affaires.

Comme premier résultat, cette innovation a amené la dislocation du ministère. Quelques-uns de nos ministres jugent à propos de se retirer, peut-être parce qu'ils désapprouvent la mesure, plus vraisemblablement parce qu'ils ne sont pas des foudres d'éloquence, et qu'il faudra maintenant être de taille à répondre aux attaques des orateurs de l'opposition.

M. Rouher, ministre d'État, plus puissant que jamais, reste, et même, grâce à son talent de parole, se voit doté d'un second ministère, celui des Finances. Le marquis de La Valette et le marquis de Moustier gardent également leurs portefeuilles ; tous deux savent parler. A la Guerre, le maréchal Randon est remplacé par le maréchal Niel, au

Digitized by Google

grand contentement de l'armée. M. Fould se retire des Finances sans y avoir achevé son travail de Pénélope. A la Marine, M. de Chasseloup-Laubat est remplacé par l'amiral Rigault de Genouilly. M. Béhic cède la place à M. de Forcade la Roquette : il était si peu instruit de son avenir prochain qu'il avait lancé toutes ses invitations pour un concert, que son successeur pourra donner à sa place. Il se retire grand-croix et sénateur, jolies compensations qui adoucissent bien l'amertume de sa chute. M. Duruy est maintenu à l'Instruction publique.

Il n'y a eu de très en colère de ces mutations que la maréchale Randon, qui ne se faisait point à l'idée d'être dépossédée de sa belle situation. On la plaint peu, car, malgré de belles et sérieuses qualités, elle a montré un caractère dominateur et hautain qui ne lui a pas fait des amis.

Ajoutons qu'au milieu de ce jeu de bascule, il n'a été question ni du comte Walewski, ni de l'ancien garde des sceaux Baroche, ni de M. Vuitry.

A propos des noms que je viens d'écrire, je retrouve une plaisanterie faite sur ceux des ministres d'il y a quelques années : elle pourra servir de modèle pour d'autres.

« On ne veut plus *Rouher* dès que *Laubat* paraît. On voit *Delangle* de la rue de *la Roquette* une tête *Rouland* sur le *Billault* au milieu d'une *Fould* de curieux. Chacun en *Frémy : Randon* grâces au

Digitized by Google

ciel, ça n'est pas *Troplong*, mais la *Morny* perd rien. »

Passons à des choses plus graves. On avait dit que le petit prince, qui vient d'atteindre ses onze ans, était un peu souffrant ; il paraît que le mal était plus grand qu'on ne l'avait d'abord cru.

Voici ce qui était arrivé : en faisant de la gymnastique, comme il est vif, ardent, courageux, le prince était tombé. Élevé pas mal à la dure, il ne se plaignit point et l'on ne fit guère attention à cette chute. Cependant, une inflammation est survenue entre cuir et chair, puis une enflure et l'enfant boitait. On a pensé d'abord au travail naturel de la croissance, mais bientôt un abcès s'est déclaré. La suppuration trop lente a nécessité une première incision que le prince a très bien supportée en refusant de se laisser endormir. « Je suis un soldat et dois savoir souffrir, disait-il. »

Le mal ne disparaissant pas, M. Nélaton, appelé, a décidé une seconde opération plus profonde que la première. Le charmant enfant s'est soumis avec cette même résignation, priant le chirurgien de se hâter, à cause de l'impératrice qu'il fallait ménager.

L'incision très profonde lui a arraché un cri :

— Pardon, monseigneur ; je vous ai fait bien mal ? dit M. Nélaton.

— Vous m'avez surpris, répond l'enfant.

Cet enfant d'espérance, si Dieu nous le conserve, n'est-il pas dépeint par ces quelques mots ?

Digitized by Google

Cependant il était temps de le remettre dans des mains sérieuses et habiles, aptes à lui donner la direction qui convient à un prince et à un futur souverain. M. Monnier, tout parfait homme qu'il est, ne suffisait plus. Il n'avait été appelé que pour poser les premières bases de l'instruction du prince ; mais à présent il fallait plus. Le choix de l'Empereur est tombé sur le général Frossard, un de ses aides de camp, et l'opinion publique a approuvé ce choix aussi digne qu'heureux.

Quatre aides de camp ont été ajoutés à la maison du prince, qui sera militaire, comme il convient à notre siècle de fer.

Le fait est qu'il nous est difficile de sortir des préoccupations guerrières, et à tout moment, des étincelles éclatant çà et là, risquent de mettre le feu à la vieille Europe.

Aujourd'hui, c'est la question du Luxembourg, qui vient d'agiter Paris, et profondément.

Il semblait qu'une compensation nous fût due pour l'agrandissement si considérable que la Prusse venait d'obtenir, et l'on avait parlé du Luxembourg. En France, on était bien un peu froissé à la pensée de cette annexion voulue par les puissances, et l'on eût préféré que le Luxembourg se donnât à nous. Malgré tout, on regardait cette annexion comme faite, et on s'apprêtait à traiter en fils chéri ce nouvel enfant de la France.

M. Benedetti avait assuré que M. de Bismarck ne

Digitized by Google

ferait aucun obstacle à cette annexion. Il ne s'agissait plus que de retirer les troupes prussiennes qui tenaient garnison dans la forteresse.

M. de Bismarck savait-il que cette question une fois soulevée humilierait l'esprit national, ou a-t-il cherché à s'en servir pour réveiller ce même esprit germanique et l'attirer à lui, en lui donnant la preuve palpable que c'est lui-même qui veille et s'occupe de ses intérêts les plus chers ?

Le fait est que tout à coup le Luxembourg s'est trouvé germanisé au point que l'Allemagne s'est émue à la pensée de voir une terre allemande vendue à la France. Le Parlement prussien a proclamé hautement cette opinion.

Bref, pendant quelques jours, notre ciel a été à l'orage et la possibilité d'une guerre ne semblait que les justes représailles de tant d'insolence. On ne s'arrêtait point aux difficultés de la situation : notre armée en pleine transformation, pas encore munie du fusil Chassepot, pas organisée suivant le nouveau système. La perspective de la belle Exposition n'arrêtait point l'élan de l'opinion, toute favorable à une guerre contre la Prusse.

Quant au château des Tuileries, il est resté calme et silencieux dans la personne de l'Empereur. Notre diplomatie a déclaré que la France n'accepterait l'annexion du Luxembourg qu'aux trois conditions suivantes :

1° Le consentement libre du grand-duché ;

Digitized by Google

2° L'examen loyal des intérêts des grandes puissances ;

3° Le vœu des populations manifesté par le suffrage universel.

Bref, M. de Moustiers a exprimé l'espoir que la paix de l'Europe ne serait pas troublée par cet incident ; mais comment en effacer l'amertume en France, et surtout en enlever la haine qu'il fait naître contre la Prusse ?

C'est au milieu des préoccupations causées par la question du Luxembourg que nos troupes sont revenues du Mexique.

« Ces dernières, disait le prince de Bauffremont, qui rentrait avec elles, n'auront pas de lauriers pour célébrer les belles actions qu'elles y ont accomplies ; elles les mériteraient pourtant, car chacun y a fait son devoir et soutenu l'honneur du drapeau. »

Mais l'expédition est trop décriée pour qu'il n'en rejaillisse pas de la défaveur sur tous ceux qui y ont pris part.

Nos soldats partis, l'empereur Maximilien n'a voulu ni les accompagner ni les suivre. Il veut rester là-bas et tenter un dernier effort pour ces populations pour lesquelles il a accepté la couronne. Il veut faire appel à leur dévouement, à leur bonne volonté et il espère se maintenir à leur tête. J'admire beaucoup cette virile résolution. S'il réussit, quelle gloire pour lui, s'il succombe, l'honneur ne

Digitized by Google

sera pas moins grand : il aura jusqu'au bout essayé de faire ce qu'il considère comme son devoir.

Le général Castelnau est nommé général de division, en récompense des talents qu'il a montrés dans tout le cours de la mission difficile dont l'Empereur l'avait chargé. Par contre, le maréchal Bazaine rentre sans tambour ni trompette, c'est le cas de le dire. On lui attribue la plus grosse part de l'insuccès de l'expédition. On l'accuse d'avoir toujours combattu en dessous l'empereur Maximilien, de ne s'être jamais entendu avec lui, d'avoir suivi là-bas une politique personnelle, et d'avoir caressé pour lui les rêves les plus ambitieux. Le dénigrement n'a pas de limites : tout lui est imputé à mal. J'en parle ici sans savoir rien de précis, mais je devais citer ces on-dit, tout en espérant pour sa réputation qu'il y a dans ces accusations beaucoup de fausseté ou tout au moins d'exagération.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE VI

L'exposition universelle. — Le Champ de Mars. — Merveilles exposées. — Fêtes et réceptions. — Grands personnages en visite. — Le prince Oscar de Suède. — Le prince d'Orange. — Le duc de Leuchtenberg. — Le roi de Grèce. — Le roi des Belges. — La reine de Portugal. — Le prince de Galles. — Le fils du Taïcoun. — L'empereur de Russie. — *La Grande-Duchesse de Gérolstein.* — Hortense Schneider. — Le roi de Prusse. — La revue de Longchamp. — Attentat contre l'empereur de Russie. — Présence d'esprit de M. Rambeaux. — Berezowski. — Départ du Tzar. — Mon entrevue avec le roi de Prusse.

Paris vient de livrer son exposition à l'admiration du monde entier.

L'ouverture en avait été fixée au 1er avril, et, conformément au programme, l'Empereur a procédé au jour dit à la cérémonie d'inauguration, bien que l'achèvement ne fût pas complet.

Mais aujourd'hui que l'œuvre est terminée, elle est digne d'exciter l'intérêt, la curiosité de tous, et elle emporte tous les suffrages. C'est un colossal effort, auquel le monde entier s'est associé, sous les auspices du génie de l'invention.

Ma première impression, en contemplant l'édifice du milieu, entouré, comme par des satellites, d'une infinité de kiosques, phares, églises, mosquées, maisons, chalets de tous styles et de tous pays, a

Digitized by Google

été une admiration enthousiaste. L'exposition de 1867, la plus grande, la plus complète, la plus internationale de toutes celles qui l'ont précédée, est et restera une merveille.

Établie sur le Champ de Mars, elle s'étend sur cet espace gigantesque, et, comme tableau de fond, on lui a donné un grand escalier qui conduit sur la terrasse du Trocadéro. Rien n'est majestueux comme cet ensemble, qui vous saisit d'abord. Mais bientôt de l'édifice central, vous pouvez vous rendre partout, en suivant les rayons qui partent de ce point et vous rencontrerez ainsi chaque nation ayant établi son domaine et exposé ses produits dans chacun de ces compartiments.

Ici, ce sont des Chinois avec les fruits naturels et industriels de leurs pays, de ce Céleste-Empire qui a daigné descendre jusqu'à nous. Là est le restaurant russe, puis la brasserie allemande, le café où l'on boit du café à l'orientale ; il y a les restaurants portugais, anglais, américains, et il y en a aussi de français qui se font remarquer par leur élégance.

Quand je parcours les sections de l'industrie, il me semble que je perds la tête. Que de belles choses ! Et je suis fière de voir que mon pays soutient brillamment son antique renommée : Sèvres, Aubusson, Gobelins, objets d'art de toute espèce, statuettes, bronzes, orfèvreries, soieries, etc., sont dignes de leur réputation.

Digitized by Google

L'Italie nous a envoyé parmi ses statuettes, un Napoléon mourant, d'une grandeur et d'un caractère très émouvants. C'est l'Empereur à ses derniers jours ; la maladie a miné l'enveloppe. Mais l'âme épurée, grandie par le malheur et par la souffrance, surgit et tressaille encore : c'est la couronne du martyre posée sur le front du génie.

J'ai admiré les dentelles de Belgique, les envois de l'Angleterre ; j'ai salué les poupées de la Suède représentant par leurs costumes les populations qui l'habitent. J'ai traversé la Turquie, puis l'Egypte, et je suis sortie par la porte Rapp, la tête pleine de tout ce que je venais de voir et d'admirer.

L'ouverture de l'exposition a été le signal des fêtes. Tous les ministres ont eu de brillantes réceptions, et il n'est pas jusqu'au maréchal Vaillant qui ne se soit pas décidé à sortir de sa tanière et à avoir des samedis ! Le palais des Tuileries ne chôme pas, et fait l'accueil le plus hospitalier aux personnages illustres qui viennent à Paris.

Le premier arrivé est l'aimable prince Oscar de Suède. Par sa mère, fille aînée du prince Eugène de Beauharnais, il est parent de l'empereur Napoléon, par conséquent aussi notre cousin. Par ses bonnes et gracieuses visites, il a tenu à me prouver qu'il était mon ami ; il est très simple et très naturel ; avec cela, la teinte poétique de ses pensées lui donne un grand charme. Je le crois très

Digitized by Google

instruit, il est auteur, poète, et toujours préoccupé d'acquérir de nouvelles connaissances. Cela ne l'empêche pas d'aimer beaucoup les siens : c'est le meilleur des pères.

De Hollande nous avons reçu le prince d'Orange. Je n'ai pas les mêmes éloges à faire de lui ni de son père. On sait que ce dernier a dépensé des sommes folles pour une courtisane, M^me^ M... ; quant au prince, il ne fréquente pas la meilleure société; il s'est laissé affubler du surnom de *Citron*, et on le traite partout avec un excès de familiarité.

La Russie nous a envoyé son duc de Leuchtenberg qu'elle a russifié pour qu'on oublie qu'il est le petit-fils du prince Eugène. Qui sait s'il ne l'a pas oublié lui-même? Mais qu'il soit Russe ou Français de cœur, il est charmant. Quoique moins bien que son père, le duc Max, il est plus distingué de traits par la finesse des détails. Il plaît beaucoup car il a du naturel et nulle prétention.

Sa mère, la grande-duchesse Marie, comtesse de Strogonof à volonté, le suit de près.

Puis arrive le petit roi des Hellènes qui va chercher femme en Russie. Je ne puis pas en dire grand'chose; il est blond, avec la carnation du blond, ce qui doit former un contraste frappant avec son peuple basané. Il épouse la fille du grand-duc Constantin, qui toute jeune encore — elle a dix-sept ans — vient d'apprendre qu'elle est fiancée et reine. On la dit jolie comme un ange.

Digitized by Google

Le roi des Belges s'établit à Paris pour un mois, dans l'ancien hôtel des Walewski.

La reine Pia de Portugal passe par Paris pour se rendre en Italie assister au mariage de son frère Amédée avec la princesse de la Cisterna, épousée comme riche héritière. L'argent seul la fait entrer dans la maison de Savoie.

D'Angleterre nous vient le prince de Galles. L'espérance de la grande Albion repose sur un petit homme blond, rondelet, de physique aimable, qui a l'air gai, naturel et jovial. Il aime à vivre et à bien vivre. Sa mère, la reine Victoria, voudrait le tenir en laisse, mais on assure qu'il lui échappe le plus qu'il peut.

On ne saurait pronostiquer ce qu'il deviendra comme souverain; ce sont d'ailleurs le plus souvent les circonstances qui forment les rois. En attendant il s'occupe tout entier de plaisirs mondains et il y paraît bien réussir. Nos élégantes de Paris ont eu l'air de s'accommoder fort agréablement de lui, et lui s'est consolé de son mieux des souffrances de sa petite femme qui reste étendue sur son lit, repos obligé par ses nombreuses couches.

Nous avons vu le fils du Taïcoun, un jeune Japonais de quinze ans qui a fait son entrée aux Tuileries en grande parade, a tenu son discours devant le trône de l'Empereur, et représente fort bien son pays avec le type de l'avenant : petits yeux, en

Digitized by Google

vrille, teint jaune bistre, nez un peu épaté et bouche grande.

Les Japonais sont comme les Chinois, de petite taille, leur apparence est chétive et maladive. Pour nos yeux européens, ils sont fort laids.

Ce petit prince, auquel on rend les honneurs ainsi qu'à un fils de souverain, va rester à Paris pour y compléter ses études à l'européenne.

L'empereur de Russie nous arrive, accompagné de ses fils, le grand-duc héritier qui a épousé la fiancée de son frère défunt, la princesse Dagmar, et le grand-duc Wladimir. L'Élysée est mis à sa disposition.

Le public accueille avec un sentiment très prononcé de satisfaction et de fierté la visite du Tzar. C'est un événement qui se placera dans l'histoire à côté de la visite du Tzar Pierre le Grand.

Tout ce qu'il y a de Russes à Paris est en émoi à la pensée de cette présence à Paris. Selon l'habitude, tous sont allés à la gare saluer son arrivée. J'ai remarqué qu'au delà de la frontière de Russie, le Russe se donne des airs de frondeur, mais il se contente de ce semblant de bravade, il s'incline bien bas dès que l'astre apparaît.

L'entrée du Tzar a été le signal d'une magnifique réception. Paris s'est mis en fête, a pavoisé ses maisons; un monde immense emplissait les rues. Une double haie d'infanterie et de cavalerie escortait le cortège fort bien composé : voitures à

Digitized by Google

glaces à deux chevaux, avec les grandes livrées, pelotons de cent-gardes et de lanciers, etc.

Dans la première était notre Empereur qui avait été chercher le Tzar à la gare du Nord : vis-à-vis des deux Empereurs, le grand-duc héritier et son frère le grand-duc Wladimir. Une suite nombreuse occupait les autres voitures.

La réception qui leur a été faite a été cordiale et suffisamment enthousiaste : on avait un peu peur des menées des Polonais réfugiés parmi nous, dont la cause est toujours chère à nombre de Français.

On leur prépare de belles fêtes, mais avant toutes choses, le Tzar et ses fils s'en sont offert une assez bizarre. Ils sont allés aux Variétés, où l'on donne, à mon avis du moins, une facétie d'une cruelle bêtise sous le nom de *Grande-Duchesse de Gérolstein*, fort heureusement un peu relevée par une spirituelle et jolie musique d'Offenbach.

J'ai été voir cette pièce dont voici la donnée : une grande-duchesse despotique, blasée et capricieuse, passe une revue pour se distraire : elle remarque un beau grenadier et s'en éprend. Le grenadier est amoureux d'une payse à lui.

Elle le pousse séance tenante jusqu'au grade de général, sans que le dernier en saisisse seulement les raisons intimes.

Au troisième acte, elle le dégrade tout aussi vite et il devient maître d'école pour apprendre à lire.

Digitized by Google

C'est son dernier mot et il épouse l'objet de sa tendresse.

La prima donna est une viveuse célèbre du nom d'Hortense Schneider, bonne actrice bouffe, chantant à merveille, belle femme, mais d'un commun de gestes et d'attitudes qui enchante autant les hommes qu'il m'a déplu.

On a offert aux souverains une représentation de gala à l'Opéra, le quatrième acte de l'*Africaine*, le ballet de *Giselle* et l'*Hymne russe :* on les a conduits au grand prix de Paris et ils ont eu la satisfaction de voir triompher le cheval de M. de Montgommery. Mais le plus beau spectacle qu'on leur avait réservé était une revue de cinquante mille hommes.

On avait attendu pour cette grandiose cérémonie le roi de Prusse. Celui-ci était arrivé quelques jours après le Tzar, et il avait été reçu avec les mêmes honneurs officiels. La population lui avait fait un accueil courtois : c'est tout ce que l'on pouvait désirer.

Jeudi donc, 6 juin 1867, cinquante mille hommes ont défilé devant un état-major de qualité aussi rare que choisie. Il y avait là trente-sept bataillons, soixante et un escadrons et seize batteries attelées.

L'Empereur, accompagné de sa maison militaire et des maréchaux Niel, Randon, Mac-Mahon et Bazaine, est arrivé sur le terrain de Longchamp

Digitized by Google

à deux heures avec l'empereur de Russie et les deux grands-ducs.

L'Impératrice, de son côté, avait le roi de Prusse dans sa voiture. Elle l'avait pris, disant à l'Empereur que sa personne le préserverait de toute démonstration hostile ou malveillante, et qu'en tout cas elle prenait le danger pour elle.

Aussitôt arrivés sur le champ de manœuvres, les princes sont montés à cheval. L'Empereur de Russie était accompagné du prince Dolgorouki, des comtes Adlerberg, Schouvalow, Woronzow, du prince Wittgenstein, des généraux Lebœuf et Faré, et de M. de Bourgoing, écuyer.

Le roi de Prusse était accompagné de son fils le prince royal et du comte de Bismarck dont la personnalité excite la curiosité générale, des généraux de Moltke, du comte de Golz, de Treskow, du comte Puckler, du prince Radziwill, et de nos généraux de Failly et Reille.

L'Empereur avait près de lui le général Fleury, le prince de la Moskowa, le général Rollin, d'Elchingen, Chambaud et Rambeaux, destiné par le hasard à jouer un rôle important dans la journée.

Dans la tribune impériale se trouvaient l'Impératrice, la grande-duchesse Marie, sa fille Eugénie, la princesse Alice, duchesse de Hesse, la princesse Mathilde, la duchesse Hamilton et le petit Taïcoun glissant sur ses babouches qui paraissent à peine lui tenir aux pieds. Il fait l'effet d'un être

Digitized by Google

antédiluvien au milieu d'un monde si différent de lui.

Une foule immense s'était portée à Longchamp mais gaie, heureuse, bien disposée. Les arbres autour du champ de courses avaient été pris d'assaut par une nuée de curieux assis dans les branches.

De ma place, je jouissais de ce spectacle vraiment étrange et imposant. L'empereur de Russie montait un superbe cheval noir. Il se tenait raide et sérieux, à côté de Napoléon III, dont la physionomie d'ordinaire pensive et énigmatique était ce jour-là éclairée d'une expression de contentement et de bienveillance. Près d'eux, le roi de Prusse restait dans une belle attitude martiale, ainsi que son fils.

Derrière ces grands personnages, l'attention se portait sur M. de Bismarck fort remarqué dans son uniforme blanc. Il porte la tête haute, faisant saillir sa large poitrine. On sent qu'il est sûr de lui et ne doute de rien.

Cette belle fête militaire, favorisée par un temps splendide, devait se terminer par un événement qui allait avoir du retentissement aux quatre coins de la terre.

Après une admirable charge de toute la cavalerie, on avait vu les souverains mettre pied à terre et remonter en voiture, l'Empereur, le Tzar et ses fils dans une, l'Impératrice, le roi de Prusse et le

Digitized by Google

prince royal dans une autre, lorsque à la hauteur du pré Catelan, près de la cascade, les chevaux furent obligés d'aller au pas. Tout à coup un homme sort de la foule, fend la cohue, s'approche de la première voiture et décharge son pistolet sur le Tzar.

Un des écuyers de l'Empereur, M. Rambeaux, voit le mouvement, et, par un admirable instinct, avec un merveilleux sang-froid, il pousse son cheval en avant et le place ainsi entre les souverains et l'assassin.

La balle part, traverse les naseaux du cheval et va passer entre les Empereurs et les grands-ducs qui occupaient la voiture.

Les princes ne se rendirent pas compte au premier moment de ce qui s'était passé, mais ils virent du sang sur eux et ce fut le premier moment d'angoisse, le Tzar tremblant pour la vie de ses fils.

L'empereur Napoléon se leva alors, et agitant son chapeau, dit fort haut pour rassurer tout le monde :

— Il n'y a rien. Personne n'est blessé.

Alors, enthousiasme de la foule, fureur contre l'assassin, bousculades, encombrements, cris de *Vive l'Empereur ! mort à l'assassin !* La police eut fort à faire pour dégager la voiture impériale, qui continua sa route vers l'Élysée.

La foule voulait écharper le meurtrier. La police

Digitized by Google

eut toutes les peines du monde à le dégager ; on l'emporta évanoui dans une voiture escortée de gendarmerie. Il était, paraît-il, blessé assez grièvement ; il avait eu le pouce de la main gauche mutilé par l'explosion de son pistolet, la seconde balle dont il avait chargé son arme n'ayant point été chassée hors du canon.

Paris tout entier a éprouvé une indignation sincère contre l'auteur de cet odieux attentat ; il a admiré comme il convenait le sang-froid des princes. On raconte à ce propos que Napoléon III a dit au Tzar :

— Nous voilà frères d'armes : nous avons essuyé le feu ensemble.

L'assassin n'est pas Français : ça a été un soulagement pour nous tous. C'est un jeune Polonais du nom de Berezowski.

Il exerce, a-t-il dit, une vengeance particulière contre le Tzar.

Quelle douleur ont dû éprouver les Polonais sensés et bien pensants, ceux qui sentent que c'est souiller l'hospitalité du sol français que de le choisir pour commettre un crime contre l'auguste hôte qu'il fête et qu'il tient à protéger contre tout danger.

Quant à l'Impératrice, qui ramenait le roi de Prusse, elle n'avait rien entendu ni vu et ne se doutait de rien.

Arrivée avant l'Empereur, elle est descendue,

Digitized by Google

s'apprêtant à le recevoir gaiement au bas de l'escalier comme à une entrée de souverain.

Le visage grave et sérieux de Napoléon III lui annonce un événement triste. On lui apprend tout et la terrible nouvelle l'impressionne douloureusement...

Le Tzar n'a pas tardé à repartir, mais le roi de Prusse est resté quelques jours encore. C'est alors qu'il m'a fait le grand honneur de venir me voir. Il s'était fait annoncer le matin pour être sûr que je l'attendrais.

Vers trois heures la garde battait aux champs et la voiture s'arrêtait à ma porte. J'allais à sa rencontre avec le cérémonial d'usage. Mais les battants fermés je retrouvais dans le souverain le même prince bienveillant, aimable et bon que j'avais connu.

— Je suis toute émue, Sire, de vous saluer chez moi, à Paris, lui dis-je. Voilà déjà de longues années que nous nous connaissons; je vous ai vu prince de Prusse, alors que présentée par la bonne grande-duchesse Stéphanie, vous m'avez tout de suite distinguée. Je vous ai vu régent, puis roi, et aujourd'hui je vous vois conquérant. Que d'événements en une seule année, et, malgré les soucis et les émotions même heureuses que vous avez dû en éprouver, ils n'ont laissé aucune trace sur vous; le temps semble s'être arrêté pour vous.

La glace une fois rompue, le roi a causé à cœur

Digitized by Google

ouvert. Combien il lui en avait coûté pour entamer cette guerre, dans laquelle il persiste à dire qu'il a été entraîné. Combien de combats et de luttes intérieures il a soutenus avant de prononcer le mot décisif « guerre », et qui ne dépendait que de lui seul, dont il avait toute la responsabilité. Et pour augmenter son trouble et ses indécisions, que de députations il avait reçues, le suppliant de s'arrêter! Mais, une fois la résolution prise, il avait marché de l'avant, sans faire attention aux obstacles, fermement décidé à agir et à vaincre.

Il trouvait que Dieu seul avait pu permettre un aussi grand triomphe, qu'il n'aurait point osé espérer si complet, car il croyait avoir affaire à un ennemi formidable capable de contrebalancer la victoire. Le soir de la bataille de Sadowa, on ne lui avait parlé que de la prise d'une soixantaine de canons et de dix à douze mille prisonniers, mais le lendemain, on lui anonnçait quarante mille captifs et deux cents canons. Alors, il avait poussé jusqu'aux portes de Vienne, où il serait entré sans coup férir, sans la forte pression partie des Tuileries, et qui, seule, avait pu l'arrêter.

Et il me montrait en ce moment les fenêtres de l'empereur Napoléon.

Tous ces événements sont connus, et l'on en a certes beaucoup parlé, mais racontés par le roi lui-même avec cette simplicité et cette bonhomie qui sont dans son caractère, ils prenaient un cachet

Digitized by Google

particulier et devenaient cent fois plus intéressants.

Le roi trouvait en général que sa campagne, qui n'avait été marquée par aucun revers d'aucun genre, avait été un succès au delà de ses espérances.

— J'ai accompli, disait-il, et au delà, tous les vœux du grand Frédéric, mon aïeul, qui voulait que la Prusse prît un rang prépondérant et présidât à la restauration de l'Allemagne si profondément ébranlée. Je dois avouer en toute franchise que mon armée jusqu'au dernier soldat, que mes généraux ont tous fait leur devoir dans la force du terme; mais j'en reviens à la bénédiction divine : sans elle nous n'aurions jamais pu atteindre ces résultats qui dépassent les combinaisons militaires et les prévisions humaines. Mais j'espère que nous allons jouir maintenant d'une paix solide et durable.

Le roi, en parlant de Napoléon III, ne m'a pas caché la sympathie qu'il lui inspirait. Je me rappelle ces paroles :

— Lorsque je vois Paris dans toute sa grandeur, sa splendeur, l'ordre, la tenue et la politesse qui règnent dans ses rues si peuplées, alors je le vénère encore plus et je sens qu'il est un grand souverain.

L'Impératrice a eu aussi sa part dans ses éloges.

— Je n'ai pas connu de femme aussi séduisante

Digitized by Google

qu'elle, disait-il, sa distinction me frappe; elle salue comme personne, et ce qui me charme c'est sa bonté de cœur si naturelle et toujours vraie. Je suis à ses pieds.

La politesse curieuse, empressée mais courtoise qui a entouré le roi partout où il a été, l'avait séduit à son tour. Et l'obéissance observée envers la police lui rappelait celle de Londres.

— Si je pouvais la transporter à Berlin, ajoutait-il, comme je m'en trouverais bien et combien ce serait nécessaire.

Il était ébloui de Paris et de tout ce qu'il avait vu. Quant à l'Exposition, il la trouvait merveilleuse de conception et merveilleuse de réalisation. Elle avait surpassé son attente. Sa Majesté a daigné m'approuver quand je lui ai dit que la France avait accompli là une revanche de la tour de Babel, unissant tous les pays du globe sur un champ de guerre, — le Champ de Mars, — et cela le plus pacifiquement possible.

Cette visite m'a causé la plus vive impression, et j'en ai conservé les souvenirs avec un soin scrupuleux.

Le soir, j'ai revu le Roi à une soirée aux Tuileries. J'ai pu dire à l'Empereur toutes les remarques aimables faites sur lui par son hôte : il en a paru fort satisfait.

Cette soirée a été fort agréable : M^mes^ Febvre et Plessy ont joué un proverbe délicat et sérieux,

Digitized by Google

puis Delaunay et Mlle Favart ont récité quelques-unes des plus belles scènes de *Galilée*, dernière œuvre de Ponsard. Ces beaux vers ont été dits à merveille.

Le lendemain, le roi partait, laissant de lui le meilleur souvenir.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE VII

Le Khédive. — Revue dans la cour des Tuileries. — Le Sultan. — Distribution des récompenses (1er juillet). — Triomphe de l'exposition. — La tragédie mexicaine. — Le couvent de la Crux. — Trahison de Lopez. — Mort de Maximilien, de Miramon et de Méjia (19 juin 1867). — Revue aux Champs-Élysées. — Fin de l'exposition. — Mort de M. Fould.

Après les empereurs et rois, les pachas, car l'exposition de Paris est comme l'étoile des mages; elle attire les monarques de l'Orient. Voici le vice-roi d'Egypte qui est venu s'établir au pavillon de Marsan. Le sud après le nord.

Je l'ai aperçu de ma fenêtre. Il m'a paru petit, gros, comme le sont généralement les Orientaux qui passent leur vie assis ou couchés, au milieu de gens empressés à prévenir leurs moindres désirs, tant leur personne est regardée comme sacrée.

Ce qui gâte ces princes, c'est qu'ils ne restent pas conformes à leur milieu et qu'ils éprouvent le besoin de se moderniser, ne gardant, avec un accoutrement européen, que cette calotte rouge dont ils n'osent pas se dépouiller.

Le Khédive est très bon, très généreux, et c'est un homme intelligent. La France doit lui savoir gré d'avoir compris la belle pensée de l'isthme de

Digitized by Google

Suez, et de tout faire pour seconder et mener à bien cette magnifique entreprise.

On lui a fait une réception qu'on pourrait qualifier de seconde classe. Il a passé une revue dans la cour des Tuileries, et j'ai pu me convaincre qu'il n'était ni fort agile ni bon écuyer. Hissé sur son cheval, il avait l'air de s'y trouver fort mal assis; heureusement, il s'y est maintenu à l'aide de nombreux Allah! adressés mentalement au Dieu de Mahomet.

Fastueux comme tous les Orientaux, il sème l'or à pleines mains. On m'a raconté que, visitant l'Exposition, et se sentant fatigué, il s'est arrêté dans le magnifique salon fait pour lui, et que là, il avait chargé M. Rambeaux et le comte Pajol mis par l'Empereur à ses ordres de faire des achats.

— Mais qu'acheter, Monseigneur? lui avaient-ils dit.

— Ce que vous voudrez : pour deux cent mille francs, avait-il répondu.

La caractéristique de tous ces séjours princiers est la même pour tous : une soirée passée aux Variétés à aller voir jouer *La Grande-Duchesse de Gérolstein*. Il n'y a pas de variété au mauvais goût des hommes, ils aiment tous le lascif et le trivial, et leur bonheur est d'admirer M^lle^ Schneider. On me dit bien qu'elle chante comme personne la romance, mais n'est-ce que pour son talent de chanteuse qu'on va la voir?

Digitized by Google

Les pachas n'eussent pas suffi à la glorification de l'Exposition. Le premier d'entre tous devait suivre l'impulsion générale : le Sultan lui-même était annoncé à Paris!

Le fait est sans précédent : c'est la première fois qu'un sultan, l'héritier des califes, quitte ses États pour venir rendre visite à un monarque chrétien. Cessons-nous tout à coup d'être des chiens pour les Musulmans?

La religion s'y opposait. Elle a subi les lois de la civilisation moderne, et l'Orient s'est décidé à venir à l'Occident.

Le sultan Abdul-Aziz semble vouloir représenter ce mouvement progressif, déjà commencé par son père : mais que de luttes pour en arriver là!

Néanmoins, le sultan a accompli sa volonté; il est parti, il s'est embarqué, et nous le saluons sur le sol français.

Aussi son arrivée a produit un effet immense : c'était un empressement inouï pour le voir, et notre orgueil satisfait lui a fait une réception enthousiaste. Une population énorme s'est portée à sa rencontre et ce n'a pas été un des moindres étonnements de notre nouvel hôte de contempler cette foule colossale pourtant si bien mise et si policée.

Le Sultan est venu saluer l'Impératrice aux Tuileries, mais par interprète, car il ne sait que le turc. C'est Fuad-Pacha, son ministre, qui écoute, parle et répond pour lui.

Digitized by Google

Sa suite est belle, nombreuse, moins basanée que les Égyptiens, et ayant plus grand air. Il a amené avec lui son fils, un enfant de huit à neuf ans, et deux neveux dont l'un doit être son héritier.

Après les salutations d'usage, il a été s'installer au palais de l'Élysée, mis à sa disposition. On lui a donné pour aide de camp le général de Béville, pour chambellan le duc de Tarente, et pour écuyer le marquis de Caux.

Je n'ai fait qu'entrevoir Sa Hautesse : sa tête m'a paru belle, surtout les yeux noirs et profonds. Il saluait de la main, selon la mode orientale.

Le lendemain, — c'était le 1er juillet, — par un temps radieux, l'Exposition devait fêter son couronnement. C'était le jour désigné pour la distribution des récompenses. La cérémonie devait avoir lieu dans le Palais de l'Industrie, bâti lors de la dernière exposition.

La grande nef du milieu avait été transformée en une splendide salle de réunion pouvant contenir de quinze à seize mille personnes. On y avait établi des gradins partant du rez-de-chaussée en pourtour et sur ces gradins les banquettes étaient numérotées.

Les tribunes du premier étage étaient richement décorées de rideaux de velours garnis de bordures dorées et relevés de côté.

Chaque tribune était surmontée d'un panneau à

Digitized by Google

couleurs brillantes et couronné de l'aigle. Les appuis ont de riches tabliers en velours rouge et or. Aux colonnes sont attachés les drapeaux et les armes de toutes les puissances européennes.

Au pied des gradins et dans le pourtour il y a un large promenoir, enchâssé dans une corbeille de fleurs magnifiques. Il sert à l'exposition des produits, lesquels forment dix groupes d'une parfaite élégance, au milieu desquels doit passer le cortège impérial.

Il paraît que dès le matin la foule s'était établie aux abords des Champs-Élysées, bordés d'une haie de soldats allant des Tuileries par les rues Royale et Saint-Honoré jusqu'à l'Élysée.

Enfin, à deux heures, les cortèges sont sortis, celui de l'Empereur des Tuileries, celui du Sultan de l'Élysée, chacun composé de huit superbes voitures attelées à six chevaux, celles des souverains à huit chevaux, et escortées de cent-gardes et de lanciers.

Le Sultan avait les grands attelages dorés de Trianon.

J'ai vu le beau défilé de l'Empereur, du balcon de la salle des Maréchaux, et ce départ était déjà un beau triomphe. J'ai admiré l'Impératrice en toilette blanche, brodée en argent et couverte de diamants posés sur du velours noir. La princesse Clotilde était en bleu et dentelles blanches. La princesse Mathilde en cerise et blanc avec une

Digitized by Google

couronne de perles. Ces dames enveloppées de tulle étaient réellement très belles, leur suite d'une élégance à l'avenant.

L'Empereur avait pris dans sa voiture l'Impératrice, le prince impérial grandi, embelli, parfaitement guéri de sa maladie, et le prince Napoléon.

On se disait que le baromètre de l'entente entre les cousins était au beau : s'il pouvait rester au beau fixe.

Le soleil luisait splendide ; tout était magnifique.

L'exposition compte soixante mille exposants. Les travaux du jury ont duré trois mois, et il a distribué dix-huit mille cinq cents récompenses, dont soixante grands prix, neuf cents médailles d'or, trois mille six cents médailles d'argent, cinq mille de bronze et cinq mille mentions honorables.

L'estrade impériale comptait trente-quatre personnages illustres :

L'Empereur ayant à sa droite le Sultan ;
Puis le prince de Galles ;
Le prince d'Orange ;
Le prince Albert de Saxe ;
Le prince impérial ;
La grande-duchesse Marie de Russie ;
Le duc d'Aoste ;
Le duc de Cambridge ;
La princesse Mathilde ;

Digitized by Google

Le prince de Teck ;
A sa gauche, l'Impératrice ;
Le prince de Prusse ;
La princesse Karolatt de Saxe ;
Le prince Humbert ;
Mohamed-Mourad-Effendi ;
La princesse Clotilde ;
La duchesse d'Aoste, princesse de la Cisterna ;
Le duc de Leuchtenberg ;
Le prince Napoléon ;
Le prince Herman de Saxe ;
S. A. I. Abdul-Hamet.

Derrière le Sultan était Youssouf, son fils, le Taïcoun, les Murat, le prince et la princesse Charles Bonaparte.

La séance a commencé par le discours du ministre, M. Rouher, puis l'Empereur a répondu.

Le prince impérial était très intéressant à voir lorsqu'il s'est avancé pour décerner à son père le grand prix pour son modèle de maison ouvrière.

Puis il y a eu une cantate et un hymne de Rossini, dédiés à l'Empereur, avec un effet de coup de canon et de cloches saisissant. L'enthousiasme a éclaté, spontané et sincère.

L'Empereur n'a jamais mieux parlé ; sa voix claire et sonore s'entendait de tous les côtés de cette vaste enceinte. Tout était émotion et enchantement : le cortège des souverains, la foule élégante et parée, la décoration harmonieuse de

Digitized by Google

l'immense nef. Jamais fête ne sembla plus réussie, et elle célébrait dignement les magnifiques créations du Champ de Mars.

Mais la vie est faite de contrastes, et pendant qu'à Paris l'exposition célébrait ainsi son triomphe, et l'Empire sa grandeur, une épouvantable nouvelle traversant les mers venait apporter le deuil et la tristesse.

Elle se répétait à voix basse, le cœur oppressé; elle venait des Tuileries, du ministère des Affaires étrangères, de l'ambassade d'Autriche.

On savait Maximilien cerné, trahi par l'indigne Lopez, celui de ses officiers qu'il avait le plus aimé, le plus protégé, mais on le croyait sauvé par l'intervention des puissances réunies, par la pression des États-Unis. Il n'en était rien, puisque l'horrible nouvelle venue par New-York parlait d'un procès, d'une condamnation et d'une exécution. L'empereur Maximilien avait été fusillé le 19 juin avec deux de ses fidèles généraux, Miramon et Mejia.

Ce valeureux prince, qui avait refusé de suivre les troupes françaises pour rester fidèle à sa mission et à sa couronne, n'était plus. Il était mort en brave, digne de son grand nom, par le grand cœur qu'il avait montré dans ses derniers instants.

En apprenant de pareilles choses, tout le monde était consterné, et il semble que de toutes les poitrines sortait un long cri d'horreur.

Digitized by Google

Et l'on se reportait aux commencements de cette aventure, cette expédition glorieusement menée jusqu'au jour où le trône a été offert à l'archiduc. Et celui-ci, trop poète, trop chevaleresque pour gouverner ce ramassis de toutes les nations, occupé depuis des années à se battre, à se déchirer, épuisé par la lutte, lâchement abandonné, odieusement trahi, finissait en martyr cette épopée lugubre et lamentable.

Pourquoi le tuer? Et la pensée se reporte vers sa mère, l'archiduchesse Sophie, son père, son frère l'empereur François-Joseph, et, à Miramar, vers une noble femme que les désespoirs amassés au Mexique ont rendue folle. Dieu lui fera la grâce de ne plus comprendre son immense malheur : elle reste absorbée dans la pensée de celui qu'elle a quitté et qu'elle attend.

Et ce n'est même pas son cadavre qu'on peut espérer revoir. L'indigne Juarez en a décidé autrement. Il refuse de donner les dépouilles mortelles à la famille de la victime. Elles reposeront sur cette terre criminelle qui avait reçu le noble archiduc comme Empereur et qui ne lui a donné que des bourreaux.

C'est à Queretaro que s'est accomplie la sanglante tragédie. C'est dans cette ville que Maximilien s'était retiré avec les débris fidèles de l'armée ; mais parmi ces fidèles que de traîtres ! Aussi la défense était-elle désespérée. Le centre se trou-

Digitized by Google

vait dans le couvent de la Crux, situé au sud de la ville, et sur la route qui conduit à Mexico. C'est dans ce couvent que, la nuit du 14 mai, un conseil de guerre avait été tenu : on y avait décidé une sortie.

A ce moment, l'armée était déjà vendue et le fort de la Crux près d'être livré. Le colonel du régiment de l'Impératrice, Lopez, était le traître ; pour soixante mille piastres, il avait accepté de vendre son Empereur et son ami au général Escobedo.

Vers minuit, l'avant-garde ennemie fit son entrée, tandis que Maximilien dormait profondément. Réveillé en sursaut, il cherche à fuir avec son fidèle aide de camp, le prince de Salm : c'était trop tard. Arrêté dans sa course, il était fait prisonnier et toute résistance devenait impossible.

Ces premières nouvelles avaient été jetées en Europe, celles de sa mort glorieuse sont venues ensuite.

Paris, en apprenant ce terrible événement, s'est couvert comme d'un voile de tristesse : l'indignation était générale.

Aussitôt tous les drapeaux dont on avait pavoisé les maisons ont disparu, les fêtes ont été contremandées. Le Sultan s'est courtoisement associé à la douleur publique, disant que l'hôte de l'Empereur devait partager son chagrin.

A partir de ce moment, les pachas qui avaient

Digitized by Google

excité tant de curiosité ont été pour ainsi dire remisés. Le Khédive, qui avait hâte d'aller en Angleterre recevoir les honneurs dont la présence de son souverain le Sultan avait diminué pour lui l'éclat, est resté quelque temps encore, mais éclipsé complètement et vivant fort retiré dans le pavillon de Marsan.

Il en a été de même pour le Sultan. Il n'a reparu qu'à une grande revue donnée le long des Champs-Elysées, où, monté sur un superbe cheval arabe magnifiquement caparaçonné à l'orientale, tout d'or sur housse rouge, il s'est montré dans sa splendeur. Il était réellement beau ainsi, et son attitude calme, hiératique, donnait bien l'idée d'un homme qui se croit au-dessus de tous les autres hommes.

De Paris, le Sultan s'est rendu en Angleterre. Les Anglais, qui n'avaient pas leur douleur du Mexique sur le cœur, ont cherché à l'éblouir sous la magnificence de leur réception, et leurs fêtes n'ont pas eu de peine à l'emporter sur la tristesse de Paris.

C'était fait des amusements de l'exposition. Ce grand spectacle a encore attiré bon nombre d'étrangers, mais novembre arrivant en a vu la fin. Une nuée d'ouvriers procède maintenant à l'œuvre de destruction. Les machines sont démontées, rangées et chargées avec soin. Elles ont prouvé tout l'été de quelles merveilles l'imagination inventive des constructeurs était capable.

Digitized by Google

Les étrangers et les curieux se sont envolés, les rues sont calmes et vidées; plus de foules de voitures, d'encombrements : Paris a repris sa tenue d'hiver.

On n'est pas sans appréhensions. Un malaise se fait sentir : la politique n'y est pas étrangère, mais les soucis de la vie matérielle y sont aussi pour beaucoup. Tandis que l'industrie et le commerce triomphaient au Champ de Mars, l'agriculture était infiniment moins brillante dans les champs. Les récoltes ont été très médiocres, et le pain sera encore cher cet hiver pour le pauvre peuple.

Il est temps de mentionner la mort de M. Fould, l'ancien ministre des finances, qu'il avait abandonnées à elles-mêmes il y a un an. Je n'ai jamais été très enthousiaste de sa personne, mais j'ai toujours eu la conviction que c'était un homme à grands moyens, très sûr et très dévoué à l'Empereur qu'il aimait vraiment; il était prudent, sage, se pliant facilement aux événements. Ce n'est pas lui qui eût rêvé un Mexique : il avait cette expédition en horreur.

Il est mort subitement dans sa belle villa, près de Tarbes. Il allait se mettre à table avec M^me^ Fould, lorsque, se sentant un peu indisposé, il s'est retiré chez lui, s'est mis au lit pour se reposer; il a demandé à dormir, et il s'est endormi pour ne plus se réveiller.

Digitized by Google

C'est sa mort qui nous a révélé à tous qu'il était chrétien. On prétendait qu'il était devenu protestant pour le mariage de sa fille avec le comte de Breteuil.

Physiquement, il était resté juif, et à mesure que l'âge venait cet aspect s'accentuait vivement. Cela ne l'empêchait point d'être distingué et de bonnes manières, autant que des personnes de haute lignée.

Il laisse une immense fortune, mais aucun titre nobiliaire : il n'a pas eu cette vanité qui hante si souvent le cerveau des financiers grands ou soi-disant tels.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE VIII

Événements en Italie. — Garibaldi. — Affaire de Mentana. — Politique. — M. Rouher cède les Finances à M. Magne. — Loi militaire. — Loi sur la presse. — Retour de la dépouille mortelle de Maximilien en Autriche. — Le baron Magnus. — Détails sur les derniers moments de l'Empereur. — La couronne de laurier. — Pressentiments funestes de l'archiduchesse Sophie. — L'impératrice Charlotte informée de la mort de son mari. — Un crime à Vienne. — Le comte Corninski et Julie Evergheni.

L'Italie est un perpétuel foyer d'agitations : la question qui surexcite toujours les esprits est celle de Rome, que la révolution guette sans relâche.

On a appris que Garibaldi avait quitté sa retraite de Caprera, et que des volontaires se dirigeaient en grand nombre vers les États Pontificaux. Le gouvernement italien n'avait rien fait pour l'arrêter, et il s'était emparé de Monte-Rotondo, à huit lieues de Rome. Rome, après quelques troubles de peu d'importance, était restée calme; mais la situation n'en était pas moins très tendue, d'autant que l'intervention française est fort mal vue dans toute la péninsule, et qu'à Naples notamment il y a eu des manifestations aux cris de *Vive Rome-capitale!* Cependant, d'après les conventions, le droit de la France est très net, et l'Empereur a

Digitized by Google

fait partir de Toulon un corps d'armée sous les ordres du général de Failly. Le territoire pontifical se trouve donc enfermer quatre armées : celle du Saint-Père, celle de la France, celle de l'Italie et celle de Garibaldi.

Nos troupes ont devancé Garibaldi et sont entrées les premières dans Rome ; elles y ont été reçues avec joie et acclamées. Depuis lors les événements se sont précipités. Garibaldi, concentré à Monte-Rotondo, a été attaqué par les Français et les Pontificaux, et après une lutte de plusieurs heures a été complètement battu et écrasé à Mentana (3 novembre 1867). Arraché du champ de bataille où il voulait mourir, il a fui vers la frontière, mais il a été arrêté par l'ordre du roi, et lui et ses deux fils ont été transportés dans la citadelle de la Spezia. Les troupes italiennes ont achevé de désarmer et de disperser les bandes garibaldiennes, puis ont évacué le territoire de Rome.

Voici l'incident fini pour l'instant : j'ai peur qu'il ne se renouvelle plus d'une fois et que j'aie souvent à reparler de ce peuple si agité, ainsi que de son grand agitateur Garibaldi, général romain, député italien et citoyen américain !

La fin de l'année 1867 et le commencement de l'année 1868 ont encore été marquées par des événements politiques. Les débats des Chambres ont attiré l'attention : en tête des orateurs de l'opposition, il faut toujours citer Jules Favre, éloquent,

Digitized by Google

beau de haine, entêté d'opposition, et Thiers agité, agitant, se remuant dans sa petite personne. M. Rouher, qui a abandonné sur sa demande le portefeuille des Finances à M. Magne, est devenu le grand orateur du gouvernement.

La session a été occupée par le vote d'une nouvelle loi militaire, et par celui d'une loi sur la Presse. Je n'en parle que parce qu'au sujet de cette dernière l'esprit français s'est donné carrière. Voici la plaisanterie qu'on a faite :

I

En te fondant tu verseras
Un très gros cautionnement.

II

Les droits de timbre tu paieras
Au fisc quotidiennement.

III

Jamais tu ne censureras
Les actes du gouvernement.

IV

Les Chambres tu respecteras
Et les ministres mêmement.

V

De nul citoyen ne diras
Un mot sans son consentement.

VI

Compte rendu ne publieras
Pareillement ou autrement.

Digitized by Google

VII

En y manquant tu subiras
L'amende et l'emprisonnement.

VIII

Chaque amende te mangera
Le tiers du cautionnement.

IX

Des droits d'électeur tu seras
Dépossédé par supplément.

X

Le tribunal te suspendra
Pour six mois provisoirement.

XI

Et même il te supprimera,
S'il veut, définitivement.

XII

Sauf ces réserves, tu pourras
Écrire et parler librement.

Malgré cette gaieté, le moment me semble plus à la tristesse qu'à la joie. Pour moi j'ai une cause particulière de mélancolie en portant mes regards vers l'Autriche. L'amiral Tegethof vient de ramener la dépouille mortelle du malheureux Maximilien.

On sait que Juarez s'était formellement refusé à cette restitution, mais l'Autriche a mis son point d'honneur à l'obtenir, et elle y est enfin parvenue.

Les détails véridiques sur les derniers moments de cette illustre victime nous ont été apportés par

Digitized by Google

le baron Magnus, ministre de Prusse, le seul qui ait pu l'approcher alors.

Il est fort ému lorsqu'il raconte avec quelle grande et chrétienne résignation sa belle âme se donnait à Dieu. Elle ne semblait craindre ni le supplice, ni la mort. Elle donnait ses derniers souvenirs à ceux qu'elle aimait ici-bas, mais elle ne regrettait pas la mort loin de sa patrie : « Qu'y faire, après toutes les douleurs et les déceptions de ma vie? Je préfère mourir avec ceux qui se sont dévoués à moi. » Ainsi parlait le noble prince, et jamais l'angoisse ne s'est révélée dans ses paroles ni dans son attitude. Il y avait en lui le réel courage du chrétien, dont il avait la foi. Elle en a fait un héros devant la mort.

Dans la nuit qui a précédé l'exécution, il a longuement causé sur tous les sujets avec le baron Magnus, puis il a rappelé que ses instants étaient comptés et qu'il voulait les consacrer à Dieu. C'est lui qui a été le plus courageux au moment de la séparation : il sonnait minuit.

Le lendemain il allait à la mort à sept heures du matin, et il a pu pardonner à ses ennemis, ainsi que le lui demandait son confesseur.

Aussi il a paru le front haut, la bouche souriante; la terre ne le retenait plus, et ses yeux étaient dirigés vers le ciel qui l'attendait. On m'a conté que les juaristes s'étaient bien gardés de lui donner des vêtements de soldat ou d'empereur. Il

Digitized by Google

était en petit habit du matin, déjà pas mal usé, et c'est dans ce costume qu'il repose dans le caveau de famille.

Il avait demandé aux soldats chargés de l'exécution de respecter son visage afin que sa mère puisse le reconnaître et le revoir encore; mais l'embaumement a été pratiqué dans des conditions si défavorables qu'il était à peine reconnaissable. Il a reçu neuf balles, mais le baron Magnus croit qu'il a dû expirer du premier coup.

La ville de Queretaro était comme pétrifiée de terreur le jour du crime, et les soldats eux-mêmes chargés de tirer sur l'Empereur retenaient leurs larmes avec peine.

C'est la *Novara*, le même navire qui l'avait conduit heureux et confiant au Mexique, qui l'a ramené. On a rendu les honneurs dus à un empereur et à un archiduc au modeste cercueil qui contenait sa dépouille, puis on l'a conduit à Vienne. Là, sa pauvre mère a placé sur son cœur une couronne de lauriers avec des rubans portant ces inscriptions :

« *L'Empereur à son frère bien-aimé. Souvenir éternel.* »
« *Au héros dont le courage n'a pas failli. Archiduc Charles.* »
« *Au noble chrétien fidèle jusqu'à la mort. Archiduc Victor.* »

Sur la couronne on lisait ce seul nom : SOPHIE.

Les mères ont parfois des pressentiments extraordinaires. J'ai lu une lettre de l'archiduchesse

Digitized by Google

au moment de l'adieu et du départ pour le Mexique, lettre adressée à sa sœur la reine Élisabeth de Prusse :

« J'ai dit adieu à Max pour ne plus le revoir dans ce monde. S'il réussit, il ne reviendra pas ; s'il échoue, il trouvera la mort par le crime et la trahison. »

Pauvre mère !

Tandis que l'empereur Maximilien allait courageusement à la mort avec la pensée qu'il ne faisait que suivre celle qui lui avait été unie sur la terre, l'infortunée impératrice Charlotte, ramenée en Belgique par la reine qui avait été la chercher à Miramar, sortait un peu de cet état de folie qui avait menacé si gravement ses jours. On a pu lui dire que l'Empereur était mort, tout en évitant de lui donner les détails de sa fin désolante et cruelle.

Il m'a été conté qu'elle en parlait comme d'un événement lointain, mais qui avait frappé douloureusement son cœur. Sa pauvre tête si malade ne supporterait pas le récit de ce qui s'est passé au Mexique, depuis, qu'éperdue par les orages qui menaçaient leur empire, elle était venue en Europe chercher des secours.

L'a-t-on empoisonnée pour se débarrasser d'une femme au cœur vaillant, à l'esprit robuste et capable de lutter contre l'adversité ? Qui peut le dire, étant donné l'entourage au milieu duquel elle a vécu là-bas? Ce qui donnerait une certaine créance

Digitized by Google

à ce bruit, c'est son genre de folie : elle ne voulait plus manger, croyant tout empoisonné.

Il est positif aujourd'hui que l'exagération dont son esprit se montrait atteint, lorsqu'elle est arrivée à Paris venant de Mexico, a frappé excessivement tous ceux qui l'ont vue dans ces derniers temps. Puis la tête est tout à fait partie, et son entêtement à refuser toute nourriture a même mis sa vie dans le plus grand danger.

Ses malheurs me paraissent si grands qu'il n'est pas à désirer qu'elle recouvre jamais la raison. Cela ne servirait qu'à lui en faire mesurer toute la profondeur. Sa folie est un bienfait.

De Vienne nous arrive également la nouvelle d'un grand événement qui a plongé dans la douleur et la honte une des premières familles du pays. Elle a donné le jour à un assassin et son nom marquera désormais dans les causes célèbres.

Le comte Corinski, dont le père occupe les hautes fonctions de gouverneur général de Salzbourg et de toute la province, s'est entendu avec sa maîtresse, Julie Ebergheni, noble et chanoinesse de Brünn, pour empoisonner sa femme.

Les détails de cette affaire sont curieux. La victime était de Heidelberg, s'appelait Mathilde B... et était actrice. Le fils aîné du comte Corinski, capitaine dans l'armée autrichienne, en devint éperduement amoureux, et comme il était d'un caractère à ne résister à aucun de ses penchants il

Digitized by Google

se mit aussitôt en tête de l'épouser. L'amour n'était pas seul de la partie, et la cupidité entrait pour beaucoup dans cette passion, Mathilde B... passant pour très riche.

Le mariage se fit et apporta au mari une cruelle désillusion ; sa jeune femme n'avait pas la fortune qu'il supposait. Il ne lui pardonna pas ce mécompte, et il se mit à la détester et à lui prouver son mécontentement par les plus atroces traitements.

La pauvre femme fut si maltraitée par lui, qu'elle prit le parti de le quitter, mais elle devait être vraiment bonne et entièrement innocente de tout mauvais procédé vis-à-vis de son mari, car le père de celui-ci lui conserva sa protection et resta avec elle toujours dans des termes affectueux.

La comtesse avait donc, après la séparation, été s'établir à Munich, où tous ceux qui l'ont connue s'accordent à dire qu'elle y menait une existence calme et honorable. Elle avait peur de son mari et elle disait qu'elle avait la conviction qu'il la tuerait s'il le pouvait : elle racontait même qu'il avait essayé de l'empoisonner avec des fruits.

Le 6 mai de l'année dernière, le comte Corinski fit la connaissance de Julie Ebergheni, et se sentit pris pour elle d'une passion violente. Ils étaient faits pour s'entendre : c'étaient deux natures perverses, ardentes, prêtes à tout, et leur réunion ne pouvait que faire craindre de leur part les pires résolutions.

Digitized by Google

Leurs amours irrégulières leur déplaisaient, et ils avaient formé le plan de se marier, mais l'existence de la première femme était un obstacle à ce projet. Ils songèrent à le supprimer, et pour cela ne reculèrent pas devant un crime.

La misérable Julie Ebergheni fut assez odieuse pour se charger de l'exécution. Elle partit de Vienne, munie du poison qui devait la débarrasser de sa rivale. Elle arriva à Munich, descendit à l'hôtel, s'informa du logis de sa victime; puis, se donnant comme une envoyée du comte Corinski, elle s'introduisit près d'elle.

La pauvre Mathilde se laissa circonvenir par les façons aimables de Julie, et bientôt une certaine intimité ne tarda pas à s'établir entre les deux femmes. Si bien qu'un jour Mathilde accepta de prendre une tasse de thé et de se laisser conduire au théâtre par sa rivale déguisée.

C'était là l'occasion cherchée. Julie éloigna la servante sous prétexte de leur ramener une voiture, puis glissa adroitement dans la tasse de thé de l'acide prussique en poudre. Les médecins ont déclaré que la mort avait dû être instantanée.

Personne ne vit Julie Ebergheni sortir de la maison où le crime venait de s'accomplir. La servante qui s'était assurée d'une voiture trouva la porte fermée et crut que ces dames s'étaient rendues à pied au théâtre. Ce ne fut que plus tard, lorsqu'on commença à s'inquiéter de la disparition

Digitized by Google

de la comtesse Corinski, qu'on songea à fracturer la porte.

Le spectacle qui s'offrit alors aux regards était affreux : la pauvre femme était étendue, morte, entre la table et le canapé.

Tous les soupçons se portèrent aussitôt sur la visiteuse inconnue. On n'avait pas pris garde d'abord à son agitation fébrile, mais le maître de l'hôtel se ressouvint qu'elle était revenue faire ses paquets et demander à partir par le train de nuit pour Vienne : il se rappela son attitude alors.

Dès que la nouvelle de la mort de la comtesse était parvenue au vieux comte, il était aussitôt parti avec son fils pour venir à Munich. Le misérable eut cet affreux courage de venir ainsi auprès de sa victime. Mais bientôt, dès qu'on eut découvert la personnalité de la coupable, sa complicité fut révélée, et leur procès commença.

Julie a été jugée par la cour d'assises de Vienne. Elle a d'abord tout nié, mais bientôt, prise en contradiction, elle s'est sentie perdue et elle a donné les signes du plus complet désespoir. Le comte a été jugé à Munich. Son attitude a été déplorable : arrogant, cynique, sans marquer de repentir, il n'eut pour sa victime que des propos outrageants qui indignèrent tous ceux qui les entendirent.

Tous deux ont été condamnés à vingt ans de travaux forcés, mais ils n'achèveront pas leur peine. Lui est devenu fou et a été enfermé dans

Digitized by Google

une maison d'aliénés ; quant à elle, elle est morte de chagrin et de honte dans sa prison. Elle était fort belle et on la disait des plus intelligentes.

Le père, le comte Corinski, a été si frappé de ce malheur qu'il a donné sa démission de toutes ses charges et s'est démis de ses honneurs. Accablé de douleur, il s'est plongé dans la retraite.

Digitized by Google

CHAPITRE IX

Mort du comte Walewski. — Sa naissance et sa carrière. — Affaires d'Espagne. — Le voyage de la reine Isabelle à Saint-Sébastien. — Révolte des généraux exilés. — Le maréchal Serrano. — Le général Prim. — Combat d'Alcolea. — Déchéance de la reine Isabelle. — Entrevue de Biarritz. — Installation à Pau. — Un conseil de Victor Hugo. — Le clergé victime des révolutions. — Nouveaux deuils à Paris. — Mort du baron James de Rothschild. — Mort de Rossini. — Maladie et mort de Berryer.

Le carnet de deuil se continue. J'étais à Bade à une soirée chez la comtesse de Flemming, femme du ministre de Prusse, lorsque la nouvelle nous est arrivée de la mort subite du comte Walewski, au moment même où l'on nous annonçait sa prochaine visite.

Les Walewski revenaient d'une tournée en Suisse, et rien ne pouvait faire prévoir un pareil événement.

M^me^ Walewska était souffrante et l'on voyageait lentement, mais le comte se portait bien. Il retrouve sa belle-mère à Os, la fait monter dans son wagon et le voyage continue gaiement jusqu'à Strasbourg.

Arrivé à l'hôtel de la Ville-de-Paris, le comte aide lui-même à transporter la comtesse dans l'ap-

Digitized by Google

partement retenu d'avance, à côté d'une pièce dans laquelle le dîner les attendait. Il paraît que c'est à ce moment qu'il se sent pris d'un étouffement si angoissant qu'on le voit arrachant sa cravate, ouvrant son gilet, jetant bas son habit. Il demande à sa fille un verre d'eau, il s'écrie : « Vite, un médecin ! » puis il s'affaisse sur une chaise, il incline sa tête d'une pâleur effrayante, et rend le dernier soupir.

Je renonce à dépeindre la terreur et le désespoir de ces dames. Ce sont de ces malheurs qui vous frappent à en mourir soi-même. C'était encore un bonheur domestique anéanti, et le renversement de toute une situation brillante et prospère : quelques secondes avaient suffi pour cet horrible changement.

J'ai souvent parlé du comte Walewski, selon l'impression du moment, car l'opinion qu'on a d'un homme dépend le plus souvent de ses actes immédiats ; les uns plaisent, les autres déplaisent, mais c'est de leur totalité, de la manière générale de voir, de penser et d'agir que doit découler le jugement qu'on porte sur un homme.

M. Walewski, en somme, m'a toujours inspiré de l'estime et de la confiance. C'était un grand et noble cœur ; ses belles qualités se reflétaient dans un extérieur digne d'elles. Impossible d'avoir plus grand air que lui : d'une stature élevée, bien fait, sérieux et digne, il avait une superbe attitude. Sa mère, la belle comtesse Walewska, lui avait trans-

Digitized by Google

mis ces belles lignes qui rappellent les marbres antiques. Lorsqu'il était au pouvoir, le comte se drapait dans sa dignité, et cela n'était point sans lui donner parfois l'air fier et hautain ; mais lorsqu'il était retiré des affaires, chez lui, dans son intimité, il redevenait l'homme aimable et distingué, le grand seigneur affable par excellence.

Le comte Alexandre Colonna Walewski est né à Walewice le 4 mai 1810 ; par conséquent il était Polonais. A dix-neuf ans, il prit part à des négociations en faveur de son pays, à Londres. La révolution de Juillet le trouva dans les rangs de l'armée française où il gagna les épaulettes de capitaine de hussards. Il devint l'ami préféré du duc d'Orléans. Quand la paix lui parut assurée pour longtemps, il donna sa démission pour suivre plus librement ses goûts littéraires.

C'est en 1840 qu'il aborda la diplomatie sous la protection de MM. Thiers et Guizot. L'année 1848 le trouva à Buenos-Ayres. L'élection du 10 décembre ne nuisit point, comme on le comprend, à sa carrière diplomatique, et il fut nommé ministre d'abord à Florence, puis à Naples. En 1854, il était ambassadeur à Londres ; en 1855, il remplaçait M. Drouyn de Lhuys au ministère des Affaires étrangères qu'il dirigea pendant toute la durée de la guerre d'Orient. Il eut l'honneur de présider les travaux du Congrès et de signer le célèbre traité du 30 avril 1836.

Digitized by Google

En 1855, il fut nommé sénateur. Il quitta le ministère au moment de la guerre d'Italie qui n'avait point son approbation. Moins d'un an après, il succédait à M. Fould comme ministre d'État.

Membre du Conseil privé depuis sa retraite du ministère d'État, il fut appelé en 1866, à la mort de M. de Morny, à prendre la présidence du Corps législatif, qu'il ne garda pas longtemps et qu'il céda à M. Schneider.

Depuis il s'était retiré de la vie publique, mais ce n'était pas à cinquante ans que la carrière d'un homme comme lui pouvait être considérée comme finie, et l'avenir lui réservait sans doute encore un rôle important à jouer; la mort a tout brisé, — tout sauf le souvenir des services qu'il a rendus, et certes sa mémoire ne tombera pas dans l'oubli.

Une particularité à signaler, c'est qu'il laisse peu de fortune, ce qui est tout à son éloge, et montre le dédain qu'il a eu de s'enrichir par des spéculations, alors que ses hautes fonctions lui eussent facilité la chose.

D'une liaison, trop connue pour être passée sous silence, avec la grande tragédienne Rachel, il a eu un fils qu'il a reconnu et qui se nomme M. Alexandre Walewski.

De sa charmante femme, la comtesse Ricci, une Florentine, il a eu trois enfants, Charles, Élise et Eugénie, née le même jour que le prince impérial.

Digitized by Google

Sa mort est une véritable perte pour l'Empereur qui, depuis quelques années, voit les rangs de ses amis s'éclaircir beaucoup autour de lui.

Passons maintenant au grand événement du jour.

La cour de l'Empereur s'était établie à Biarritz suivant l'habitude de tous les automnes, et l'on parlait d'une entrevue projetée entre Napoléon III et la reine d'Espagne.

Celle-ci avait quitté Madrid en toute sécurité ; elle avait visité quelques-unes de ses provinces et se rendait tranquillement à Saint-Sébastien.

Je dois avouer que cette entrevue n'occupait que fort peu l'opinion et qu'on ne semblait guère y attacher de l'importance : elle n'a acquis certaine valeur que lorsqu'on a appris qu'elle était remise, et que l'aide de camp de service de l'Empereur avait été délégué pour aller saluer la reine à Saint-Sébastien.

En même temps, on apprenait que les généraux espagnols exilés, à la suite des événements du printemps, par le ministère Gonzalès di Bravo, avaient tout à coup débarqué à Cadix et que la ville s'était soulevée en leur faveur.

Ces révolutions militaires en Espagne sont si fréquentes qu'on ne s'en est d'abord guère ému, dans la conviction que le gouvernement de la reine aurait facilement raison de ces velléités insurrectionnelles. Néanmoins les nouvelles devenaient plus graves

Digitized by Google

de jour en jour. Les agitateurs n'étaient pas des conspirateurs ordinaires : c'étaient le maréchal Serrano, un des exilés aux îles Canaries, et derrière lui le général Prim et une troupe de mécontents. La situation devenait critique. Que ferait la reine établie à Saint-Sébastien et accusée hautement pour la première fois de suivre toujours l'impulsion et les conseils de son intendant, Marfori, parent et ancien aide de camp du maréchal Narvaez ?

On a raconté qu'au commencement la reine avait fait comme tout le monde à l'étranger, et qu'elle ne s'était point émue du mouvement de révolte. Elle pensait qu'on en aurait facilement raison, et que l'amour qu'elle s'imaginait inspirer au peuple espagnol réprimerait aisément ce commencement d'incendie. Aussi a-t-elle continué à envoyer des ordres du palais de Saint-Sébastien, tandis qu'une partie plus clairvoyante de ceux qui l'entouraient lui conseillait de rentrer au plus vite à Madrid, qui était encore tranquille et qui ne s'était pas prononcé.

On ne lui demandait que de revenir avec le roi et ses enfants, sans cet intendant de malheur, dont l'impopularité rejaillissait furieusement sur elle.

La reine n'a pas bougé, et est restée à Saint-Sébastien, tandis que les troupes royales commandées par le marquis de Novalisches se portaient à la rencontre de l'armée rebelle sous les ordres de Serrano et des généraux révoltés.

Digitized by Google

Le choc a eu lieu à Alcolea le 13 septembre 1868, et la victoire est restée aux troupes de Serrano. Novalisches grièvement blessé a passé pour mort.

Alors Madrid s'est prononcé contre la reine; le gouvernement existant a été renversé, et la déchéance proclamée. Les ministres, Gonzalès di Bravo en tête, ont fui de tous côtés. A ces nouvelles, la reine a quitté l'Espagne et a passé la frontière française.

La France est restée passive et neutre en face de cette lutte. Elle n'avait du reste pas d'autre parti à prendre.

Le mystère enveloppe encore les opinions personnelles du maréchal Serrano, et l'on ignore l'avenir destiné à l'Espagne. Cette incertitude tient tous les partis en expectative, et dans le doute ils s'abstiennent d'agir, attendant les décisions du vainqueur.

Le maréchal Serrano doit avoir certainement ses idées : quelles sont-elles? C'est là son secret.

J'ai vu le maréchal à Paris, alors qu'il était ambassadeur d'Espagne. C'était un très bel homme qui passait pour avoir été au mieux avec sa souveraine, au point qu'il en résulta des discordes intérieures qui eurent du retentissement. Mais il arrive parfois que l'amour se change en haine...

Maintenant, sauf quelques désordres partiels, on peut dire que cette révolution s'est faite assez tranquillement. La Junte révolutionnaire a chargé Ser-

Digitized by Google

rano de former un nouveau gouvernement. Seul, un marquis d'Almeida a bravement proclamé la République.

On a conté devant moi que la Junte est venue féliciter le maréchal de ses succès; celui-ci a répondu :

— Mes amis, j'ai passé le pont d'Alcolea, mais j'aime moins à passer le pont du gouvernement, car mon seul désir serait de vivre entre ma femme et mes enfants.

Je lisais une lettre sur Madrid qui dépeint parfaitement la situation actuelle, après l'entrée triomphale de Serrano et en attendant celle de Prim, encore à Barcelone. Madrid a une physionomie de ville qui fête un grand événement glorieux et heureux; il n'y a partout que drapeaux, bannières, processions et illuminations. On a remarqué que les palais des plus grands seigneurs se distinguaient par l'éclat de leur ornementation, notamment ceux du duc de Médina-Cœli et du duc de Sesto, second mari de M^me^ de Morny.

On signalait la continuité de l'enthousiasme pour le maréchal ; l'arrivée de Prim a déchaîné le délire jusqu'à la frénésie. Le peuple ne quittait pas les abords de l'hôtel de Paris, où il est descendu.

On attendait la venue de l'amiral Topete et celle de M. Olozaga, mandé de Paris.

Cette lettre disait qu'on allait passer aux élections des Cortès constituantes qui allaient décider

Digitized by Google

de la forme du gouvernement futur. Tous les partis vont s'agiter et les prétendants mettre en avant leurs prétentions. Il y en aura tous les jours de nouvelles et, la plupart du temps, contradictoires.

Mon opinion est que le peuple espagnol est foncièrement monarchique dans ses mœurs, dans ses traditions. Je ne crois pas à une république avec un pareil peuple qui aime la représentation et crée des excellences pour un oui ou un non; dans un pays où le moindre artisan ou laboureur qu'on interroge vous répond en citant la noblesse de ses ancêtres.

Quant à la reine, on lui a conseillé de continuer la lutte et de reprendre le chemin de Madrid. Un parti sérieux voulait qu'elle envoyât son fils, le prince des Asturies, accompagné du comte et de la comtesse Girgenti. Le comte Girgenti est le seul de toute la famille qui se soit conduit en prince et ait fait son devoir; on l'a vu à l'armée et il a combattu parmi les troupes royales.

La reine n'a rien voulu entendre. Il semblait qu'au fond elle éprouvait du soulagement à être délivrée des soucis et des ennuis qu'elle subissait depuis longtemps déjà. Elle disait hautement qu'elle était lasse de régner sur ce tas de factieux et d'ambiteux qu'elle avait comblés de bontés et dont elle n'avait fait que des ingrats.

Bref, un jour, la cour de la gare de Bayonne a

Digitized by Google

été interdite au public, un train spécial venant d'Espagne a été signalé, puis est entré en gare. C'était la famille royale qui se rendait à Pau.

La reine, le roi, le prince des Asturies et les infants sont montés dans une voiture qui les attendait. La reine était en costume fond blanc ; les enfants jetaient des regards étonnés autour d'eux ; le roi était impassible. Le public n'a manifesté aucun sentiment à leur vue.

La famille royale a été s'installer dans le château de Henri IV, réel berceau de leur dynastie.

Auparavant cependant on raconte l'entrevue qui eut lieu à Biarritz entre la reine et Napoléon III.

La reine a été vue seule sur le balcon du wagon-salon, le roi près de la porte. Marfori se tenait derrière la reine, fastueux, en costume noir, avec le grand cordon de Charles III.

Au moment où l'Empereur s'avançait pour tendre la main à la reine, passait le train express de Paris en Espagne et de ce train partirent quelques cris peu obligeants pour la reine. On prétend que des larmes jaillirent de ses yeux...

L'entrevue a duré vingt minutes. Un témoin de cette entrevue a cru entendre un général espagnol dire à côté de lui :

— Nous n'avons plus qu'à marcher.

Ces mots pouvaient aussi bien être ceux de la déception que ceux de l'espérance.

Les adieux ont semblé courts, lugubres, silen-

Digitized by Google

cieux. L'Empereur était froid, l'Impératrice émue, le prince impérial curieux et étonné.

La reine essayait de sourire, mais les larmes l'oppressaient. L'entourage avait l'air triste et consterné.

Au moment de partir, la reine s'écria en espagnol :

— Je n'ai pas donné un baiser à l'Impératrice !

Elle fit un mouvement pour descendre, mais l'Impératrice la devança en disant :

— Je monte pour le recevoir.

Elle tendit sa joue et reçut le baiser, puis cette royauté, déchue à la vapeur, s'éloigna rapidement à la vapeur du train qui l'avait amenée.

Quant à l'Espagne, elle a reçu un bon conseil venant d'une bouche autorisée pour le lui donner ; c'est Victor Hugo qui a cru lui devoir cette consultation politique. Il lui signifie qu'elle sera petite et mesquine si elle reste un royaume, grande et sublime si elle devient une république. Voilà l'Espagne bien avertie. Il paraît que c'est aussi l'opinion d'Émile de Girardin. Après cela, l'Espagne serait bien coupable d'hésiter.

Je dois noter un trait de ces révolutions. A chaque renversement de pouvoir, le clergé est en jeu et victime. Plus il s'est mêlé aux peuples qui passent pour ultramontains, plus ces derniers le lâchent et l'abandonnent. On l'a vu en Italie ; on le voit en Espagne où le premier acte de la Junte a été

Digitized by Google

d'expulser les jésuites et la société de Saint-Vincent de Paul. C'est là la première manifestation de cette liberté illimitée et de cette égalité si solennellement proclamées.

Je reparlerai de l'Espagne quand elle aura réglé ses destinées. D'ici là, il n'y a qu'à regarder et à attendre.

A Paris, les deuils succèdent aux deuils. Après le comte Walewski, voici l'amiral Dupouy, M. Havin, le docteur Sichel, puis le baron James de Rothschild et l'illustre maëstro Rossini.

Le baron James de Rothschild était une des personnalités de Paris. On aimait partout à le voir car il était aimable, poli pour les hommes, galant pour les femmes; son aspect n'était point beau, mais non sans originalité; il causait avec un accent tudesque fortement prononcé, mais il avait une bonhomie fine, non dépourvue d'esprit.

C'était positivement un grand financier, et il lui restera la gloire d'avoir été l'homme le plus riche de Paris. Il était le banquier des rois et le roi des banquiers. Son honorabilité et sa probité étaient au niveau de sa fortune; il y joignait dit-on, une grande bienfaisance.

Les Rothschild ayant donné toutes leurs sympathies aux Orléans, jamais M^me^ de Rothschild n'a voulu venir aux Tuileries. La fortune laissée par le défunt est évaluée à plus d'un milliard.

La mort lui a donné pour compagnon Rossini.

Digitized by Google

La musique et la poésie à côté de ces sacs d'écus, quel contraste ! Mais les journaux se sont également occupés de leurs maladies, de leurs fins et aujourd'hui de leurs œuvres.

Qui refusera son tribut d'admiration au compositeur de tant de magnificences musicales, au créateur de *Sémiramis*, de *Moïse*, du *Barbier de Séville*, de *Guillaume Tell?* Je ne cite pas toutes ses œuvres, la liste en est aussi longue que belle.

Je ne l'ai vu qu'une ou deux fois; mais tout en lui disait intelligence et esprit. Cet aspect n'était point menteur : sa gaîté narquoise, ses fines et mordantes réparties sont célèbres.

Rossini avait cessé de produire depuis quarante ans; il s'était arrêté après *Guillaume Tell*, comme pressentant qu'il ne pourrait jamais aller plus haut, ni même se maintenir à ce niveau.

L'un et l'autre, Rothschild et Rossini, sont morts en pleine connaissance. Le riche financier se préparait dignement à rejoindre ses pères dans le sein d'Abraham, en bénissant sa femme, ses enfants, ses amis et son entourage.

Rossini souffrait à jeter des cris jour et nuit, tellement que son ami, le prince Poniatowski, me disait qu'il aurait considéré comme une bonne action de lui donner du poison.

Lorsqu'on a vu que l'illustre maëstro était perdu sans retour, le nonce est venu le voir et l'a préparé à recevoir un prêtre.

Digitized by Google

On raconte que c'est à ce prêtre, lui demandant s'il avait la foi, que Rossini aurait répondu ces belles paroles :

— Celui qui a composé le *Stabat mater* devait avoir la foi.

Ce qu'il y eut de curieux, c'est que ces deux morts illustres ont trompé la curiosité de la foule se pressant en foule pour contempler leurs cortèges funèbres. Le riche financier n'avait qu'un modeste convoi, suivant la loi de Moïse qui défend les pompes funèbres.

Quant à Rossini, il avait déclaré dans son testament que les frais de son enterrement ne devaient pas dépasser deux mille francs et sa veuve s'est conformée à sa dernière volonté.

Mais la cérémonie a été une vraie représentation théâtrale où l'on n'entrait qu'avec des billets. Le désir était grand d'entendre des chanteurs comme Faure, l'Alboni, la Patti, Christine Nilson et tant d'autres, qui avaient réclamé comme un honneur cet hommage à la mémoire du grand compositeur.

On parlait depuis quelque temps du triste état de Berryer, dont la santé ne tenait qu'à un fil.

Sentant la maladie augmenter, il avait manifesté le désir de mourir chez lui et il s'était fait transporter dans son château.

Les journaux se sont fort occupés de lui, et, avec une précipitation exagérée, l'un d'eux a même an-

Digitized by Google

noncé sa mort. Aussitôt chacun de publier sa biographie, et de grands éloges ont rempli leurs colonnes.

On l'appelait le Démosthène moderne. On parlait de son talent d'orateur, de cette éloquence brillante et entraînante vouée à un seul culte, celui de la Légitimité, de son constant attachement au comte de Chambord et à sa mère, la duchesse de Berry. On rappelait que c'était lui que le prince Louis Napoléon, aujourd'hui empereur, avait choisi pour le défendre, lors du procès après l'affaire de Boulogne... Et cependant celui dont on parlait ainsi n'était pas mort encore; il n'a rendu le dernier soupir que dix ou douze jours plus tard ; mais il a eu ainsi le privilège de savoir combien il était apprécié et il a pu juger quel souvenir il laissait après lui. Il le méritait par son caractère et ses qualités.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE X

L'année 1869. — Le carnaval. — *Chilpéric.* — M. Émile Ollivier. — Mort subite de mon frère. — Discours du président du Sénat. — Mort de M. Troplong. — Mort de Lamartine.

L'année 1869 a remplacé l'année 1868, et les plaisirs de l'hiver ont recommencé. C'est comme toujours trois ou quatre bals aux Tuileries, des réceptions dans les ministères et les fêtes données par la Ville. J'ai été de tous et n'ai rien à en dire; il n'y a pas un personnage nouveau à y signaler, pas un événement à commenter. Tout au plus puis-je reproduire ici une pièce de vers assez amusante à l'intention du Bœuf gras, « l'incomparable Chilpéric, qui triompha le dimanche et mourut le mercredi » :

C'est un bœuf pesant trois mille,
Nivernais superbe et né
Dans la province fertile
Où naquit Dupin aîné.

Honni soit qui mal y pense;
Bien qu'il vive en célibat,
Sa corne est d'or : il s'avance
Sur un char, comme l'État.

Baissant sa tête docile
Et pliant son large front,

Digitized by Google

Il voit la brillante argile
Dont fut fait monsieur Troplong.

Il visite sur sa route
Les ministres d'aujourd'hui
Qui demain seront sans doute
Moins à la mode que lui.

Puis, par un autre caprice,
On introduit Chilpéric
Près la grande ambassadrice,
Madame de Metternich.

La cliente noble et riche
Que Worth habille de neuf
Oublie un instant l'Autriche
Au spectacle du bœuf,

En le voyant beau de forme
Et dur comme un Prussien,
Retient la culotte énorme
De ce Mérovingien.

Le bœuf que la gloire accable
Chemine tranquille et fier
Vers le maître responsable
Du respectable Rouher.

Il désire peu de chose :
Voir l'Empereur et mourir.
Il le voit et l'on suppose
Que cela lui fait plaisir.

Il n'y a pas eu de bals costumés, le goût en est passé; puis l'âge des souverains et des événements graves ont considérablement affaibli l'entrain mondain. Les couturiers n'y perdent rien, ou du moins

Digitized by Google

on se demande comment ils feraient pour y perdre : une toilette ordinaire coûte couramment de sept à huit cents francs, une robe de soirée de douze à quinze cents francs. C'est pour rien, on le voit. Je pense que lorsque la folie du chiffon aura atteint son apogée, il y aura une réaction, et l'on se calmera.

Les Chambres sont réunies et M. Rouher est toujours le chevalier armé de pied en cap, prêt à descendre dans la lice. Malheureusement que de temps perdu en bavardages inutiles ! Parmi les personnages dont on parle beaucoup en ce moment, il faut citer M. Émile Ollivier.

Voici, à ce propos, des vers faits sur lui : on ne peut pas dire que ce soit un ami qui les ait composés, mais ce qu'ils disent est un peu vrai, hélas !

PORTRAIT A LA PLUME

Debout, il fixe ses lunettes
Sur ses collègues inquiets
Que leurs consciences honnêtes
Ont voués aux rôles muets,

Et qui jalousent cet apôtre
Au débit calme comme un lac,
Eux qui n'obtinrent jamais d'autre
Débit qu'un débit de tabac.

Mais malgré leurs regards moroses,
Ils sont fiers de lui, car, par goût
Ayant servi toutes les causes,
Il s'est fait des amis partout.

Digitized by Google

Il est à nous, dit-on à droite,
A gauche, au centre on est jaloux ;
Comme Bilboquet pour sa boite,
Tous disent : « Il doit être à nous. »

Pendant ce temps il se recueille
Sur son nouveau livre aujourd'hui,
Pour attraper le portefeuille
Qui, comme un cerf, court devant lui ;

Car son mauvais guignon persiste.
Être un olivier, engendrer
Des feuilles, et voilà le triste,
N'avoir pas de quoi les serrer.

Tout ça parce qu'il est trop riche
De beaux discours, de grands labeurs,
Qu'il travaille comme un derviche,
Mais de la tribu des Tourneurs ;

Que c'est une locomotive
Qui bifurque à tous moments,
Et dont la roue un peu trop vive
Dessert plusieurs embranchements ;

Parce que vers son but, sans cesse,
Par mainte entrave ralenti,
Il a beau forcer la vitesse,
Il n'est jamais qu'au tiers parti ;

Parce que dans tout son système,
Il fut toujours, après, avant,
Si girouette qu'il tournait même
Quand il ne faisait pas de vent.

Mais voici le carnet de deuil rouvert encore une fois ; la mort frappait bien près de moi cette fois.

Digitized by Google

J'étais allée au bal, chez M. Rouher, tranquille, sans inquiétude sur la santé des miens, et j'étais rentrée assez avant dans la nuit. Le lendemain, c'était le 3 février, je me réveille à huit heures, songeant joyeusement à la soirée de la veille. A neuf heures, j'entends frapper à ma porte ; c'est notre fidèle René. Il entre, et, à sa figure désolée, je sens aussitôt qu'un malheur est arrivé.

Mon cœur désigne ma mère, fort âgée, et je m'arme du courage.

— Non, pas la comtesse, mais le duc, s'écrie René.

— Mon frère !

— Oui, mort votre frère. Il vient d'expirer, frappé d'un coup d'apoplexie.

Je tombe évanouie à ces lugubres paroles. Revenue à moi, je rassemble mes forces, et, soutenue par mon bon voisin le duc de Bassano, je monte chez mon frère. La nouvelle était trop vraie : il était mort.

N'écrivant pas l'histoire de ma famille, je m'abstiendrai des détails de cet événement. Il me sera permis, toutefois, de donner le discours prononcé au Sénat par M. Troplong.

« Messieurs, à la fin de notre dernière séance une nouvelle imprévue est venue jeter la consternation parmi nous. On apprenait la mort subite de notre collègue, le duc Charles de Tascher de la Pagerie.

« La veille, il était à son poste, au quatrième

Digitized by Google

bureau dont il était secrétaire, et je signais avec lui le procès-verbal de la séance, qu'il avait rédigé.

« M. de Tascher avait été en proie, il y a quelque temps, à une maladie douloureuse qui avait menacé ses jours : il y échappa.

« Aujourd'hui que sa santé n'inspirait pas d'inquiétude, il a succombé sous le coup le plus soudain. Voilà comme la mort se joue capricieusement de nos prévisions et de cette pauvre vie humaine qui est pourtant notre premier bien.

« Le duc de Tascher avait habité la Bavière jusqu'à l'établissement du second Empire. Le feu roi Maximilien, avec qui il s'était rencontré à l'Université de Berlin, l'avait honoré de son étroite amitié. Mais le sentiment français ne s'en est pas altéré chez lui. Il s'était inspiré et nourri du patriotisme de son héroïque parent, le prince Eugène, dont son père, le comte Louis de Tascher, notre regretté collègue, avait été l'aide de camp et dont il avait suivi la fortune.

« Le prince Eugène avait tout refusé pour rester fidèle à Napoléon Ier. Les messieurs de Tascher n'acceptèrent rien qui les éloignât de leur culte pour le grand génie du XIXe siècle, pour l'impératrice Joséphine, leur cousine, patronne avec son fils de leur destinée, et pour la France que l'absence fait toujours regretter et jamais oublier.

« Avec le duc Charles disparaît de cette enceinte le nom de Tascher qui, depuis le premier Sénat,

Digitized by Google

avait toujours eu une place dans les assemblées qui nous ont précédés ici. Ce nom était honoré et respecté à cause de ceux qui le portaient et aussi à cause des souvenirs qu'avait déposés dans l'histoire celle qui, élevée jusqu'au trône, s'était servie de son influence pour attirer les cœurs à la grande cause de l'ordre, de la fusion des partis, et de l'oubli de nos précédentes discordes.

« L'empereur Napoléon disait de l'impératrice Joséphine : « Si je gagne des batailles, elle me gagne des cœurs. » Cet heureux don n'a pas péri par elle. Elle l'a transmis à son petit-fils, au monarque populaire que saluent partout où il se montre les acclamations publiques et qui règne par l'affection autant que par les lois.

« Les obsèques de M. le duc de Tascher auront lieu lundi prochain. La députation du Sénat sera convoquée à domicile par M. le grand référendaire ; mais le Sénat tout entier ressentira profondément cette perte, qui aura aussi ses tristes échos dans les départements que M. de Tascher avait représentés au Corps législatif. »

M. Troplong, qui venait de prononcer un si touchant éloge de mon frère, ne devait tarder lui-même à le suivre dans la tombe.

J'ai peu connu M. Troplong et pas du tout ses œuvres, qui ont pour sujet les lois et leur interprétation, mais je sais que tout le monde s'accordait à le considérer comme un homme des plus

Digitized by Google

instruits, un esprit des plus élevés, et à déclarer ses ouvrages des chefs-d'œuvre dignes de figurer au premier rang dans toute bibliothèque de magistrat. Il rappelait les traditions glorieuses de nos anciens Parlements. Quand il est entré dans la politique, il était déjà célèbre, et c'est sa valeur personnelle plus que les fonctions dont il a été investi qui lui donnaient cette haute autorité que chacun lui connaissait. Nul plus que lui n'a été digne de présider la première assemblée de l'Empire, le Sénat.

Comme homme privé, je résumerai ce que j'ai entendu dire, c'est que jamais union n'a été plus tendre que celle de M. et Mme Troplong. Ils ne formaient qu'un cœur, qu'une âme, qu'une opinion... Et il s'agissait d'une vieille union, car M. Troplong avait, au moment de sa mort, soixante-treize ans.

Il n'a pas été frappé brusquement, mais la maladie lui a donné le temps de se préparer à la mort. On connaît les belles paroles qu'il adressait à Mgr l'archevêque de Paris, lorsqu'il disait qu'il trouvait ce passage de la vie à la mort moins pénible qu'il ne l'avait cru ; et, malgré ses souffrances, il est resté calme, digne et tendrement affectueux pour sa pauvre femme qui ne l'a pas quitté un seul instant et qui reste aujourd'hui seule, abîmée dans sa douleur. Ils n'avaient qu'une fille que la mort leur avait enlevée alors qu'elle avait à peine quinze ans. Ils étaient tout l'un pour l'autre.

Digitized by Google

L'État s'est chargé de l'enterrement du président du Sénat ; aussi ses funérailles ont été superbes et le nombre de ceux qui y ont assisté si considérable que le cortège se faisait attendre partout — ce qui a fait dire à la foule, qui ne perd jamais une occasion de plaisanter : — « Superbe enterrement, mais trop long. »

Trois discours ont été prononcés sur son cercueil au Père-Lachaise : le premier par M. Baroche, au nom du gouvernement et du conseil privé, dont le défunt était membre ; le second par M. Boudet, premier vice-président, au nom du Sénat, et le troisième par M. Faustin-Hélie, au nom de l'Académie des sciences morales et politiques.

Les cordons du poêle étaient tenus par M. Rouher, ministre d'État, M. Baroche, ministre de la justice, M. Schneider, président du corps législatif, et M. Delangle, procureur général de la cour de cassation. Le cercueil déposé dans la chapelle du cimetière devait partir le lendemain pour Plombières, pour aller reposer à côté de celui de sa fille, dans le tombeau de famille.

Nous sommes dans le temps des grands deuils : Lamartine vient de mourir.

Quel poète, quel écrivain, quel orateur, quel homme ! On peut dire de lui qu'il était comme une harpe sur laquelle résonnaient tous les souffles de l'âme. C'est cette facilité qui l'a rendu un temps infidèle à sa muse pour se jeter dans les bras de

Digitized by Google

la moins poétique des muses, la politique. A ce moment, son auréole a quelque peu pâli, sans toutefois qu'on puisse l'accuser d'avoir cessé jamais de refléter les images les plus nobles et les plus belles.

Peu d'hommes ont réuni sur leur tête plus de gloires diverses, mais celle du poète efface toutes les autres : il suffit de nommer les *Méditations*, *Jocelyn*, et cette *Histoire des Girondins*, où la poésie a plus de place, certes, que l'histoire.

Je ne l'ai vu que fort tard, alors que, pauvre, il végétait dans une demi-obscurité, cherchant encore à gagner l'argent, qu'il continuait à dépenser sans compter, par des œuvres hâtives et bien inférieures. Puis il a cessé d'appeler l'attention de ses contemporains ; on n'a plus parlé de lui et, vivant encore, il semblait qu'il fût déjà mort.

Il s'est éteint doucement, sans souffrance et sans lutte, il a fini en chrétien.

D'après son désir nettement exprimé, son corps doit être transporté à Saint-Point, pour être inhumé sans faste et sans éclat dans le tombeau où reposent déjà les autres membres de sa famille.

Le gouvernement avait immédiatement décrété qu'on lui ferait des funérailles nationales.

Cette mort a suscité beaucoup de poésies, naturellement. En voici une dont le sentiment vaut mieux que la poésie :

Digitized by Google

O mort, fais éclater des psaumes !
Lac divin, ineffable cor,
Soupire ce profond accord
Qui s'étend des palais aux chaumes.

Singulier peuple que nous sommes,
Qui donc s'en souvenait encor?
Vivant, Lamartine était mort,
Enterré dans l'oubli des hommes.

Il meurt, tout rayonne, tout luit,
Le jour naît de la sombre nuit,
Les voix vibrent, qui s'étaient tues:

« Au Capitole ! » Pauvres fous,
Vivant, nous marchandions nos sous;
Mort, nous dresserons cent statues.

Lamartine a été descendu dans le caveau où, depuis 1863, était déjà Mme de Lamartine. Une belle statue en marbre représente l'épouse du grand poète. On lit sur le socle :

« Il est plus doux de s'associer aux deuils des grands hommes qu'à leur gloire. Leurs douleurs sont à ceux qui les aiment. Leur gloire appartient à tous. »

Oui, j'espère, Seigneur, en ta magnificence;
Partout à pleines mains prodiguant l'existence,
Tu n'auras pas borné le nombre de mes jours
A des jours d'ici-bas si bornés et si courts.
Je te vois en tous lieux conserver et produire:
Celui qui peut créer dédaigne de détruire.
Témoin de ta puissance et sûr de ta bonté,
J'attends le jour sans fin de l'Immortalité.

Digitized by Google

La mort m'entoure en vain de ses ombres funèbres,
Ma raison voit le jour à travers les ténèbres.
C'est le dernier degré qui m'approche de toi,
C'est le voile qui tombe entre ta face et moi !

LAMARTINE.

Digitized by Google

CHAPITRE XI

Les embellissements de Paris. — M. Haussmann. — Emprunt au Crédit Foncier. — Le ministre d'État. — Chanson satirique. — Elections de 1869. — Paroles de l'Empereur. — « Lettre d'un député à sa femme. » — Anecdotes. — M^me^ Rossini. — *Judith et Holopherne*. — Les élections (23-24 mai.) — Catéchisme électoral. — *La Grande Revue*. — Émeutes.

M. Haussmann a mis à exécution le plan gigantesque qui consiste à transformer Paris, à supprimer les quartiers malsains, les rues sombres et étroites pour les remplacer par de grandes artères, des boulevards plantés d'arbres, de larges avenues.

Le préfet de la Seine a marché de l'avant, et la capitale est déjà fort embellie, bien que le plan ne soit pas achevé. Mais un accroc a semblé devoir tout arrêter. Comme tous les créateurs, M. Haussmann a besoin de grands moyens, et tout d'un coup ils lui ont manqué. Il avait dépensé quatre cent soixante millions à faire Paris ce qu'il est aujourd'hui ; les millions nécessaires pour compléter l'œuvre sont malaisés à trouver.

Où faire un emprunt ? On s'est adressé au Crédit Foncier, qui, avec le consentement du gouvernement, a consenti à avancer de fortes sommes à la

Digitized by Google

ville. Naturellement, l'opposition informée de la chose a saisi cette occasion excellente pour elle de renouveler ses attaques. M. Thiers a donné le branle, et M. Jules Favre a suivi, attaquant avec une véhémence extrême le préfet, le Crédit Foncier et le gouvernement. M. Rouher, le ministre d'État, a séparé la cause du gouvernement de celle du préfet et du Crédit Foncier, mais il n'en a pas moins reçu sa part d'éclaboussures. Comme toujours, la chanson satirique a fait son apparition ; voici un échantillon de cette poésie d'opposition.

UN MINISTRE DANS L'EMBARRAS

I

Combien j'ai douce souvenance
Des premiers jours de ma puissance,
On faisait à tous mes discours
Silence.
Ma place sera mes amours
Toujours.

II

Alors je n'avais qu'à paraître
A la tribune pour soumettre
La Chambre qui, folle de moi,
Son maître,
Votait, sans demander pourquoi,
Ma loi.

III

Favre et Picard avaient beau mordre ;
Schneider les rappelait à l'ordre.

Digitized by Google

En les voyant sous cet échec
Se tordre
Il leur clouait d'un ton très sec
Le bec.

IV

Aujourd'hui la Chambre indocile
A ma voix n'est plus si facile.
Son dévouement par contre-coup
Vacille,
Je n'en viens presque plus du tout
A bout.

V

Je me suis pour la satisfaire
Envers Haussmann montré sévère :
Ça n'a qu'à moitié réussi.
Que faire ?
Faut-il donc m'en aller aussi ?
Merci.

VI

Qui ramènera l'inhumaine
Sous ma volonté souveraine ?
Son abandon fait tous les jours
Ma peine...
Ma place sera mes amours
Toujours !

Puisque je suis dans la politique et les chansons, restons-y. Les élections approchent et le sujet est d'actualité. Toutefois, comme il est plus amusant de rire que de causer de ces choses-là, je me contenterai de donner d'abord les belles paroles prononcées par l'Empereur à ce sujet :

Digitized by Google

« La nation convoquée dans ses comices sanctionnera la politique que nous avons suivie; elle proclamera une fois de plus par ses choix qu'elle ne veut pas de révolutions, mais qu'elle veut asseoir les destinées de la France sur l'intime alliance du Pouvoir et de la Liberté. »

Puis je passe aux tribulations des candidats obligés de flatter les électeurs. On en a fait une amusante critique sous forme de « Lettre d'un député à sa femme » :

Je t'ai promis, ma Dulcinée,
De t'écrire au moins une fois
Pendant le cours de ma tournée :
Je tiens parole, tu le vois.

Que te dirai-je ? Que je passe
Mon temps à faire des discours.
C'est un exercice qui lasse
A le répéter tous les jours.

Je vais de village en village
En promettant aux Paysans
L'appui de mon haut patronage
Pour recruter des partisans.

Ici, j'offre une bonne école,
Là, quelque couvent superflu,
Quitte à renier ma parole
Lorsque ces gens m'auront élu.

Puis, en passant, d'un coup de patte,
J'égratigne un peu mon rival :
S'il se présente en démocrate
J'affirme qu'il est clérical.

Digitized by Google

Oubliant mon rang et mon titre
J'affecte des airs sans façons ;
J'ai bu ce matin même un litre
En trinquant avec des maçons.

Ces choses-là prêtent à rire,
Mais c'est la popularité,
Et quand on veut se faire élire
Il faut n'être pas dégoûté.

Je t'écris tout ceci, ma chère,
Comptant sur ta discrétion.
Songe qu'un seul mot pourrait faire
Échouer mon élection.

Du reste, mon retour est proche,
Mais je reviens de mon congé
N'ayant plus un centime en poche :
Mes électeurs m'ont tout mangé.

Donc à bientôt, ma toute belle ;
Entre nous j'ai le ferme espoir
D'être de la Chambre nouvelle.
Ton mari qui t'aime. Bonsoir.

Le hasard vient de m'apprendre quelques détails assez curieux sur M^me^ Rossini, que je ne connais pas, mais dont la vie plus qu'orageuse et remplie d'aventures est connue de tout le monde, — ce qui me sauve du reproche d'indiscrétion.

Elle a été fort belle, et si l'on veut s'en convaincre on n'a qu'à aller au Luxembourg regarder le tableau d'Horace Vernet : *Judith et Holopherne*. Judith, c'est elle, comme on le verra tout à l'heure.

Digitized by Google

Elle ne se cachait point d'avoir mené une existence fort libre, mais, comme elle le dit elle-même, tous ses amours n'ont été que pour des hommes de valeur et de mérite. Horace Vernet a été longtemps son amant; ils vivaient même ensemble.

Ardentes et passionnées, leurs amours n'étaient exemptes ni de jalousies ni de querelles. Certain soir, l'orage avait soufflé sur ce ménage. Néanmoins on s'était couché, et l'on dormait, ou l'on faisait semblant de dormir. Une lampe d'albâtre éclairait mystérieusement cette chambre d'amants brouillés. Tout à coup la belle se lève lentement, doucement, avec mille précautions ; toutefois, Horace Vernet qui ne fermait l'œil qu'à demi, est reveillé par les mouvements de sa compagne. Sans remuer, il ouvre l'œil tout à fait, et très intrigué il la regarde. Quel peut bien être son dessein ?

Il la voit, en longue robe blanche, les cheveux noirs flottant sur ses épaules à moitié nues, saisir un couteau. Elle était admirable ainsi. Mais Vernet trouva naturel, tout en l'admirant en artiste, de s'éveiller tout à fait, et de lui dire d'un ton très net :

— Ah çà ! pas de bêtise, Olympe !

Il se met en garde... A ces mots, la colère de la belle est tombée tout naturellement, et elle a lâché son couteau.

Le souvenir de la scène a vivement frappé le peintre, et de là lui est venue l'idée de son tableau

Digitized by Google

de *Judith*. Il est à présumer toutefois que si Holopherne ne s'était pas réveillé en criant : « Ah çà ! pas de bêtise, Olympe, » elle ne l'aurait pas tué.

On dit que la belle Olympe a beaucoup adoré Eugène Sue. Elle a dû lui inspirer plus d'un roman échevelé.

L'amour du grand compositeur Rossini a été son meilleur coup de filet puisqu'il a abouti au mariage. Elle a su s'en faire adorer, et je conclus qu'elle a dû l'entourer de tant de soins qu'il n'a pu résister et lui a donné son nom, couvrant de la considération qu'apportait une telle alliance, un passé des plus agités. Le fait est que la meilleure manière de faire sa cour à Rossini était d'être bien pour sa femme.

Mais voici les élections qui nous ramènent bon gré mal gré vers la politique. Je n'en retracerai que quelques épisodes pittoresques. A Paris, la lutte est triple, d'une part les partisans du gouvernement, d'autre part les opposants, et enfin en troisième lieu une nouvelle floraison de gens inconnus opposants contre les opposants de la veille.

Tout ceci donne naissance à mille brochures, articles plus ou moins drôles. Voici un échantillon de cette littérature : c'est une façon de catéchisme électoral :

« D. — Quel est le père ?

R. — Le père est Victor Hugo.

D. — Quel est le fils ?

R. — Le fils est Cantagrel.

Digitized by Google

D. — Quel est l'esprit?

R. — L'esprit est Rochefort.

D. — Dites-nous ce que vous savez du père?

R. — Le père est celui qui a fait l'*Homme qui rit*, et ne l'a vendu que deux cent mille francs afin qu'on pût le donner à deux louis l'exemplaire au peuple des travailleurs qui gagnent trois francs par jour.

D. — Cantagrel a-t-il fait l'*Homme qui rit ?*

R. — Il a ri lui-même en le lisant, mais il ne l'a jamais fait.

D. — Rochefort a-t-il fait l'*Homme qui rit ?*

R. — Il ne l'a pas même lu, ayant pour habitude de ne rien lire.

D. — Dites-moi ce que vous savez de Cantagrel?

R. — C'est un socialiste.

D. — Qu'entendez-vous par ce mot socialiste?

R. — J'entends un homme qui met dans sa profession de foi qu'il est socialiste.

D. — Dites-nous quelque chose de plus sur Cantagrel ?

R. — Il croit au monde anormal et à l'unité harmonieuse... Cantagrel et Rochefort sont deux personnes distinctes et néanmoins elles n'en forment qu'une et toutes deux s'abîment dans une troisième qui est Victor Hugo. Ce sont trois personnes en un seul candidat.

D. — Comment l'expliquez-vous?

R. — Je ne l'explique pas : c'est un mystère... »

Digitized by Google

Au premier tour de scrutin, les avantages se sont balancés pour les ennemis du gouvernement, — à Paris, — car les candidats agréables, comme on les appelle, sont restés sur le carreau. M. de Morny avait raison : la France continue à avoir mauvaise tête (Paris) et bon cœur (la province).

A ce propos, on a fait un récit en vers des mésaventures électorales. J'adore les petits vers qui exposent la situation d'une façon amusante et qui instruisent autant qu'une narration ennuyeuse.

Or, voici la grande revue
Que passe, lugubre et sans bruit,
Pleurant sa défaite imprévue.
Rouher à l'heure de minuit.

Soudain un homme se redresse,
Un tambour des plus diligents,
Monsieur Lévy qui bat sa caisse...
Toujours ouverte aux indigents.

Il fait résonner sa baguette :
Ce sont deux des meilleurs cotrets
Qu'à son chantier de la Roquette
Pour la vente il tient toujours prêts.

Alors aux roulements qui grondent,
Signal de ceux qui ne sont plus,
Tous les vieux députés répondent,
Ceux qui ne sont pas réélus.

Ceux qui virent tant de régimes
Naître, briller, mourir un jour,
Et qui suivant l'appât des primes
Leur prêtaient souvent tour à tour.

Digitized by Google

Ceux qui réclament les licences
Et les libertés de jadis
Et qui du temps des Ordonnances
Faisaient leur cour à Charles Dix.

Puis les autres, les philanthropes
Lachaud en robe d'avocat,
Ou bien Dewinck qui s'enveloppe
Dans son linceul de chocolat.

Puis Lévy, qui revient encore,
Balagny, Cochin, tous porteurs
De leur écharpe tricolore
Et mettant la main sur leurs cœurs.

Guéroult absent : est-il malade ?
Ou, farouche comme Simon,
Est-il allé, dit la ballade,
Rendre visite à Darimon ?

Et puis, derrière, et puis, dans l'ombre,
Récitant son Dix-neuf janvier,
Un fantôme, un spectre plus sombre,
Le spectre d'Émile Ollivier.

Pâle, on croirait voir un apôtre ;
Il donne une main à Grandin
L'un des concurrents, et l'autre
Frise la mèche de Girardin.

Émile Ollivier, cœur austère,
Qui disait de son ton nerveux :
« Moi ministre, il faudra te taire
« Quand le Maître disait : « Je veux! »

Le voici, le maître... On chuchote...
Du tombeau le dernier il sort.
Il se coiffe de sa calotte :
Salut, *Alter Imperator!*

Digitized by Google

C'est Rouher qui, l'œil plein de larmes,
Parcourt au pas les rangs pressés.
Il regarde un instant les armes,
Il regarde les bras cassés.

Assombri par l'heure nocturne
Cette défaite le confond.
Il fouille également dans l'urne
Pour y trouver un double fond.

Il laisse sur ces fronts funèbres
Errer son regard incertain.
« Dréolle, » dit-il aux ténèbres.
« Bancel, » lui répond ce destin.

« C'en est trop, c'est une manœuvre,
« Par un démon je suis trompé ! »
— « Non, dit une voix, c'est mon œuvre,
« Je me venge, tu m'as frappé ! »

Un instant le ministre écoute,
Puis il crie inquiet, hagard :
« C'est Maximilien sans doute ! »
« Non, dit la voix, je suis Pinard. »

Et voilà la grande revue
Que passe, lugubre et sans bruit,
Pleurant sa défaite imprévue,
Rouher à l'heure de minuit.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Mais la suite de tout cela a été moins plaisante : des émeutes ont semé le trouble et l'inquiétude dans Paris. Elles ont été réprimées par la troupe avec le concours des honnêtes gens, las d'être victimes des gens de désordre. L'avenir n'en reste pas moins assez sombre...

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE XII

Mort du maréchal Niel. — Le général Lebœuf, ministre de la guerre. — L'amnistie. — Lettre du R. P. Hyacinthe. — Réponse de son supérieur. — Trouble des esprits. — Transformation politique. — Démission du ministère. — Besoin d'hommes nouveaux. — Lettre de l'Empereur à M. Émile Ollivier. — Le nouveau cabinet. — Le comte Daru. — M. Chevandier de Valdrôme. — Le marquis de Talhouet. — MM. Segris, Louvet, Buffet et Maurice Richard. — Bon accueil fait à ce ministère.

Le maréchal Niel, dont je faisais une ample connaissance l'automne dernier aux chasses impériales de Compiègne, et qui me semblait en bonne condition de santé, sinon très vigoureux, car il était d'une maigreur extrême, est mort des suites d'une cruelle maladie, la pierre.

C'est encore un événement des plus malheureux : l'armée perd en lui une de ses meilleures illustrations; la France un organisateur éminent et plein de patriotisme, qui a attaché son nom à la réorganisation nouvelle.

Il m'en parlait lui-même avec amour : il était si heureux de l'entrain avec lequel la jeunesse acceptait d'entrer dans la garde mobile. Rien ne lui faisait plus de plaisir.

C'est sur les champs de bataille, en Crimée et à

Digitized by Google

Solférino, que Niel a vaillamment gagné son bâton de maréchal. Il a montré là des qualités hors ligne de tacticien et fait preuve d'autant de sang-froid et d'énergie que de savoir ; aussi, lorsque les événements d'Allemagne ont forcé la France à changer son système militaire, l'Empereur l'a trouvé tout naturellement désigné pour diriger cette délicate opération.

On peut dire que la mort l'a frappé au moment où les plus grandes difficultés étaient surmontées. C'est le général Lebœuf, aide de camp de l'Empereur, qui est appelé à continuer son œuvre.

Mais l'étendue de la perte qu'on a faite n'en apparaît pas moins à tous les yeux, lorsqu'on sait ce qui reste encore à prévoir et à faire, et lorsqu'on pense à la confiance que le maréchal Niel inspirait à tout le monde, tant comme ministre que comme orateur et comme homme de guerre. Les hommes de valeur ne manquent pas dans un pays comme la France et on lui trouvera des successeurs : cela ne diminue pas son mérite ni les vifs regrets que cause sa mort.

Le grand événement de l'été est l'amnistie. L'Empereur ne pouvait célébrer plus noblement le glorieux centenaire de Napoléon Ier. L'amnistie est telle qu'elle convient à cette grande mémoire, et elle est digne des sentiments généreux de Napoléon III. C'est d'ailleurs la seconde de son règne.

« Voulant, par un acte qui réponde à nos senti-

Digitized by Google

ments, consacrer le centenaire de la naissance de Napoléon Ier, avons décrété :

« Amnistie pleine et entière est accordée pour toutes condamnations prononcées ou encourues jusqu'à ce jour en raison de crimes et délits politiques, délits et contraventions en matière de presse, en matière de douanes, contributions indirectes, d'infractions relatives au service de la garde nationale... »

Et sous la signature de l'Empereur, on voit celles de ses ministres dont je tiens à conserver les noms : maréchal Vaillant, Magne, Chasseloup-Laubat, de Forcade, Rigault de Genouilly, Grenier, Duvergier, prince de la Tour d'Auvergne, Bourbeau, Alfred Le Roux.

Ces événements mis à part, on s'attendait à voir une saison absolument morte pour les nouvelles, et j'avoue que de mon coin d'Alsace, où je me trouvais alors, j'attendais si peu de quoi alimenter la curiosité publique que je ne regardais même plus du côté de Paris, lorsque tout à coup au milieu des colonnes difficilement remplies des journaux, paraît une lettre du P. Hyacinthe, celui qui a succédé dans la chaire de Notre-Dame au P. Lacordaire et au P. Ravignan, et dont l'éloquence a mérité l'admiration de tous ceux qui ont entendu ses sermons.

Voici cette lettre qui me suggère cette pensée : devant cette bouche inspirée qui se condamne vo-

Digitized by Google

lontairement au silence, en présence du religieux qui renonce aux sévères devoirs de l'obéissance monastique pour élever devant l'Église réunie en concile une protestation respectueuse mais amère, est-il place dans le cœur d'un catholique et d'un penseur pour tout autre sentiment que celui d'un profond regret?

« *Au R. P. Général des Carmes déchaussés, à Rome,*

« Depuis cinq années que dure mon ministère à Notre-Dame, et malgré les attaques ouvertes et les délations cachées dont j'ai été l'objet, votre estime et votre confiance ne m'ont pas fait un seul instant défaut. J'en conserve de nombreux témoignages écrits de votre main et qui s'adressent à mes prédications autant qu'à ma personne. Quoi qu'il arrive, j'en garderai un souvenir reconnaissant.

« Aujourd'hui, cependant, par un brusque changement dont je ne cherche pas la cause dans votre cœur, mais dans les menées d'un parti tout-puissant à Rome, vous accusez ce que vous encouragiez et vous exigez que je parle un langage ou que je garde un silence qui ne seraient plus l'entière et loyale expression de ma conscience.

« Je n'hésite pas un instant. Avec une parole faussée par un mot d'ordre, ou mutilée par des réticences, je ne saurais remonter dans la chaire de Notre-Dame.

« J'en exprime mes regrets à l'intelligent et cou-

Digitized by Google

rageux archevêque qui me l'a ouverte et m'y a maintenu contre le mauvais vouloir des hommes dont je parlais tout à l'heure. J'en exprime mes regrets à l'imposant auditoire qui m'y environnait de son attention, de ses sympathies, j'allais presque dire de son amitié. Je ne serais digne ni de l'auditoire, ni de l'évêque, ni de ma conscience, ni de Dieu, si je pouvais consentir à jouer devant eux un pareil rôle.

« Je m'éloigne en même temps du couvent que j'habite et qui, dans les circonstances nouvelles qui me sont faites, se change pour moi en une prison de l'âme. En agissant ainsi je ne suis pas infidèle à mes vœux; j'ai promis l'obéissance monastique, mais dans les limites de l'honnêteté de ma conscience, de la dignité de ma personne et de mon ministère. Je l'ai promise sous le bénéfice de cette loi supérieure de justice et de royale liberté qui est, selon l'apôtre saint Jacques, la loi propre du chrétien.

« C'est la pratique plus parfaite de cette liberté sainte que je suis venu demander au cloître, voici plus de dix années, dans l'élan d'un enthousiasme pur de tout calcul humain, je n'ose pas ajouter dégagé de toute illusion de jeunesse. Si, en échange de mes sacrifices, on m'offre aujourd'hui des chaînes, je n'ai pas seulement le droit, j'ai le devoir de les rejeter.

« L'heure présente est solennelle. L'Église tra-

Digitized by Google

verse une des crises les plus violentes, les plus obscures, les plus décisives de son existence ici-bas. Pour la première fois depuis trois cents ans, un concile œcuménique est non seulement convoqué, mais déclaré nécessaire, ce sont les expressions du Saint-Père. Ce n'est pas dans un pareil moment qu'un prédicateur de l'Évangile, fût-il le dernier de tous, peut consentir à se taire, comme ces chiens muets d'Israël, gardiens infidèles à qui le Prophète reproche de ne pouvoir point aboyer.

« Les saints ne se sont jamais tus. Je ne suis pas l'un d'eux, mais toutefois je me sais de leur race, et j'ai toujours ambitionné de mettre mes pas, mes larmes et s'il le fallait encore mon sang dans les traces où ils ont laissé les leurs.

« J'élève donc devant le Saint-Père et devant le concile ma protestation de chrétien et de prêtre contre ces doctrines et ces pratiques qui se nomment romaines, mais ne sont pas chrétiennes, et qui, dans leurs envahissements toujours plus audacieux et plus funestes, tendent à changer la constitution de l'Église, le fond comme la forme de son enseignement et jusqu'à l'esprit de sa piété.

« Je proteste contre le divorce impie autant qu'insensé qu'on s'efforce d'accomplir entre l'Église qui est notre mère selon l'éternité et la société du XIX^e^ siècle, dont nous sommes les fils selon le temps et envers qui nous avons aussi des devoirs et des tendresses.

Digitized by Google

« Je proteste contre cette opposition plus radicale et plus effrayante encore avec la nature humaine, atteinte et révoltée par ces faux docteurs dans ses aspirations les plus indestructibles et les plus saintes. Je proteste par-dessus tout contre la perversion sacrilège de l'Évangile et du Fils de Dieu lui-même, dont l'esprit et la lettre sont également foulés aux pieds par le pharisaïsme de la loi nouvelle.

« Ma conviction la plus profonde est que si la France en particulier, et les races latines en général, sont livrées à l'anarchie sociale, morale et religieuse, la cause principale en est non pas sans doute dans le catholicisme lui-même, mais dans la manière dont le catholicisme est depuis longtemps compris et pratiqué.

« J'en appelle au concile qui va se réunir pour chercher des remèdes à l'excès de nos maux et pour les appliquer avec autant de force que de douceur. Mais si des craintes que je ne veux pas partager venaient à se réaliser, si l'auguste assemblée n'avait pas plus de liberté qu'elle n'en a dans ses préparations, si, en un mot, elle était privée des caractères essentiels à un Concile, je crierais vers Dieu et vers les hommes pour en réclamer un autre véritablement réuni dans le Saint-Esprit, non dans l'esprit des partis, représentant réellement l'Église universelle, non le silence des uns et l'oppression des autres...

Digitized by Google

« Et enfin, j'en appelle à votre tribunal, ô Seigneur Jésus! C'est en votre présence que j'écris ces lignes, c'est à vos pieds, après avoir beaucoup prié, beaucoup réfléchi, beaucoup souffert, beaucoup attendu : c'est à vos pieds que je les signe. J'en ai la confiance, si les hommes les condamnent sur la terre, vous les approuverez dans le ciel. Cela suffit pour vivre et pour mourir.

« Paris-Passy, le 20 septembre. »

Dès le 23 septembre, le R. P. Général répondit à cette lettre éloquente. Il parle de son affliction en ami et en père. « J'étais loin de m'attendre de votre part à une chute aussi profonde...

« Je suis pris d'une immense pitié pour vous... »

Il appelle voie fatale et déplorable celle où le P. Hyacinthe s'est engagé.

« Il est bien vrai, mon révérend Père, que depuis cinq années, malgré mes opinions personnelles, en général contraires aux vôtres sur bien des questions religieuses, comme je vous l'ai exprimé plus d'une fois, malgré les avis que je vous ai donnés à plusieurs reprises, relativement à vos prédications, et dont, si l'on en excepte toutefois votre station de Carême à Rome, vous n'avez tenu qu'un fort médiocre compte, tant que vous n'êtes pas ouvertement sorti des limites imposées par la prudence chrétienne à un prêtre et surtout à un reli-

Digitized by Google

gieux, je vous ai toujours témoigné mes sentiments d'estime et d'amitié, et je vous ai encouragé dans vos prédications. Mais, si cela est vrai, il est vrai aussi que, du moment que je m'aperçus que vous commenciez à franchir ces limites, je dus commencer de mon côté à vous témoigner mon mécontentement et à vous exprimer mes craintes.

« Vous devez vous rappeler que je l'ai fait notamment l'année dernière, vers le mois d'octobre, lors de mon passage par la France, à l'occasion de la lettre que vous aviez adressée à un club de Paris. Je vous fis connaître combien cette lettre m'était désagréable. »

Le R. P. des Carmes rappelle encore au P. Hyacinthe des lettres publiées en Italie, des paroles prononcées pendant les séances de la Ligue de la Paix : « Elles mirent, dit-il, le comble à ma douleur et à mes appréhensions, et me forcèrent à vous écrire la lettre du 22 juillet, par laquelle je vous ordonnais formellement de ne plus faire imprimer à l'avenir aucune lettre ni aucun discours, de ne plus prendre la parole désormais en dehors des églises et de vous abstenir de vous présenter aux Chambres, de prendre part à la Ligue de la Paix et à toute autre réunion dont le but ne serait pas absolument catholique et religieux.

« Ma défense, comme vous le voyez, ne s'adressait pas le moins du monde à vos sermons dans la chaire sacrée. C'est au contraire à cette chaire de

Digitized by Google

vérité que je désirais vous voir consacrer entièrement et uniquement votre talent et votre éloquence. »

Le R. P. continue à prouver au P. Hyacinthe qu'il n'a nullement changé d'avis, ni cherché à interposer capricieusement sa volonté. Il relève le silence et l'éloignement du P. de son couvent sans permission par ces paroles :

« Le religieux qui quitte son couvent et l'habit de son ordre sans permission régulière de l'autorité compétente est considéré comme un apostat, tombe par conséquent sous les peines canoniques ; ces peines, vous le savez, sont l'excommunication majeure. »

Il lui ordonne de rentrer dans le couvent de Paris.

Mais la lettre, de contenu sévère, est néanmoins écrite avec un sentiment paternel doux et bon, on y sent un cœur dévoué qui s'inquiète et s'afflige, et cherche à ramener l'égaré au devoir.

On peut s'imaginer à quelles polémiques ces discussions donnent lieu. Chacun veut dire son mot, et le trouble s'en accroît.

Des profanes sont mal placés pour juger de telles questions, mais les gens sensés et les vrais croyants ne peuvent que s'attrister d'un pareil scandale. Quant au P. Hyacinthe, il me fait l'effet du vrai prêtre de l'école moderne : l'Église ne le reverra plus avec elle. .

Digitized by Google

La transformation politique acceptée par l'Empereur devait avoir son contre-coup sur le personnel qui, depuis si longtemps, occupait les ministères et les grandes situations de l'État. Le ministère de Forcade n'avait été qu'une transition, et l'on sentait le besoin d'hommes nouveaux pour faire face à une situation nouvelle. L'année ne devait pas s'achever sans que ces prévisions se réalisassent. En effet, le ministère a donné sa démission.

On s'est demandé aussitôt quelles mains vont être chargées par l'Empereur de la direction des affaires? Tout le monde, qu'on le désirât ou qu'on le redoutât, s'accordait pour nommer M. Émile Ollivier. Depuis longtemps il s'était fait connaître, et l'on savait que depuis quelque temps il était fréquemment appelé au château. Puisqu'il s'agissait d'appliquer les théories libérales, il était tout désigné pour la chose.

L'attente n'a pas été longue, et l'on n'a pas tardé à lire dans *le Moniteur* la lettre suivante de Napoléon III à M. Émile Ollivier :

« Le 27 décembre 1869.

« Monsieur le Député,

« Les ministres m'ayant donné leur démission, je m'adresse avec confiance à votre patriotisme pour vous prier de me désigner les personnes qui

Digitized by Google

peuvent former avec vous un cabinet homogène représentant fidèlement la majorité du Corps législatif et résolu à appliquer dans sa lettre comme dans son esprit le sénatus-consulte du 8 septembre.

« Je compte sur le dévouement du Corps législatif aux grands intérêts du pays comme sur le vôtre pour m'aider dans la tâche que j'ai entreprise de faire fonctionner régulièrement le régime constitutionnel. »

Cette lettre a été regardée comme un coup de maître de l'Empereur pour donner confiance à ceux qui ont toujours douté de ses intentions réelles. Elle fait surgir l'Empire libéral; elle ouvre l'ère de l'Empire parlementaire.

M. Émile Ollivier a accepté la mission de former un cabinet. Aussitôt, on s'est mis à publier les listes les plus fantaisistes ; on ne s'est arrêté que lorsque la liste officielle a été connue. la voici :

MM. Émile Ollivier, ministre de la Justice et des Cultes; le comte Napoléon Daru, ministre des Affaires étrangères; Chevandier de Valdrôme, ministre de l'Intérieur; Buffet, ministre des Finances; Segris, ministre de l'Instruction publique; le marquis de Talhouët, ministre des Travaux publics; Louvet, ministre du Commerce. La Guerre et la Marine ont conservé leurs titulaires.

Ce qu'il y a eu de plus amusant, c'est qu'il a fallu créer un ministère pour l'ami de M. Ollivier, M. Maurice Richard; on lui a donné les Beaux-Arts.

Digitized by Google

Le maréchal Vaillant reste ministre de la Maison de l'Empereur, mais sans assister au conseil.

Ces nouveaux ministres sont à peu près inconnus : ils passent pour des hommes de valeur. Ce qui frappe beaucoup dans la combinaison, c'est que plusieurs d'entre eux sont regardés comme des orléanistes, ce qui fait dire que c'est là un ministère orléaniste bien composé. Ceci inquiète ou choque les impérialistes dévoués à l'Empereur. Mais il faut espérer que l'honneur de ces messieurs leur dictera la conduite qu'ils auront à tenir désormais, et qu'ils se montreront d'une loyauté parfaite dans leurs nouvelles fonctions.

M. Émile Ollivier est d'origine méridionale. En 1848, il a été nommé commissaire de la République à Marseille ; il est rentré au barreau en 1849. Il fut élu à Paris, en 1857, comme député de l'opposition, et sa grande réputation d'orateur date de cette époque. A partir de 1863, il commença à se séparer de ses anciens amis politiques.

M. Chevandier est député de la Meurthe : il est généralement aimé et estimé.

Le comte Daru, filleul de l'empereur Napoléon Ier et de l'impératrice Joséphine, est un ancien capitaine d'artillerie. Il a été pair de France. A la révolution de Février, il entra dans la Chambre et se montra très hostile au coup d'État. Il fut même arrêté le 3 décembre et enfermé quelque temps à Vincennes. Depuis, il disparut de la scène poli-

Digitized by Google

tique. Il passait pour être parmi les boudeurs, très ami de M. Thiers et des Orléans.

M. Buffet a été deux fois ministre pendant la République. Il avait donné sa démission lorsque le prince Président se fut prononcé contre la loi du 31 mai. Le coup d'État l'avait fait rentrer dans l'ombre : il en est sorti comme député des Vosges.

Le marquis de Talhouët, lui aussi, avait protesté contre le coup d'État, et pour cela avait été enfermé quelques jours à Vincennes.

Les autres sont d'honorables députés peu célèbres; M. Segris a une réputation d'orateur.

Le nouveau ministère a été généralement bien accueilli : la Bourse l'a salué par une hausse considérable. On attend beaucoup d'eux. Il s'agira pour eux de soutenir et de justifier la bonne opinion qu'ils inspirent. Ce ne sera peut-être pas aussi facile qu'ils se l'imaginent.

Digitized by Google

CHAPITRE XIII

Le drame d'Auteuil. — Le prince Pierre Bonaparte. — *La Revanche.* — M. Paschal Grousset. — Envoi de témoins, Ulric de Fonvielle et Victor Noir. — Scène violente. — Victor Noir, blessé mortellement. — Récits des acteurs du drame. — Effet produit dans Paris. — L'Empereur à Rambouillet. — Ordre d'arrestation contre le prince. — Détails sur la mort de Victor Noir. — Tumulte au Corps législatif. — L'enterrement. — Émeute réprimée par la police. — Malaise général. — Le *Pater* du *Figaro*. — La Haute Cour réunie à Tours. — Le procès. — Plaidoiries de Mes Laurier et Floquet. — Remarquable réquisitoire de M. Grandperret, procureur général. — Le défenseur, Me Demange. — Acquittement du prince.

Le démuselage de la Presse entraîne de nombreux abus et crée cette aigreur d'opinion qui envenime tout et provoque les mécontentements. Elle a un dévergondage de plume qui ne respecte rien et qui pousse aux polémiques sanglantes. Personne ne peut dire qu'il est à l'abri de ses coups.

C'est une escarmouche de ce genre qui vient d'amener un drame terrible.

Un journaliste de Bastia avait dans sa feuille commencé une campagne d'invectives contre la famille Bonaparte. Ceci a justement excité le courroux du prince Pierre Bonaparte qui vivait obscur et retiré tantôt en Belgique et en dernier lieu à Auteuil.

Digitized by Google

On le connaissait à peine aux Tuileries, et, comme son passé l'avait placé parmi les plus exaltés républicains d'Italie, parmi les plus fougueux ennemis de la papauté, on n'avait point de relations avec lui. On le savait violent, et ses propres tendances l'éloignaient de la cour.

Il disait qu'il respectait et appréciait l'Empereur comme homme, mais non dans son rôle de souverain. Toutefois, il ne se mettait point en avant, et, sans cette polémique de presse, il eût continué à vivre ignoré.

Donc le petit journal corse avait insulté la famille Bonaparte, le prince répondit avec une violence égale sinon supérieure.

D'autres journaux prirent part à la querelle, notamment *la Revanche*, qui avait à Paris un collaborateur, M. Paschal Grousset. Celui-ci résolut de demander raison au prince des expressions dont il s'était servi à l'égard des rédacteurs de *la Revanche*, et chargea M. Ulric de Fonvielle et Victor Noir d'être ses témoins dans cette affaire.

Mais dans le même moment le prince avait provoqué M. Henri Rochefort, rédacteur en chef de *la Marseillaise*, provocation que les témoins de M. Paschal Grousset ignoraient.

Le prince, en les voyant entrer, les prit pour les témoins envoyés par M. Rochefort, et déclara qu'il ne se battrait qu'avec ce dernier, et qu'il n'accepterait pas de remplaçant.

Digitized by Google

Le dialogue prit rapidement une tournure des plus violentes; il est difficile de savoir au juste la scène qui se passa alors, attendu qu'elle n'eut d'autres témoins que les acteurs eux-mêmes, aussi intéressés l'un que l'autre à raconter les choses dans le sens le plus favorable.

Voici d'abord la version du prince : « J'avais la main droite dans la poche de mon pantalon, sur mon petit revolver à cinq coups; mon bras gauche était à moitié levé dans une attitude énergique, lorsque le plus grand (Victor Noir) m'a frappé au visage.

« L'autre, le petit, s'est accroupi derrière un fauteuil et de là cherchait à tirer, mais il ne pouvait armer son pistolet. J'ai fait deux pas sur lui, et je lui ai tiré un coup qui ne doit pas l'avoir atteint. Alors, il s'est sauvé et a gagné la porte. J'aurais pu tirer encore, mais comme il ne m'avait pas frappé, je l'ai laissé aller bien qu'il eût toujours son pistolet à la main. La porte restait ouverte. Il s'est arrêté dans la chambre voisine en tournant son pistolet contre moi; je lui ai tiré un autre coup et enfin il est parti. »

C'est après le soufflet reçu que le prince a tiré sur Victor Noir, qui, atteint, n'est pas tombé sur le coup. Il a pu sortir, descendre en chancelant, l'escalier, et s'est affaissé sous la porte, expirant.

Maintenant je vais mettre en regard la déclaration de M. Ulric de Fonvielle :

Digitized by Google

« Le 10 janvier, à une heure, nous nous sommes rendus, Victor Noir et moi, chez le prince Pierre Bonaparte. Nous étions envoyés par M. Paschal Grousset.

« Nous remîmes nos cartes à deux domestiques qui se trouvaient sur la porte. Ils nous firent entrer dans un petit parloir du rez-de-chaussée à droite ; puis on nous fit monter au premier, traverser une salle d'armes et enfin pénétrer dans un salon.

« M. Pierre Bonaparte entra.

« — Monsieur, je vous prie de prendre connaissance de cette lettre. Je lui tendis la lettre. Il s'approcha de la fenêtre pour la lire, puis la froissant il revint à nous.

« — J'ai provoqué M. Rochefort parce qu'il est le porte-drapeau de la crapule.

« — Monsieur, nous venons de la part de M. P. Grousset.

« — Je n'ai rien à répondre à M. Grousset.

« — Monsieur, ai-je continué, nous venons chez vous loyalement et courtoisement remplir le mandat que nous a confié notre ami.

— Êtes-vous solidaires de ces misérables ?

« Victor répondit :

« — Nous sommes solidaires de nos amis.

« Alors s'avançant d'un pas, le prince P. Bonaparte donna un soufflet à Victor Noir et en même temps il tira un pistolet et fit feu à bout portant sur lui.

Digitized by Google

« Noir bondit sous le coup, appuya les deux mains sur sa poitrine et tout en chancelant gagna la porte.

« Le lâche assassin se précipita alors sur moi et me tira un coup de feu.

« Je saisis mon pistolet que j'avais dans ma poche et, pendant que je cherchais à le sortir de son étui, le misérable se rua sur moi, mais lorsqu'il me vit armé, il recula, se mit devant la porte et me visa.

« Ce fut alors que comprenant le guet-apens dans lequel nous étions tombés, et me rendant compte que, si je tirais, on ne manquerait pas de dire que nous avions été les agresseurs, j'ouvris une porte, et je me précipitai dehors en criant : *A l'assassin!*

« Au moment où je sortais, un second coup de feu partit et traversa mon paletot. Dans la rue, je trouvai Noir qui avait eu la force de descendre l'escalier et qui expirait.

« Voilà les faits tels qu'ils se sont passés et j'attends de ce crime une justice prompte et exemplaire. »

Voici à présent le récit des domestiques et de quelques voisins : vers deux heures, leur attention fut attirée par le bruit d'une forte détonation, suivie de cris de détresse. On aperçut bientôt une personne sortir de la maison, — c'était M. Ulric de Fonvielle, — courir effarée et appeler au secours, en criant que le prince avait tué son ami Victor

Digitized by Google

Noir. Ce dernier, à moitié mort, était parvenu à descendre l'escalier; il fit encore quelques pas, puis tomba sous la porte.

Une voiture stationnait dans la rue : deux hommes en sortirent précipitamment; c'étaient les envoyés de M. Rochefort.

Telle est la nouvelle qui s'est propagée dans Paris avec une rapidité extrême pour y produire un effet désastreux, car on prévoyait tout le parti qu'en tireraient les journalistes avides de scandales qui ne rêvaient que troubles et malheurs, pourvu que le gouvernement en fût éclaboussé.

L'Empereur chassait tranquillement à Rambouillet, avec l'archiduc Albert d'Autriche, le vainqueur de Custozza, et ne se doutait guère qu'un pareil événement allait troubler la sécurité où il se trouvait après les ennuis de la constitution de son nouveau ministère.

L'action de son cousin, avec lequel il n avait aucun rapport, tombait sur lui comme une tuile et ne pouvait que lui causer des embarras.

Mais son parti a été vite pris; le lendemain, le *Journal Officiel* publiait le décret suivant :

« Vu les rapports qui attribuent au prince Pierre Bonaparte un homicide commis sur la personne du sieur Noir,

« Attendu que l'inculpé appartient à notre famille et que dès lors l'instruction doit être faite par la Haute Cour de justice, etc.,

Digitized by Google

« Avons décrété :

« Article premier. — La chambre des mises en accusation de la Haute Cour de justice sera convoquée pour statuer sur le fait d'homicide imputé au prince Pierre Bonaparte ;

« Art. 2. — M. le conseiller d'Oms présidera la chambre d'accusation de la Haute Cour. Les fonctions de procureur général près la Haute Cour seront remplies par M. Grandperret, procureur général, assisté de M. Bergognié, substitut du procureur général. »

Ce décret était accompagné de la note suivante : « En apprenant la nouvelle de l'homicide commis par le prince Pierre Bonaparte, M. le garde des sceaux a aussitôt ordonné son arrestation.

« Le prince avait été au-devant de cet ordre en se constituant prisonnier dès cinq heures, entre les mains du commissaire d'Auteuil.

« Il a été conduit à la Conciergerie. »

Je puis ajouter quelques détails sur les derniers moments de Victor Noir. Le concierge de la rue Erlanger, accouru aux cris : « On assassine chez le prince Pierre, » entra dans la maison. Sous la voûte, le long du mur, Victor Noir se tenait accroupi, faisant de vains efforts pour crier. Le concierge essaya de le soulever, mais le malheureux poussa des gémissements déchirants. Un maçon passait dans la rue, il l'appela et lui dit de prendre le blessé par les jambes tandis qu'il le sou-

Digitized by Google

tiendrait par les épaules. Ces braves gens sortirent dans la cour, où ils n'aperçurent personne, et portèrent V. Noir chez M. Mortreux, pharmacien, dans la Grande-Rue. Ce quartier est assez désert. V. Noir fut étendu sur le sol, le concierge à genoux lui soutenait la tête; à ce moment le râle devint plus violent. Le brave concierge ouvrit l'habit et le gilet, et seulement alors le sang sortit de la blessure, au sein gauche, un petit trou où l'on pouvait entrer le petit doigt.

— Je ne puis rien faire sans un médecin, dit M. Mortreux.

Alors arriva seulement M. de Fonvielle.

— Comment, lui dit le concierge, vous n'avez point défendu votre ami?

— Mais je suis blessé moi-même, répondit M. de Fonvielle, en montrant son paletot déchiré.

Puis arriva le docteur Samazeuil, tête nue. Il se pencha sur le blessé.

— Vous ne le connaissez pas : c'est Victor Noir.

— Oui, c'est lui ou c'était lui. Pauvre garçon, à vingt ans!

La foule était accourue pendant ce temps et menaçait d'envahir la boutique. On transporta le cadavre dans le cabinet de M. Mortreux.

Il y resta seul jusqu'à quatre heures, puis il fut transporté au domicile de ses parents, à Neuilly. Les rédacteurs de la *Marseillaise* auraient voulu l'avoir dans leurs bureaux, pour corser le scandale :

Digitized by Google

heureusement l'autorité refusa énergiquement de se prêter à cette honteuse comédie.

La séance du Corps législatif a reçu les échos de ce drame.

M. Rochefort a interpellé le ministère dans des termes qui lui ont valu un rappel à l'ordre, et finalement les bureaux ont été réunis pour examiner la demande de poursuites.

La *Marseillaise* s'est signalée par des articles que je ne reproduirai pas, car il est inutile de remettre sous les yeux du lecteur de pareilles diatribes. On ne peut s'empêcher de songer combien toute cette mise en scène est disproportionnée avec l'événement malheureux assurément qui a coûté la vie au pauvre Victor Noir; quant à celui-ci, fils d'un horloger de Neuilly, sans éducation et sans instruction, il était devenu l'ami d'un groupe de citoyens fort avancés, qui l'employaient volontiers dans les missions où l'on risquait de recevoir et donner des coups de poing, car il était fort comme un Turc. Il se disait bien journaliste, mais il était en si mauvais termes avec la langue française qu'il eût été incapable d'écrire correctement quelques lignes.

Ses amis ont aussitôt travaillé à le poétiser : on l'a montré fiancé à une jeune fille de seize ans ; il fallait que l'amour fût de la partie pour attendrir les gens sensibles. Mais on peut dire que le pauvre garçon n'a pas été pleuré, et qu'on s'est beaucoup

Digitized by Google

moins apitoyé sur le triste sort d'un garçon de vingt ans prématurément plongé dans la tombe qu'on n'a cherché à en faire une machine de guerre contre le gouvernement impérial.

Les funérailles étaient fixées au 12 janvier. Ses amis auraient désiré un convoi traversant Paris et permettant à l'armée du désordre de se déployer à son aise ; la police ayant déclaré que l'enterrement aurait lieu dans l'endroit de son domicile, à Neuilly il a fallu mobiliser cette armée.

Une foule d'individus en blouses a quitté le quartier Saint-Antoine et s'est dirigée sur Neuilly. Certains comptaient bien que cette masse d'hommes emporteraient le cercueil et le conduiraient au Père-Lachaise, ce cimetière des gens riches, mais l'attitude décidée des agents de police a réfréné ces velléités séditieuses. Une pluie torrentielle inondant le cortège a achevé de modérer le zèle des agitateurs.

Du reste, les mesures étaient bien prises, et une force armée était prête à marcher contre les émeutiers, si besoin était.

En somme, cette manifestation a avorté. Néanmoins elle a laissé un sentiment de malaise général. Paris qui s'était flatté de trouver, avec le nouveau ministère, du calme et de la sécurité, Paris a perdu cette illusion ; il a vu que, sous tous les régimes comme sous tous les ministères, une armée de désordre était prête aux pires besognes. La

Digitized by Google

confiance reviendra certainement, mais pour le moment on est sinon effrayé, du moins un peu inquiet.

Toutefois, comme il faut toujours plaisanter, le *Figaro* a publié un *pater* bien amusant adressé à M. Rochefort :

« Notre père Rochefort qui êtes rue d'Aboukir, n° 9, que votre nom soit rappelé par tous les braillards ; que votre journal ait beaucoup d'annonces, ce qui lui manque ; que votre règne arrive, que votre volonté soit faite à la Chambre et dans la rue. Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien d'injures et de gros sel. Délivrez-nous des propriétaires, et ne nous induisez pas en tentation d'acheter la *Réforme*. »

La *Réforme* est le journal concurrent de la *Marseillaise*. Pour le moment, celle-ci tient la corde.

Pour en finir avec ce drame, je dirai que la Haute Cour composée d'un jury de quarante membres tirés au sort parmi quatre-vingt-douze conseillers généraux désignés par leurs collègues, s'est réunie à Tours. La foule de ceux qu'on appelle les irréconciliables s'y est montrée, comme on pouvait s'y attendre, gouailleuse et cynique. Quant aux avocats qui représentaient les intérêts de la partie civile, M^es^ Laurier et Floquet, ils ont par leur suffisance et leur exagération rendu facile la défense de l'accusé.

L'un d'eux n'a-t-il pas dit, faisant allusion à

Digitized by Google

l'opinion des milliers de braillards qui suivaient le cadavre de V. Noir : « Un verdict a été créé pour le meurtrier, l'infamie ? »

A quoi le Président a répondu :

« Attendez que l'accusé soit jugé pour lui jeter l'infamie à la face. »

Leur attitude, leur haine grossière, leurs invectives même contre la mère du prince ont servi sa cause, et effacé ce qu'il pouvait y avoir de répréhensible dans son acte; aussi a-t-il été acquitté.

Mais dans ce bref compte rendu, il est néanmoins impossible de ne parler ni du talent du défenseur, Me Demange, ni de celui du procureur général Grandperret. Il faudrait lire en entier cette superbe allocution, que nul n'a entendue sans émotion.

Le procureur général a fait avec un tact infini le départ de ce qui devait être blâmé et de ce qui devait être excusé; c'était de la belle et bonne éloquence.

Digitized by Google

CHAPITRE XIV

Le plébiscite. — Changements dans le ministère. — Proclamation de l'Empereur. — Le 8 mai 1870. — Le ministère complété. — MM. le duc de Gramont, Mège et Plichon. — Le Conseil d'État. — M. de Parieu. — M. de Girardin. — M. Prévost-Paradol. — Pétition des princes d'Orléans pour rentrer en France. — Rejet de leur demande. — Abdication de la reine d'Espagne en faveur du prince des Asturies. — Sécheresse excessive. — L'Europe pacifique. — Séjour en Alsace. — Soulz. — L'incident hispano-prussien. — La Prusse veut la guerre. — Déclarations du duc de Gramont. — Allocution de M. Rouher. — Ma mère malade en Alsace. — Sa mort (22 juillet 1870).

L'attention, un moment accaparée par les incidents que j'ai racontés, s'est reportée tout entière vers la politique. La résolution de l'Empereur de demander à la nation un nouveau vote de confiance a surpris amis et ennemis : chacun l'envisage à sa façon. Pour moi, qui ne suis guère versée dans ces questions, je n'approuve pas tout tout à fait, mais qu'importe mon humble opinion en pareille matière? Ce qu'il y a de plus sérieux c'est que la chose une fois décidée a entraîné des modifications dans le Ministère.

On ne se cache pas pour dire que M. Thiers, adversaire du plébliscite, a pesé sur ses amis et les a poussés à donner leur démission, et voilà pour-

Digitized by Google

quoi M. Daru et M. Buffet se retirent. Mais comme jusqu'au plébiscite aucun nouvel élément ne doit entrer dans la composition du Cabinet, les ministres actuels se sont partagé les portefeuilles vacants : M. Segris a pris les Finances, laissant l'Instruction publique à M. Maurice Richard, heureux d'ajouter quelque chose de sérieux à son ministère des Beaux-Arts. Quant aux Affaires étrangères, c'est M. Émile Ollivier qui en fera l'intérim.

L'Empereur a adressé au peuple français une magnifique proclamation ; en voici la péroraison :

« Une grande nation ne saurait atteindre son développement sans s'appuyer sur les institutions qui garantissent à la fois la stabilité et le progrès.

« A la demande que je vous adresse de ratifier les réformes libérales réalisées dans ces dix dernières années, répondez *Oui*. Quant à moi, fidèle à mon origine, je me pénétrerai de votre pensée, je me fortifierai de votre volonté, et, confiant dans la Providence, je ne cesserai de travailler sans relâche à la prospérité et à la grandeur de la France. »

Enfin le jour solennel est arrivé, le 8 mai ! C'est l'émotion dans le cœur que nous avons vu se lever l'aurore d'un pareil jour. Un soleil radieux le saluait comme pour nous inviter à l'espérance.

Le 8 étant un dimanche, la ville était fort animée et avait un air de fête. Les courses du bois de Boulogne attiraient la foule élégante : elle s'y

Digitized by Google

pressait en masse, et personne ne semblait se préoccuper de la grande question qui se décidait dans le même moment. On avait bien parlé de démonstrations ou d'émeutes, mais l'esprit public ne se laisse plus entraîner et n'en veut plus. Paris ne s'est pas départi de son calme, même au moment où le vote fini on a pu commencer à connaître les premiers résultats.

Les Champs-Élysées avaient conservé leur aspect habituel, et certes, à voir la foule des équipages élégants à deux et à quatre chevaux qui encombraient l'avenue, un étranger ne se serait pas douté de la manifestation politique qui s'accomplissait après une agitation formidable de trois semaines. C'est du côté du boulevard Montmartre, qui est le centre de la vie politique, que le mouvement, vers huit heures du soir, a été le plus considérable. Il y a bien eu quelques démonstrations de braillards, mais elles ont été réprimées par les bourgeois eux-mêmes, tandis que les agents de police laissaient faire.

Ici, au château, c'était une soirée émouvante et, au premier moment, il était réellement pénible de voir le palais du meilleur des empereurs bondé de soldats comme s'il était réellement menacé, et de recevoir les bulletins de Paris dont les *Non* l'emportaient sur les *Oui*.

J'en ai eu une indignation que rien ne peut traduire et une réelle fureur contre l'ingratitude de ces

Digitized by Google

Parisiens si choyés, si privilégiés et le méritant si peu. Mais heureusement la France n'a pas suivi cette indigne impulsion, et l'arrêt de sa souveraineté est un magnifique triomphe pour la grandeur nationale. Le lendemain de cette soirée à émotions de tous genres, on apprenait graduellement que sept millions de suffrages acclamaient l'Empire. C'est une défaite pour le parti de la Révolution, qui peut ainsi constater son impuissance.

Malgré ces magnifiques résultats, quelques forcenés ont encore essayé de faire naître de l'agitation dans les mauvais quartiers de Belleville, qu'ils ont parcourus en criant : *Vive la République ! A bas l'Empereur !* On a renversé quelques omnibus et tenté d'élever ainsi quelques barricades, sur lesquelles montaient quelques imbéciles armés d'un drapeau rouge. Ils s'imaginaient que la population les suivrait, à cause de la majorité de *Non* donnée par la ville de Paris ; mais les sergents de ville et la troupe ont agi avec un entrain sans pareil. Et ce qu'il y a de curieux, c'est que les soldats de la caserne du Prince-Eugène avaient en général voté *Non;* ce sont eux qu'on a envoyés contre les émeutiers, et, loin de pactiser avec ceux-ci, ils les ont vigoureusement refoulés.

Comme toujours, l'Empereur a des inspirations excellentes ; pour montrer sa confiance, il est sorti en daumont avec l'Impératrice, sans voiture de suite ; et il a parcouru la rue de Rivoli pour reve-

Digitized by Google

nir à la caserne du Prince-Eugène et visiter les quartiers environnants. De là, par le Champ de Mars et l'École Militaire, ils sont revenus aux Tuileries.

Ils ont été parfaitement accueillis partout ; rien n'en impose comme le courage.

La troisième soirée a été tranquille, et Paris, malgré ces votes, a repris son air calme et paisible.

La première œuvre qui a suivi le plébiscite a été la reconstitution du ministère. Le marquis de Talhouet se retirant à son tour, le Ministère se trouvait ainsi nettoyé de son élément orléaniste. Tout le monde s'en est réjoui : on se défiait quelque peu de ces gens ainsi entrés dans la place, et l'on se demandait s'ils ne chercheraient pas à en profiter pour saper l'arbre dans ses racines, quittes à le laisser abattre par d'autres. Cette opinion a paru assez justifiée par le départ précipité de MM. Daru et Buffet. Le plébiscite a déjoué les petites manœuvres de ces messieurs, d'autant plus que le succès a dépassé les prévisions.

Le ministère a été complété par l'adjonction du duc de Gramont, ambassadeur à Vienne, qui prend le portefeuille des Affaires étrangères ; de M. Mège à l'Instruction publique, et de M. Plichon aux Travaux publics.

Le Conseil d'État a pour président M. de Parieu, que je désirais connaître depuis longtemps, autant

Digitized by Google

parce qu'il a une réputation bien établie d'homme de valeur et de haute intelligence que parce qu'une de mes nièces, la baronne de Handel, m'avait beaucoup parlé de lui. Elle l'avait connu au hasard d'une rencontre dans un wagon, en Bavière, et ces instants passés ensemble avaient vite fait naître entre eux une amitié sérieuse, qui s'est perpétuée par l'échange de lettres qui doivent être charmantes. Malheureusement dans ce grand Paris rien n'est plus difficile que de se trouver : j'ai dû attendre au second bal des lundis de l'Impératrice pour le voir. Je l'ai bravement accosté, et nous n'avions pas échangé quatre mots que la connaissance était faite. Entre braves gens, on s'estime dès le premier moment.

Le souvenir invoqué de ma nièce nous a servi de trait d'union, et me voilà maintenant au mieux avec son ami. L'impression que m'a produite M. de Parieu a été excellente : il a une tête fine, distinguée et où les qualités de l'homme sérieux se font voir : elle ne doit passer nulle part inaperçue. Je le crois homme de cœur en même temps : en voilà plus qu'il n'en faut pour cimenter une bonne amitié.

M. de Parieu est aujourd'hui ministre présidant le Conseil d'État, et digne en tout point de ces hautes et délicates fonctions.

Je n'en dirai pas autant de M. de Girardin qu'on parle de faire sénateur. Donner à cet homme une

Digitized by Google

pareille récompense me paraît insensé; mais en ce moment il y a une curée de places bien extraordinaire. Ne vient-on pas de nommer ministre aux États-Unis M. Prévost-Paradol, un des journalistes qui se sont le plus signalés par leur opposition et par leurs attaques contre l'Empire? Je ne sais trop ce que l'on gagne à attirer ces gens-là, et je m'imagine plutôt qu'on y perd beaucoup, quand ce ne serait qu'en décourageant les fidèles et les dévoués.

Voici l'été qui approche, et Paris, en saison morte, n'offre pas grand'chose à glaner. Je songeais sérieusement à le quitter. Toutefois, avant mon départ, je pouvais déjà noter que l'étoile de M. Ollivier avait singulièrement pâli. Il en est toujours ainsi lorsqu'on suscite de trop grandes espérances, la réalité est si rarement d'accord avec le rêve.

Quant à la cour, remise des émotions de l'hiver et du printemps, elle vivait tranquillement à Saint-Cloud, et l'Empereur, un peu souffrant de la goutte, s'y reposait, ne venant même pas à Paris présider le Conseil des ministres. Bref, le chapitre des nouvelles était peu fourni. Il n'y avait sur le tapis qu'une demande des princes d'Orléans aux Chambres, réclamant d'après leurs titres de citoyens français le droit de rentrer en France.

S'ils avaient par là l'espoir de produire quelque effet, ils ont dû être bien détrompés, et ils ont pu

Digitized by Google

se convaincre de la froide indifférence avec laquelle elle a été accueillie. Il est même à supposer qu'elle n'a pas dû être du goût de tous leurs partisans pour qui la maison d'Orléans est toujours une maison de prétendants à la couronne; leur voir prendre rang de simples citoyens et rentrer en France comme le commun des martyrs n'était guère de nature à relever le lustre royal de leurs prétentions.

Je ne comprenais pas bien quelle eût été leur existence à Paris; elle eût été embarrassante pour le gouvernement, pour leur parti et pour eux-mêmes. La masse des gens pensaient donc que la Chambre rejetterait cette demande dont la dignité ne m'est guère prouvée.

Il eût été intéressant de savoir ce que l'Empereur en pensait; mais outre qu'il parle rarement et ne fait guère part de son opinion, la discrétion est grande à la cour et l'on ne se familiarise pas avec lui.

Donc la question des d'Orléans était déjà vidée aussitôt que posée, dans l'opinion générale, avant d'avoir été débattue à la Chambre. Le vœu de presque tous était que les princes restassent en Angleterre, mais, au total, la tenue générale a été bonne, et l'on n'a pas assisté à un déchaînement de défis, de récriminations et de menaces, comme on l'avait vu si fréquemment dans ces derniers temps.

Digitized by Google

Le jour de la séance, toutes les cordes ont été touchées, celle du sentiment, celle des principes, celle de l'opportunité. On a vu l'auditoire ému par instants, mais l'Assemblée ne s'est pas laissée entraîner, et le garde des sceaux a eu la partie facile rien qu'en invoquant des raisons d'ordre public, en mettant en avant les nécessités de la situation, et, sans montrer d'animosité contre les princes, sans chercher à plaire à l'Empereur, il a convaincu chacun que la rentrée en France des princes d'Orléans ne peut être accordée. Du reste, il est difficile d'oublier avec quelle sévérité, sous Louis-Philippe, a été exercée la loi d'exil contre la branche aînée. Et je ne suis pas partie sans savoir officiellement que la demande était rejetée.

Je signale encore un événement qui a occupé pendant quelques jours la curiosité parisienne, c'est l'abdication définitive de la reine d'Espagne en faveur de son fils, le prince des Asturies, acte solennellement conclu et arrêté à l'hôtel Bazilewski, en présence de la reine Christine et des Grands d'Espagne.

Il est ridicule de s'occuper du temps, mais je ne puis passer sous silence que depuis trois mois la pluie n'est pas tombée, et que nous voilà à l'état de l'Égypte ou de l'Italie : situation si rare qu'elle frappe et étonne. On dirait qu'il y a divorce entre le ciel et la terre. Cette sécheresse excessive est une affreuse calamité pour le cultivateur, qui mar-

Digitized by Google

quera certainement d'une pierre noire cette année.

Nous étions arrivés au mois de juillet. J'avais assigné la date du 3 à notre départ; je laissais derrière moi le calme complet. Le matin j'avais causé avec Mme Ollivier qui me disait que son mari n'aspirait qu'au repos qu'il avait si bien mérité; de son côté l'aimable M. de Parieu ne me parlait que de projets pour l'été; enfin j'avais récemment passé une soirée à l'ambassade de Prusse où l'on ne semblait point préoccupé le moins du monde. On ne s'occupait vraiment que de la sécheresse, des moissons perdues et des fourrages grillés.

L'Europe elle-même semblait tout entière au calme. L'Angleterre pleurait la mort de lord Clarendon. L'empereur de Russie rétablissait sa santé à Ems, où son oncle le roi de Prusse lui faisait de fréquentes visites. L'Italie toujours un peu agitée par des partis un peu semblables aux nôtres n'effrayait nullement : on parlait du concile, dans lequel le dogme de l'infaillibilité ne soulevait plus guère de controverses. A Constantinople, on s'occupait de l'incendie de Péra, et du nouvel ambassadeur, M. de la Guéronnière, dont l'arrivée ne dissipait point les regrets qu'avait causés le départ de M. Bourée.

Seule l'Espagne attirait l'attention. Elle cherchait son roi sans le trouver. La candidature du duc de Montpensier ne prenait pas de consistance, et la

Digitized by Google

plupart des Espagnols croyaient que tout finirait par la proclamation du prince des Asturies, joli enfant de treize ans, à qui l'on donnerait une régence de maréchaux jusqu'à sa majorité. Bref, le ciel paraissait sans nuages, au figuré comme en réalité, et si l'on s'en réjouissait pour l'un on continuait à s'en lamenter pour l'autre...

Nous étions parties; nous voici installées dans le vieux donjon de ma sœur, à Soulz, en Alsace. Mais voilà que sourdement une nouvelle circule; les journaux parlent avec insistance d'un incident hispano-prussien. Qu'est-ce que cela veut dire?

C'était une affaire finement ourdie, toute dans l'ombre, contre la France et qui ne tendait à rien moins qu'à établir le prince Léopold de Hohenzollern sur le trône d'Espagne. Les négociations de cette candidature menées par le maréchal Prim étaient déjà fort avancées, et la chose a été si secrète que même nos ambassadeurs en Prusse et en Espagne l'ignoraient complètement.

M. de Bismarck, en négociant ainsi avec le maréchal Prim, ne pouvait pas se dissimuler que cette tentative d'introniser un Hohenzollern en Espagne serait regardée comme une provocation en France. Toutefois, dans le début, on ne s'en alarma point trop, car on croyait que l'affaire pourrait s'arranger à l'amiable. Si le cabinet prussien ne cachait pas là-dessous des velléités guerrières, il n'y avait pas à en douter.

Digitized by Google

Pour ma part, je trouvais peu digne du roi de Prusse de rechercher une couronne offerte par des sujets révoltés, sans l'assentiment de la nation espagnole, et sans l'approbation des gouvernements amis.

Bientôt on a appris la renonciation du prince Léopold, mais cela modifiait peu la situation car, disait-on, le roi de Prusse à Ems continuait à se montrer fort mal disposé vis-à-vis de M. Benedetti, notre ambassadeur. Une immense inquiétude s'est alors emparée de tout le monde, et à la Bourse notamment, d'autant que le bruit courait avec persistance que la Prusse mobilisait son armée.

On en vint à ne plus douter que la Prusse voulait la guerre; force fut de le reconnaître et d'agir en conséquence. Le duc de Gramont s'en expliqua devant le Sénat, et M. Rouher qui présidait exposa en quelques mots la situation : « Par ses bravos enthousiastes, le Sénat vient de donner sa haute approbation à la conduite du gouvernement, et par sa vive émotion il a été le précurseur des sentiments du pays. Maintenant nous n'avons plus qu'une chose à faire, c'est d'attendre de Dieu et de notre courage le triomphe de l'épée de la France ! »

Nous allons avoir la guerre.

La certitude de la chose semble avoir dissipé l'anxiété pour faire place à un élan admirable et à un enthousiasme général. Des manifestations belliqueuses ont lieu dans presque tous les quartiers de la capitale...

Digitized by Google

Tous ces détails m'arrivent par les journaux. On juge de l'émotion qu'ils nous causent, d'autant que notre situation se complique de l'état de notre mère. Il nous fait présager sa fin prochaine et ne fait qu'augmenter nos craintes de la guerre, dont l'Alsace, à la frontière, pourrait bien être le théâtre.

On se rappelle qu'après la mort de mon père, l'Empereur avait conservé à ma mère son appartement au château, voulant, disait-il, qu'elle finît ses jours en paix aux Tuileries. Hélas ! ce désir ne s'est pas réalisé. Tombée malade le 11 juillet à Soulz, elle a langui jusqu'au 21, au milieu des préparatifs de l'immense guerre qui allait commencer, mais elle en a ignoré l'existence ; elle ne s'est jamais doutée de l'agitation qui l'entourait, et nous lui avons caché ces événements terribles qui auraient assombri ses derniers jours.

Les soins de notre excellent médecin, M. Wert, ont été impuissants : que pouvaient-ils pour une malade de quatre-vingt-un ans? La nature était épuisée.

Dieu a rappelé à lui cette âme pieuse, résignée, dont les souffrances n'ont jamais altéré la patiente sérénité. Elle meurt en paix sans se douter des orages qui vont se déchaîner. Mais elle n'a eu que ses trois filles pour lui fermer les yeux ; impossible de même faire savoir au reste de la famille le coup qui allait nous frapper. Autour de Soulz, toutes les communications étaient entravées, inter-

Digitized by Google

rompues, les chemins de fer n'appartenaient plus qu'à l'armée. Le service de la poste n'allait plus qu'à l'occasion...

Malgré la chaleur excessive, nous avons pu conserver notre chère morte du mercredi matin au samedi, grâce à mille précautions. Mais il a fallu l'ensevelir et confier à la terre sa dépouille.

Notre embarras était grand, car sa volonté était de reposer en Bavière, à côté de son mari, dans le caveau de famille de son frère, le prince de la Leyen. Or, toutes les voies de communication étaient interceptées.

Nous étions dans la triste obligation de l'enterrer provisoirement pour la déterrer dans des temps plus calmes, lorsqu'on nous offrit un caveau à Mulhouse. Force nous fut d'accepter, et le samedi matin, tandis que les cloches de l'église de Soulz sonnaient à pleine volée le glas de mort, un sombre corbillard drapé de noir est venu l'enlever, nous l'avons suivie en voiture, et tandis qu'une grand'-messe était célébrée à Soulz, le cercueil a été silencieusement et pieusement descendu dans la modeste sépulture qui n'est pour elle qu'un asile momentané.

La belle âme de ma mère, qui a connu toutes les grandeurs de la terre, plane aujourd'hui au-dessus d'elles : elle ne s'en était point enorgueillie de son vivant et elle n'a pas songé à elles en les quittant. Elle n'a plus que le spectacle des félicités qui

Digitized by Google

attendent les esprits purifiés, de ces joies qui n'ont pas de nom dans les langues humaines, car elles doivent dépasser nos désirs et notre imagination.

Ses yeux demeureront désormais fermés sur les misères de notre pauvre terre...

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE XV

Retour à Paris. — *La Marseillaise.* — Départ de l'Empereur et du prince impérial pour l'armée. — Premiers engagements. — Premiers échecs. — Impopularité du ministère Ollivier. — Agitation révolutionnaire. — Inquiétudes. — La comtesse de Palikao à Paris. — Convocation du Corps législatif. — Chute du ministère Ollivier. — Ministère du général de Palikao. — Le maréchal Bazaine, commandant en chef. — Le général Trochu, gouverneur de Paris. — Sa proclamation. — L'esprit public. — Les fortifications. — Le bois de Boulogne. — Paris guerrier. — L'Impératrice et le Conseil des ministres. — Incident personnel. — Lettre au *Figaro*.

De retour à Paris, j'ai pu me convaincre de l'élan national et guerrier de la population. La *Marseillaise*, ce chant prohibé de la grande Révolution, est devenu le chant national. On l'a même entendu à Saint-Cloud, dans un dîner donné par l'Empereur, et, depuis ce moment, l'interdiction prononcée contre lui est levée. La musique et les paroles en sont aussi éloquentes qu'entraînantes ; il est fâcheux que ses accents ne rappellent que le sang et le désordre. Nos soldats le purifieront.

Les cantatrices en renom l'ont chanté sur différents théâtres, au milieu de l'enthousiasme de salles en délire. A l'Opéra surtout, pendant la *Muette*, lorsque Marie Sass venait l'entonner de sa

Digitized by Google

si superbe voix, la frénésie était extrême ; on se levait dans les loges, les dames agitaient leurs mouchoirs... J'avoue que tout ce patriotisme me semblait faux et de mauvais aloi.

On a généralement admiré l'attitude de Saint-Cloud ; l'Empereur, d'accord avec son ministère, mais se tenant à l'écart et lançant des proclamations d'une grande dignité et sans vaines fanfaronnades. Il a décidé de se mettre à la tête des troupes et d'emmener avec lui le prince impérial. Pour lui, il a raison, mais j'approuve moins le départ du jeune prince. C'est vouloir forcer la nature que de donner de la maturité à un enfant de quatorze ans. Le cœur peut être courageux, mais l'enveloppe est frêle à cet âge, et il eût mieux valu pour lui rester à mener sa vie d'études sérieuses au pavillon de Flore que de courir l'existence panachée du guerrier en campagne. Toutefois, je ne nie pas qu'au milieu de l'exaltation folle des esprits pour la guerre, la présence de cet enfant, qui est l'espérance de l'avenir, n'ait son bon côté et ne soit propre à exciter encore davantage l'ardeur de l'armée.

Quant au jeune prince, on m'a assuré qu'il était parti avec une joie extrême. On lui avait donné un uniforme de sous-lieutenant, et il était très bien avec son képi et ses cheveux coupés ras.

L'Empereur est parti directement de la gare de Saint-Cloud pour se rendre à Metz. Il a voulu

Digitized by Google

éviter les ovations de Paris, et il a bien fait. Son attitude était digne, mais sérieuse.

Les hostilités n'ont pas tardé à être engagées, et bientôt les mauvaises nouvelles sont arrivées. L'histoire de cette terrible guerre a été trop souvent déjà racontée pour que je veuille en donner un récit dans ces pages consacrées à retracer mes impressions personnelles ou les faits curieux dont je puis avoir été le témoin ou la confidente ; aussi je me borne à rappeler les engagements malheureux du commencement du mois d'août, Spickren, Reischoffen...

A Paris, l'agitation était extrême, et l'on sentait sourdement le travail que faisaient pour arriver au désordre ces gens qui placent l'intérêt de leur parti avant celui de leur pays. Le ministère n'était pas capable de leur résister, car M. Émile Ollivier, qui avait semblé un moment l'homme du jour, semblait considérablement diminué, et son impopularité grandissait avec chacun de nos échecs. On se rendait compte qu'il ne pourrait pas rester aux affaires.

En ces jours d'anxiété, mon salon ne désemplissait pas. On avait peine à rester chez soi et chacun venait chercher ou apporter des nouvelles. Je me rappelle avoir vu, à ce moment-là, la comtesse de Palikao, venue de Lyon où son mari commandait en chef. La pauvre mère était éplorée, car son fils, lieutenant-colonel de lanciers, se trouvait sur les

Digitized by Google

champs de bataille, et sa fille venait dire adieu à son mari, M. de Brimont, qui partait rejoindre son régiment.

Ces situations sont naturelles en temps de guerre, mais pour la comtesse de Palikao, les inquiétudes privées s'aggravaient par les sombres prévisions. Son mari lui avait annoncé la défaite de nos troupes, si les corps d'armée se battaient par paquets au lieu de se présenter en masse à l'ennemi. Or, c'était ainsi que les choses avaient eu lieu : Douai et ses dix mille hommes avaient été d'abord écrasés, puis ça avait été le tour de Mac-Mahon et de Frossard, tandis que Failly ne venait point à leur secours. Bref, le plan de nos généraux était mauvais et menait aux échecs. La bravoure ne suffit pas, il faut encore savoir l'employer.

Le 9 août, Paris, dès le matin, était plus en ébullition que jamais. Les abords du Corps législatif, convoqué en raison des circonstances dans lesquelles on se trouvait, étaient envahis par une foule où se voyaient ces figures sinistres qui sortent on ne sait d'où dans les jours d'émeute et aux époques troublées.

Les députés étaient fort montés contre le ministère Ollivier et tout faisait prévoir sa chute. Les événements ont été conformes aux prévisions, et la séance a été aussi orageuse que l'attitude, au dehors, de la foule amassée.

Digitized by Google

M. Guyot-Montpayroux, parlant de nos soldats, a dit que c'étaient des lions conduits par des ânes.

M. Arago s'est écrié : « Disparaissez et la nation vaincra. »

Jules Favre : « C'est une honte que la présence de ce ministre devant l'Assemblée. »

Le bruit était à son comble. M. Ollivier ne pouvait parler sans être interrompu.

Jules Favre a fait un long discours qu'il a terminé ainsi : « Nous sommes en face d'événements qui exigent non seulement tous nos efforts, mais aussi toute notre sagesse; il faut donc que toutes nos forces militaires soient concentrées dans les mains d'un seul homme, mais que cet homme ne soit pas l'Empereur ! (*Vivats de la Gauche.*) L'Empereur a été malheureux, il doit revenir. Si la Chambre veut sauver le pays, il faut qu'elle prenne en main le pouvoir. » (*Rumeurs.*)

M. Granier de Cassagnac se lève et s'écrie : « Cet acte est un commencement de révolution tendant la main à un commencement d'invasion. Les Prussiens vous attendaient. Lorsque Bourmont, d'odieuse mémoire, vendit son pays, il ne fit rien de pire. Il était au moins un soldat, tandis que vous, vous vous abritez derrière vos privilèges pour proposer de détruire le gouvernement de l'Empereur alors qu'il est en face de l'ennemi ! »

Le reste de la séance a été une série d'invec-

Digitized by Google

tives, d'injures, en un mot un spectacle à réjouir M. de Bismarck, qui aurait payé certains de nos députés pour parler comme ils l'ont fait qu'il n'aurait pas été mieux servi.

Le résultat a été la chute du ministère entier, les innocents suivant dans leur retraite les trois coupables : Lebœuf, Gramont et surtout Emile Ollivier.

L'Impératrice a formé aussitôt un autre ministère, et elle en a donné la direction à un homme d'une grande valeur et d'un haut mérite, le général de Palikao, mandé de Lyon en toute hâte. Voici ce ministère :

Guerre : le général de Montauban, comte de Palikao;

Intérieur : M. Henri Chevreau, préfet de la Seine ;

Finances : M. Magne ;

Justice : M. Grandperret, procureur général ;

Affaires étrangères : prince de la Tour d'Auvergne ;

Marine : amiral Rigault de Genouilly ;

Instruction publique : M. Brame ;

Agriculture : M. Clément Duvernois ;

Travaux publics : baron Jérôme David ;

Présidence du Conseil d'État : M. Busson-Billault.

Enfin, l'opinion publique s'est montrée très satisfaite en apprenant que l'Empereur avait remis le commandement général de l'armée au maréchal

Digitized by Google

Bazaine, et qu'il avait accepté les services des généraux Changarnier et Trochu.

Ce dernier a été nommé gouverneur de Paris. Il a aussitôt lancé aux habitants de Paris une proclamation dans laquelle il a eu soin de ne pas nommer l'Empereur, ce qui a généralement frappé et fortement déplu à ceux qui sont restés dévoués à la cause d'un souverain malheureux. Je ne connais pas le général Trochu, mais, après avoir lu sa proclamation digne du théâtre de la Porte-Saint-Martin, je suis toute prête à le considérer comme un comédien et un poseur.

Cette proclamation a été affichée avec profusion dans tous les coins et recoins de la capitale; puis le gouverneur a établi son quartier général dans le beau ministère, au Louvre, et là a commencé son règne aussi emphatique en paroles que mou en actions.

J'ai entendu dire que c'était en effet un des hommes les moins propres à un travail utile et aux décisions que commandent les événements.

Heureusement qu'au ministère de la Guerre nous avons un homme d'une prodigieuse activité et qui saura agir. Quelle chose singulière? La campagne de Chine avait appelé l'attention de tous sur les mérites du général de Montauban, on lui avait confié le commandement de Lyon et, au commencement de la guerre, on le laisse à l'écart. Le voilà maintenant appelé à réparer les fautes de son prédé-

Digitized by Google

cesseur, nommé pourtant maréchal sans avoir sa valeur. L'événement l'a trop prouvé, hélas ! Combien l'Empereur doit faire de réflexions là-dessus et se dire que sa maison militaire empêche trop souvent la vérité d'arriver jusqu'à lui, en guidant ses choix sur des personnalités amies mais incapables !

L'aspect de Paris continue à être ce qu'il a été depuis les premiers échecs de notre armée. Les adversaires du régime impérial travaillent sans relâche, et leur but, avant toute autre pensée patriotique, est d'arriver à le renverser et à le remplacer par la République.

Ils sont servis à souhait par nos députés ; les séances de la Chambre sont scandaleuses et bonnes seulement à réjouir l'étranger. Au lieu de montrer un peuple uni dans la lutte contre l'envahisseur, il n'est pas de critiques dont on n'accable le gouvernement et l'Empereur. Chose curieuse, c'est au moment où l'Empereur s'est dessaisi du pouvoir personnel pour en investir les Chambres, et où celles-ci avaient confié la direction des affaires à un ministère responsable, qu'on veut au contraire rendre l'Empereur seul responsable de tout. C'est lui qui a voulu la guerre ; c'est lui qui l'a déclarée ; bref, c'est lui qui a tout fait. On oublie jusqu'à l'enthousiasme qui a poussé à la guerre...

Paris travaille en ce moment et achève ses fortifications, œuvre gigantesque s'il en fut jamais. Qui eût pensé que ces fortifications serviraient à la

Digitized by Google

défense ? Mais comme l'ennemi paraît se diriger de ce côté, il faut tout prévoir et lui montrer qu'on n'entre pas à Paris comme dans Nancy.

Cela fait le bonheur de M. Thiers et le console des sarcasmes essuyés par lui. Il est le père de ces forts qui vont peut-être servir aujourd'hui. Le plus difficile est de les relier entre eux, car il n'y a pas moins de vingt-trois lieues de tour. Ensuite il faudra les munir de défenseurs ; mais la grande difficulté sera encore d'approvisionner Paris s'il doit être renfermé dans cette enceinte.

La métamorphose de la ville a déjà commencé et je m'en suis trop aperçue en allant au bois de Boulogne. D'abord plus moyen de l'atteindre par cette belle et élégante avenue de l'Impératrice ; là où était la superbe grille d'entrée se trouve un mur crénelé. Pour arriver au Bois, nous avons dû prendre l'avenue de Neuilly et passer par-dessus un pont-levis. Là aussi tout n'est que fossés profonds, murailles immenses, bastions fortifiés. Au Bois, le long des fortifications, le jardin est mutilé, l'aspect total en est tellement changé qu'on en reste comme pétrifié.

C'est autre chose, on sent qu'un autre air enveloppe la grande ville; plus de gaieté, plus d'élégance. Une œuvre sérieuse et solennelle s'accomplit autour de nous; on le sent et l'âme en est émue.

Dans l'intérieur de la ville, la transformation

Digitized by Google

également est grande. Tout est moins bien tenu, moins bien soigné. Paris semble inhabité, presque vide, — du moins de ses habitants, — car il est rempli de soldats. Il est devenu guerrier : tout le monde est sous les armes et les hommes sont en uniformes. Ici, des gardes nationaux font l'exercice au milieu desquels vous saluez des connaissances ; là un régiment passe au grand complet.

Dans d'autres quartiers défilent les francs-tireurs avec leurs costumes pittoresques ; des volontaires vont s'enrôler. On voit passer un convoi de poudre, de munitions de guerre, se dirigeant vers les fortifications, à côté d'une ambulance internationale avec ses drapeaux blancs sur lesquels sont les croix rouges ; les infirmiers ont au bras des brassards blancs avec la croix. Ces ambulances partent du Palais de l'Industrie, devenu le centre de l'organisation.

Bref, Paris n'est plus le Paris coquet, léger, insouciant et élégant qui ne songeait qu'à s'amuser ou à se faire admirer; ce n'est plus non plus le Paris des affaires et du commerce. Sur ce point, il y a stagnation complète; les magasins sont vides et personne ne fait d'achats.

On soupire un peu en voyant ce changement, mais bientôt on pense à la grandeur du patriotisme déployé, et l'on a une certaine fierté au cœur. Puisse Paris s'épurer pour l'avenir : la purification ne sera pas inutile.

Digitized by Google

Les regards restent fixés sur l'extérieur; on songe à ces forteresses qui se défendent si bien, à Phalsbourg, à Strasbourg, que l'ennemi crible de boulets et où se trouve mon neveu, Eugène de Waldner. Aux premiers bruits de guerre, il a quitté son poste tranquille à l'ambassade de Constantinople et est accouru avec son commandant, le comte de Pourtalès, se jeter dans Strasbourg.

Je ne vois pas l'Impératrice. Elle reste enfermée aux Tuileries. Les ennemis de l'Empire ont si bien travaillé que sa popularité n'existe plus guère; je le sens et j'en suis affligée. La pauvre souveraine réunit deux fois par jour le Conseil des ministres. Combien tristes souvent doivent être ces séances, et quelle différence avec celles qu'elle présidait pendant la guerre d'Italie!

Croirait-on que j'ai été mêlée à ces choses de la politique, et cela de la manière la plus désagréable et la plus odieuse en même temps? Ce serait le cas de reprendre toutes les épithètes dont se sert M^me^ de Sévigné pour annoncer la stupéfiante nouvelle du mariage de la grande Mademoiselle. Mais la chose est moins gaie.

On sait que la mort de ma bonne et sainte mère amenait dans ma position un profond changement. L'appartement que nous avions continué d'occuper aux Tuileries depuis la mort de mon père, grâce à la bonté de l'Empereur, devait faire retour à la la maison de l'Empereur. Je n'avais pas songé un

Digitized by Google

instant à chercher à continuer d'y demeurer, et mon intention, que j'avais communiquée au maréchal Vaillant dès mon retour, était de déménager au plus vite. Toutefois il me fallait un certain temps pour transporter mes pénates ailleurs et j'avais demandé un petit délai qui m'avait été aussitôt accordé comme la chose la plus naturelle du monde.

Deux ou trois semaines n'étaient pas de trop pour débarrasser notre appartement et notre grand ménage dont une partie avait été mise sous scellés. Je m'étais décidée à prendre pour la fin de l'été le logement de ma sœur Sophie, comtesse de Waldner, et j'avais fixé mon départ entre le 27 et le 30 août. En attendant, j'étais allée passer quelques jours chez nos aimables amis, les Parieu, à Brunoy. Quelle est notre surprise en rentrant à Paris, ma sœur la comtesse de Roye et moi, lorsque nous apprenons que notre notaire, M. Mocquard, a été brusquement sommé de lever les scellés et de rendre disponible le logement dans les trois jours. Il paraît qu'il venait d'être offert au général Trochu et à son état-major.

Nous trouvâmes que ce procédé n'était guère gracieux, surtout vis-à-vis de deux femmes; mais nous n'avions pas lieu d'être fort étonnées, connaissant les manières habituelles du maréchal Vaillant. Nous nous dîmes : « A la guerre comme à la guerre ! » et nous nous empressâmes d'activer notre déménagement.

Digitized by Google

Mais ce n'est pas tout ; et l'on vient nous informer que depuis quatre ou cinq jours, nous sommes en butte à la malveillance de plusieurs journaux. S'emparant de je ne sais quels propos, n'ont-ils pas inventé de dire qu'on avait saisi une lettre du roi de Prusse à moi adressée et prouvant que je lui donnais des renseignements sur ce que je voyais et entendais, sur ce qui se faisait et se disait à Paris, bref que j'étais une espionne, et l'on me désignait tellement clairement que, bien que je ne fusse pas nommée, je ne pouvais pas ne point constater que c'était de moi qu'on parlait dans nombre d'articles pompeusement intitulés : *Trahison !*

Moi trahir ? Et qui ? La France et l'Empereur que j'aimais ? Et pour qui ? Pour la Prusse, dont les succès dans cette guerre me révoltaient ?

Et cette ridicule accusation venait peut-être de ce que l'on savait que le roi de Prusse m'avait écrit en effet, mais c'est moi, qui ne me défiant pas de la stupidité des gens, l'avais raconté, — et encore cette lettre était tout simplement l'expression des regrets qu'il témoignait pour mon deuil, à l'occasion de la mort de ma mère.

Ce déménagement, si brusquement et si brutalement exigé, pouvait être la conséquence de ces dénonciations calomnieuses, du moins aux yeux des malveillants. Je me hâtai de déguerpir du château, puis, poussée par les conseils de mes amis indignés et inquiets en même temps pour moi d'une

Digitized by Google

accusation qui pouvait être si terrible dans l'état de fièvre et de folie des esprits, j'écrivis au *Figaro* la lettre suivante, destinée à ouvrir les yeux aux aveugles et aux sots — de bonne volonté, et aux imbéciles qui croient à tout ce que dit leur journal :

« Pendant que vous insériez dans vos numéros des 24 et 25 courant les articles intitulés : *La Trahison*, j'effectuais aux Tuileries mon déménagement à la suite de la mort de ma mère, la comtesse de Tascher de la Pagerie, née princesse de la Leyen.

« Cette circonstance fortuite a servi d'aliment aux insinuations malveillantes contenues dans votre journal et présentant d'une façon trop transparente pour que l'opinion publique pût se méprendre sur les dames du palais que vous signaliez.

« Ceci dit, je dois, tant en mon nom qu'au nom de ma belle-sœur, la duchesse de Tascher, protester énergiquement contre les suppositions odieuses et mensongères auxquelles vos articles ont donné lieu et je donne un démenti absolu à toute articulation de faits de la nature de ceux dont vous avez fait peser le soupçon sur nous.

« Je vous prie d'insérer cette lettre dans votre plus prochain numéro... »

Des articles louangeux ont suivi cette réfutation, mais toujours est-il que j'ai été fort ennuyée de cette stupide et honteuse affaire. D'autant que j'ai appris que mille bruits avaient couru à notre sujet.

Digitized by Google

N'a-t-on pas dit que nous avions été enfermées à Vincennes, aussitôt que notre trahison avait été découverte ?

Et l'on parle parfois de l'intelligence de Paris ! Ah ! que tout y est futile, léger, inconsistant : et les malheurs qui n'auraient dû y apporter que la dignité et la gravité semblent y avoir développé le désordre, la licence et la folie.

Mais cet épisode personnel est fort peu de chose à côté des événements qui vont se dérouler. Les ennuis, les malheurs privés devaient pâlir et s'effacer devant les calamités publiques !

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE XVII

La situation à la fin d'août. — Nouvelles des armées. — La défaite. — Séance de nuit. — Proposition de déchéance. — Protestation de M. Pinard. — Départ de l'Impératrice. — Envahissement des Tuileries. — Aspect du jardin. — La statue de la ville de Strasbourg. — Le drapeau rouge. — Départ de la princesse Clotilde. — La Chambre est dissoute. — Gouvernement provisoire proclamé à l'Hôtel de Ville. — La République. — Le général Trochu. — Aspect de Paris. — Une revue. — M. Jules Favre, ministre des Affaires étrangères. — Mécontentement des socialistes. — Le palais des Tuileries transformé en ambulance. — Les Prussiens approchent. — Mission de M. Thiers.

Il faut un vrai courage pour rassembler ses esprits et relater les événements de cette épouvantable période. Ils ont été tellement en dehors de tout ce que l'on pouvait prévoir ; les conséquences en ont été si graves et si extraordinaires ! Et la catastrophe est venue si soudainement qu'elle était déjà accomplie avant qu'on en eût pensé possible l'accomplissement.

Je commence par dire que les dernières nouvelles venues du théâtre de la guerre avaient ramené l'espérance dans tous les cœurs. On taxait d'excellentes les opérations de Bazaine ; l'on savait qu'elles se faisaient en vue d'opérer une jonction entre son armée et celle de Mac-Mahon, afin d'op-

Digitized by Google

poser à la masse des Prussiens une autre masse, sans quoi l'on risquait d'être écrasé par le nombre.

On parlait de plusieurs combats heureux pour nos armes : une grande et décisive bataille semblait imminente. On ajoutait que les ennemis étaient décimés par les maladies : bref, la fortune paraissait nous redevenir favorable.

Pendant quelque temps un grand silence enveloppa les opérations des armées... Mais quel réveil, bon Dieu ! c'était à en mourir vingt fois pour une ! Qui oubliera ces premières journées de septembre ?

Je me rappelle que le général de Waldner, un des vieux soldats du premier Empire, vint, au sortir du Sénat, nous annoncer, la mort dans l'âme, que le baron Jérôme David les avait informés : que le maréchal Bazaine avait échoué dans une tentative récente pour se dégager du cercle d'ennemis qui entouraient Metz ; que le maréchal de Mac-Mahon, après avoir essayé de tendre la main au maréchal Bazaine, avait été rejeté dans le Nord, et refoulé aux environs de Sedan ; que plusieurs journées de combats s'étaient succédé avec des alternatives de succès et de revers ; que les troupes avaient lutté contre des forces de beaucoup supérieures, et que, malgré des efforts héroïques, elles avaient été battues...

Mais ce n'était pas tout et des dépêches de source prussienne donnaient la situation comme

Digitized by Google

plus affreuse encore. Elles disaient que l'Empereur avait été fait prisonnier, que Mac-Mahon avait été blessé, bref, elles annonçaient un désastre complet.

Ces bruits qui circulaient de bouche en bouche jetaient l'alarme dans tous les cœurs. On peut s'imaginer dans quel état d'esprit nous étions ! On pouvait avec trop de certitude se dire que tout était perdu, et l'émotion est permise quand on voit s'effondrer, comme frappé par la foudre, tout un édifice puissant dans sa grandeur et sa beauté, et qu'on admirait autant qu'on l'aimait. Je ne parle pas des ruines de toutes sortes que sa chute allait causer et qui allaient s'amonceler autour des siennes ! On ne pensait à ces choses qu'en tremblant et le cœur abîmé de douleur.

Ces pensées montrent bien que je pressentais ce qui allait arriver et que je ne me faisais plus aucune illusion sur la situation de l'Empire et du gouvernement. De grandes victoires pouvaient seules le sauver après les premières batailles perdues, qui avaient entraîné l'invasion de l'ennemi sur le territoire français. Seul, le canon des Invalides aurait pu dissiper l'orage politique qui n'a cessé de gronder autour de nous et de nous menacer !

La défaite, survenue malgré l'héroïque courage et la sublime valeur de nos soldats, facilitait les menées de ce parti qui n'avait qu'un désir, c'était

Digitized by Google

de renverser le gouvernement. Il en a profité : on s'y attendait.

On disait beaucoup autour que l'Empereur, ayant renoncé au commandement, aurait dû revenir à Paris et grouper autour de lui ses partisans, et fortifier ainsi le ministère composé du reste d'hommes capables. Mais qu'aurait-il pu? Tout le monde l'accusait d'avoir voulu la guerre et d'avoir entraîné la nation, — ce qui est faux, et je répéterai toute ma vie que le ministère du 2 janvier, sauf deux exceptions, MM. de Parieu et Plichon, doit être regardé comme responsable de la chose. Et encore doit-on ajouter que les Chambres ont voté de plein gré l'entrée en campagne, et que le peuple qui criait : *A Berlin !* est complice par son enthousiasme de la déclaration de guerre.

Quant à la Prusse qui, elle, était prête, on ne saurait nier qu'elle avait préparé depuis longtemps son plan d'attaque contre nous.

Nous avions une belle armée, mais les ennemis avaient derrière leur armée les ressources immenses de la landwher ; nous avons été écrasés par le nombre.

Pauvre France, dans quel état ils t'ont mise ! On dirait que le ciel s'est détourné de toi ! Tu as eu de magnifiques élans et montré un patriotisme admirable ; tes soldats sont partis en chantant et sont morts en héros ; tu as tout donné et fait tous

Digitized by Google

les sacrifices ; tes emprunts nationaux de millions et de millions ont été couverts en deux jours ; tes enfants ont vaillamment fait leur devoir... Mais, pauvre France, ton mal est en toi, et tu souffres des vertus qui te manquent, la foi, la croyance aux choses saintes, aux vérités immuables de la religion ; tu t'es laissé infiltrer un poison subtil et affreux par tes libres penseurs, tu t'es laissé gagner par l'amour de l'argent, par tes appétits de luxe ; et pour ton malheur tu as tant de partis politiques qui te déchirent les flancs et que tu ne peux jamais satisfaire ni apaiser ! Ce sont les tiens qui d'eux-mêmes racontent tes hontes et tes faiblesses à l'univers entier ; c'est par là que tes ennemis les connaissent, étonne-toi après cela qu'ils en profitent contre toi !...

L'écho de la rue a résonné à la Chambre dans la séance de nuit, tenue à la suite des événements ; le mot fatal de *Déchéance* a été prononcé. Et tout autour du château, la pauvre Impératrice a pu l'entendre répéter par des milliers de voix, qui lui annonçaient ainsi le malheur et l'exil.

Tant de grandeur, une destinée si extraordinaire pour aboutir à une pareille chute ! On ne voit jamais mieux le néant de toute chose sur terre que devant de pareils coups de la fortune. Mais, jusqu'au bout, la noble femme a fait son devoir sans lâcheté ni faiblesse. Je la plains et je l'admire.

Digitized by Google

A la Chambre, la proposition de déchéance, présentée par Jules Favre et signée de toute la gauche, a été lue au milieu de la stupeur générale. Un seul homme a eu le courage de protester, c'est M. Pinard. Il faut avouer que c'est honteux pour ses collègues de la droite et du centre. Un témoin m'a raconté que jamais séance n'avait été plus triste et plus lugubre.

Dès ce soir, je porte le deuil de l'Empire, et tant de circonstances déchirantes entourent sa fin que j'en ai le cœur comme labouré.

Le lendemain, le drapeau est tombé du toit des Tuileries. Nous l'avons vu, ma sœur et moi, des Champs-Elysées où nous étions.

Nos yeux, comme de raison, se sont remplis de larmes : nous savions que l'Impératrice avait quitté le château, — probablement pour toujours.

Elle avait appris les désastres trois ou quatre jours avant le public, du moins à ce qu'on m'a dit et elle s'était préparée à la catastrophe en femme courageuse et digne. Personne ne savait le moment du départ ; ne voulant pas s'attendrir inutilement, elle est partie entourée de peu de monde. Elle a bien fait d'éviter de déchirants adieux. Les dévoués la retrouveront dès qu'ils le voudront bien.

Du reste, il était temps pour elle de s'éloigner, car, au moment où les députés quittaient la Chambre envahie, la foule forçait la grande grille qui ferme le jardin du côté de la place de la Con-

Digitized by Google

corde, les aigles étaient brisés et jetés à terre. Une troupe s'avançait vers le château : le général Mellinet, un des vétérans de Crimée, commandait les soldats laissés à la garde des Tuileries.

Peut-être eût-il résisté, mais on lui montra que le drapeau venait d'être abaissé, ce qui indiquait le départ de l'Impératrice. Découragé, il se retira en silence.

J'ai vu de mes yeux le peuple en ces journées-là et je dois dire que c'était plutôt un peuple en liberté qu'un peuple en révolte. Il semblait heureux.

— Voyez-les, me disait une dame en me montrant les Parisiens allant et venant, et criant, ils sont contents, mais vous pouvez être sûre qu'il ne se commettra aucun désordre. Ils ne veulent plus de l'Empereur qui a perdu la France. Voilà tout.

Un homme, se mêlant à la conversation, ajouta :

— Nous ne faisons pas la révolution pour contenter les Prussiens, mais pour les chasser, nous étions trahis par les généraux de Napoléon.

C'était en effet l'opinion de la grande masse, ou que l'Empereur avait été trahi dès le commencement par ses généraux ; ou, ce qui est plus stupide encore, que l'Empereur avait livré la France à la Prusse, fatigué des dernières années de son règne et regrettant les libertés octroyées.

L'affreux, c'est que tout en reconnaissant la fausseté de ces assertions on reste silencieux. A

Digitized by Google

quoi bon protester? Et puis les désastres sont si grands qu'on en perd tout courage.

Ce que j'ai vu de plus curieux, c'est l'agitation autour des Tuileries et le calme le plus parfait qui régnait dans les côtés du jardin. On y voyait des bonnes avec des enfants, et tout ce petit monde continuait à s'amuser, sans s'inquiéter des cris qu'on entendait au loin, ni des fragments de *Marseillaise* que les vents apportaient à leurs oreilles.

En revenant sur la place de la Concorde, nous avons trouvé un groupe très nombreux entourant la statue de la ville de Strasbourg, couverte de drapeaux et de lauriers. On criait : *Vive Strasbourg! Vive Urich! Vive la Patrie!*

Tout à coup un homme s'élance sur le piédestal et y plante un drapeau rouge, mais un enfant de Paris s'élance à son tour :

— Citoyen, dit-il, laisse-moi déposer le drapeau tricolore ; c'est celui qui flotte encore à Strasbourg c'est celui pour lequel nos soldats sont morts.

Des applaudissements éclatent, saluant ces dignes paroles.

Nous rentrons par les boulevards et la rue du faubourg Saint-Honoré. Tous les fournisseurs, si fiers deux jours auparavant de mettre sur leur devanture leur titre de « Fournisseur de S. M. l'Empereur », ne sont occupés qu'à enlever bien vite ces insignes, et c'est le seul moyen pour eux d'éviter les insultes et les violences.

Digitized by Google

La princesse Clotilde a également quitté Paris; son départ s'est effectué avec une véritable grandeur. Elle est partie la dernière, après avoir entendu la messe ; elle est sortie dans une voiture à ses armes, ses gens avaient conservé leur livrée. La garde nationale lui a présenté les armes. Aucun mot de haine, aucun outrage n'a été proféré contre cette princesse, toute en Dieu, à ses devoirs et jamais à la politique.

Le mouvement populaire qui a renversé le gouvernement a balayé la Chambre ; la République a été proclamée et un gouvernement provisoire dit de Défense Nationale a été improvisé. Il est composé de MM. Emmanuel Arago, Crémieux, Jules Favre, Ferry, Gambetta, Garnier-Pagès, Glais-Bizoin, Pelletan, Picard, Rochefort, Jules Simon, avec le général Trochu pour président.

Ce comédien pourra poser, parler et écrire. C'est, je crois, tout ce qu'il sait faire et tout ce qu'il fera.

Malgré la gravité des événements, je resterai à Paris jusqu'à la fin du drame, dans ce Paris si changé depuis quelques jours. Ce que j'y vois est fait aussi bien pour m'étonner que pour m'attrister.

La ville est poudreuse et sale : on ne balaie plus ni on n'arrose. On voit circuler partout des canons, des caissons, on est tout à la défense.

Le 12 septembre, une immense revue a eu lieu :

Digitized by Google

on évalue à deux cent mille le nombre des hommes qui ont eu l'honneur de voir le général Trochu passer devant eux. La haie sans exagération s'étendait depuis la place de la Bastille jusqu'au delà du rond-point de l'Etoile.

J'ai été la voir aux Champs-Elysées : combien différente des revues de jadis, où des soldats propres, astiqués, défilaient au son des musiques jouant : *Partant pour la Syrie !* C'était un assemblage d'uniformes de la garde nationale et de l'armée mêlés aux blouses réglementaires de la garde mobile, et même à des blouses de travail, et à des costumes civils. Mais un certain ordre régnait dans toute cette foule, on sentait qu'une même pensée animait tous ces gens. Le tout présentait un coup d'œil étrange dont l'irrégularité pittoresque rappelait la solennité cruelle et imprévue de la situation.

La revue a duré deux heures, elle a été lestement conduite par le général Trochu, suivi d'un état-major peu nombreux et fort peu martial d'aspect.

On chante bien la *Marseillaise* et le *Chant du Départ*, mais au fond le chagrin et l'inquiétude, voilà ce qui domine. Chacun pleure sa France malheureuse, comme il l'entend, et on ne peut guère avoir confiance dans les mains qui sont chargées de relever notre drapeau.

Comme ministre des Affaires étrangères, nous avons Jules Favre : c'est un bon avocat, très élo-

Digitized by Google

quent, mais où et quand a-t-il appris la diplomatie? Je le vois mal causant affaires avec lord Lyons, le prince de Metternich, le nonce, ou quelque autre des représentants des puissances étrangères, avec qui nous sommes en paix? Mais il est de règle qu'un bon républicain sait tout et est apte à tout : nous verrons bien.

Un autre point noir vient aussi de ce que le parti républicain est fort divisé en nombreuses sectes, et toutes ne sont pas contentes, car toutes n'ont pas part au gâteau, c'est-à-dire au pouvoir. Ceux qui sont nantis trouvent que tout est bien, et maintenant qu'ils sont ministres et gouvernants, ils veulent que l'ordre règne et que la révolution reste pacifique. Cela ne fait pas l'affaire des démocrates, des socialistes; ceux-ci regardent d'un œil d'envie leurs frères arrivés, ils les détestent, et ne cachent pas leur déception non plus que leur désir. On leur avait promis une autre république et ils sauront se la procurer dès qu'ils pourront.

L'aspect de Paris devient de plus en plus guerrier. Les soldats de la garde mobile logent dans toutes les maisons et s'exercent à peu près partout, surtout sur la place de la Concorde et le long des Champs-Élysées. Le jardin des Tuileries offre l'aspect d'un campement, la terre est jonchée de paille, les chevaux sont attachés par dizaines à des piquets; les caissons occupent les grandes allées; les artilleurs font la popote autour d'un

Digitized by Google

brasier; leurs vêtements sont suspendus aux branches des arbres.

Sur la tour du pavillon de l'Horloge, d'où pendant dix-huit ans j'ai entendu sonner les heures, qui alors étaient des heures de gloire et de sécurité, je vois le drapeau blanc avec la croix rouge, signe que les Tuileries, devenues « propriété nationale », vont être transformées en ambulances.

Alors, je me ressouviens de toute cette ère si brillante; de tous ceux qui ont gravité autour du château, je suis peut-être la seule qui soit restée dans Paris. Je ne rencontre personne pour la pleurer et la regretter avec moi...

J'ai vu, hier 15 septembre, défiler tout le corps d'armée du général Vinoy, celui qui s'était replié sur Paris, après Sedan. C'étaient des soldats, de vrais soldats, et la vue de ces braves ranimait le cœur. Ils allaient à la rencontre de l'ennemi qui s'approche de plus en plus.

Journellement, on mande par dépêches leur passage dans l'une ou l'autre localité, et l'on fuit devant eux, et l'on emporte tout ce qu'on peut emporter, sinon on le détruit. Le vide se fait devant les sauterelles allemandes...

Que penser de la mission acceptée par M. Thiers, au milieu des grands préparatifs pour la défense, tandis que les ennemis disent bien haut qu'ils ne songeront à la paix que dans Paris, et en lui dictant leurs conditions?

Digitized by Google

M. Thiers est certainement un homme de grande valeur, comme esprit et connaissances, mais c'est un homme à toutes besognes : c'est Figaro-ci, Figaro-là, mais un Figaro dangereux. Au moins, cette fois il a les droits de s'employer pour arriver à obtenir la fin de cette guerre terrible. Il commencera par Londres, puis il ira à Saint-Pétersbourg et à Vienne. Quel accueil y trouvera-t-il ? Jusqu'à présent, la République française n'a reçu que les impuissants saluts des États-Unis et de la Suisse.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE XVII

Ma situation. — Motifs qui m'ont fait rester à Paris. — La défense. — La Commission des barricades. — Combat de Clamart. — Panique. — Entrevue de Ferrières. — Proclamation du gouvernement. — Le siège. — Reddition de Strasbourg. — Proclamation de M. Gambetta. — Lettre de Louis Blanc au peuple anglais. — Départ de M. Gambetta en ballon. — Incendie du château de Saint-Cloud. — Un mois de siège. — L'alimentation. — Les inventions. — Le doigt prussique. — Reddition de Metz. — Emeute.

Donc, je suis restée à Paris, et cela peut paraître étrange, car seule, sans famille, n'ayant aucun rôle à remplir dans la défense, il eût été plus naturel que j'imitasse tous ceux qui abandonnaient Paris, dès qu'ils le pouvaient, et qui fuyaient ainsi le triste sort qui le menaçait, et les horreurs d'un siège et peut-être d'une prise d'assaut.

C'est positivement la destinée de ce Paris, destinée inconnue et terrible, qui me lie à lui; impossible de m'arracher à ce drame historique dont j'ai déjà vu les commencements si palpitants depuis deux mois. Ils ont été mêlés à des événements intimes, tels que notre départ à Soulz, la mort de ma mère et mon retour pour remettre à qui de droit le logement que nous occupions aux Tuileries.

Digitized by Google

Je n'ai plus revu ni l'Empereur, ni l'Impératrice, je dirai même ni personne de la cour. J'ai raconté l'épisode de mon déménagement des Tuileries. J'avoue que le séjour ne m'en était guère agréable. Aussi, lorsque tout a été prêt pour me recevoir rue Montaigne, je m'y suis transportée, et cet endroit tranquille m'a paru un Eden de repos et de calme. Le logement de ma sœur, parfaitement disposé, renferme tout ce que je puis désirer; je m'y trouve admirablement, chez moi, à moi et pour moi, — et j'y reste.

Entourée d'une nombreuse famille, vivant avec elle, c'est la première fois de ma vie que je suis livrée à moi-même. Je me trouvais d'abord avec ma sœur, la comtesse Deroy, mais le moment n'a pas tardé à sonner où la prudence lui a imposé le départ. Il fallait profiter d'une excellente occasion : notre ami M. de Parieu s'offrait à l'accompagner et à la conduire jusqu'à Neufchâtel. Elle n'a eu garde de la laisser passer, et j'ai su qu'elle était arrivée en Suisse heureusement.

Il a été, pendant quelque temps, sérieusement question pour moi de la suivre. On me désignait les horreurs futures de la fournaise où j'allais me trouver, et le danger que courraient ceux qui avaient appartenu à la cour impériale, sans parler de mes alliances de famille avec le souverain malheureux et vaincu qu'on déteste aujourd'hui.

A cela je répondais que j'avais trop peu usé des

Digitized by Google

faveurs impériales pour croire que le souvenir put causer pour ma sécurité un péril sérieux. Notre nom n'a joué aucun rôle politique pendant les dix-huit ans de l'Empire, et ceux qui le connaissent ne peuvent que l'estimer.

On me disait encore que le gouvernement actuel était rien moins que solide, que les mauvaises passions surexcitées pouvaient se donner carrière et amener dans la ville des désordres et des émeutes, où la sécurité des particuliers serait assurément menacée.

Pour le moment, je trouvais que le pouvoir nous garantissait suffisamment et Paris offrait la sécurité la plus complète.

On insistait ensuite sur les périls du siège; il y aurait des combats, des coups de canon, et il fallait s'attendre à un bombardement dont le résultat serait des sinistres et des incendies. Mais Paris est si grand; il y aurait toujours des endroits où l'on serait à l'abri. Même la pensée que les Prussiens pourraient un jour peut-être entrer dans Paris ne modifiait pas ma résolution, je voulais voir la fin du drame et observer de près ce grand spectacle.

Puis ma santé très ébranlée par tous nos malheurs me faisait craindre les fatigues d'un voyage, et ma fortune, très réduite par le naufrage de ma pension future, m'imposait le devoir de ménager mes ressources pécuniaires. Enfin, il me répugnait de pleurer à l'étranger l'abaissement et les malheurs

Digitized by Google

de ma patrie. L'égoïsme des nations amies me révoltait et la joie des ennemis m'aurait irritée. Dans de pareilles conditions, le foyer particulier modeste et solitaire vous devient cher et précieux, et l'on aime mieux y rester que de courir à l'étranger.

Mes journées bien employées s'écoulaient rapidement; les nouvelles du jour, les émotions du passé, du présent et de l'avenir occupaient suffisamment et même absorbaient au point que l'esprit n'avait point de repos ni jour ni nuit. Je n'étais du reste nullement abandonnée de nos amis qui, comme moi, étaient restés à Paris, bravant les aventures que ce séjour pouvait nous réserver.

Je voyais souvent mon neveu le comte de l'Espine, M. et Mme de Béthisy, le nonce bien douloureusement affecté des événements de Rome. les ambassadeurs d'Angleterre, le prince de Metternich; mais ces diplomates nous ont quittés pour se rendre à Tours. Parmi les fidèles, je puis citer encore Mmes d'Assailly et de Caze, un espagnol, M. Queredo, M. Dieulafoy, les comtes de Flamarens et de Reyneval, le prince Bibesco, le ministre de Hollande et Mme de Zeulen et quelques journalistes de mes amis.

Nous causons de la défense de Paris naturellement, et nous nous demandons ce que pourra faire ce gouvernement civil alors qu'il faudrait de vrais militaires. Il a des inventions plaisantes : n'a-

Digitized by Google

t-il pas nommé M. Rochefort président d'une commission des barricades?

Les premiers engagements, sans être très importants, n'ont pas été trop défavorables. Cependant au combat de Clamart, il y a eu une panique dont nous avons eu le contre-coup dans nos quartiers; une nuée de fuyards sont venus jeter l'inquiétude au milieu des bonnes gens qui savaient depuis sept heures du matin qu'on se battait du côté de Clamart.

Ces fuyards, sales et déguenillés, racontaient l'impossible sur l'incurie de leurs chefs, et, du haut de mon balcon, assistant à ce lamentable spectacle, je me rendais plus compte encore de quels mauvais éléments est composée la défense de Paris.

Pour suppléer à son insuffisance, ce n'est pas le petit Thiers et sa mission qui pourront nous donner la pacification tant désirée; c'est encore moins Jules Favre qui a essayé de faire preuve de talents diplomatiques, et qui, dans une entrevue qu'il a eue à Ferrière avec M. de Bismarck, n'a trouvé moyen que de se faire dire des insolences, auxquelles il a répondu, comme toujours, par des phrases. Mais les phrases qui prennent les badauds, dans la rue, n'ont pas d'effet sur un vainqueur tudesque. Cela ne l'a pas empêché, au retour, de signer, avec ses collègues, une proclamation adressée au peuple de Paris.

Digitized by Google

« On a répandu le bruit que le gouvernement de la Défense nationale songeait à abandonner la politique pour laquelle il a été placé au poste de l'honneur et du péril.

« Cette politique est celle qui se formule en ces termes :

Ni un pouce de notre territoire;
Ni une pierre de nos forteresses.

« Le gouvernement la maintiendra jusqu'à la fin. »

Cette déclaration, affichée à tous les coins de rue, car c'est ainsi que la République parle à ses enfants, cette déclaration n'a rien de pacifique et pousse à la lutte. Du reste, les temps sont graves et le siège de Paris commence. Les portes de la ville sont fermées et l'on n'en peut plus sortir. Je rencontre des personnes que cette situation angoisse à l'excès. Les postes ne vous apportent plus rien de l'extérieur, on ne sait rien des uns et des autres. Les denrées ne manquent pas encore puisque nous ne sommes qu'au commencement; mais on voit déjà qu'on est à la ration pour beaucoup d'objets d'alimentation tels que lait, crème, beurre, légumes frais, poissons, volailles.

Tout ceci ne m'effraie pas, et je dis : « à la guerre comme à la guerre. »

Il est rare qu'un incident ne signale pas ma promenade quotidienne. C'est une ambulance qui

Digitized by Google

part, un régiment qui défile, c'est une arrestation, et la personne arrêtée est toujours un espion, du moins la foule le croit et le dit. On vend d'ignobles carricatures de l'Empereur, de l'Impératrice, du roi Guillaume, des Prussiens. Les mendiants les plus hideux vous arrêtent pour vous apitoyer sur leurs misères.

On entend souvent le canon gronder : ce sont les combats qui se livrent autour de l'enceinte de Paris. Les Allemands sont maintenant partout : on en voit sur les hauteurs de Meudon, de Montretout, de Saint-Germain ; ils ont établi leur quartier général à Versailles. Les engagements ne sont pas toujours heureux : ainsi le combat de Chevilly a été un coup manqué ; il y a eu des pertes d'hommes considérables, un général tué...

Je plains nos gouvernants de ces insuccès, mais je suis attentivement la tactique avec laquelle ils font avaler au peuple ces pilules amères après les avoir enveloppées de silence le plus longtemps qu'ils ont pu. Ce silence soi-disant pratiqué sous l'empire était l'objet de leurs récriminations et ils le condamnaient sévèrement. Maintenant ils agissent sans vergogne, et non contents de mettre les nouvelles sous le boisseau, ils ne les livrent que lorsqu'ils peuvent les accompagner d'un boniment destiné à servir de réclame en leur faveur. Ils viennent de montrer ce qu'ils sont dans une douloureuse affaire. Comme il était à prévoir, faute de

Digitized by Google

secours, de munitions et de vivres, Strasbourg a dû se rendre.

Le gouvernement a annoncé ce fatal dénouement cinq ou six jours après en avoir été informé. Et c'est une proclamation de M. Gambetta qui l'a appris à la population. Le début en est curieux :

« Le gouvernement vous doit la vérité *sans détours, ni commentaires...* »

Et les commentaires suivent, redondants et sonores.

Voici la réclame maintenant :

« La statue de la ville de Strasbourg qui se trouve actuellement sur la place de la Concorde sera coulée en bronze et maintenue sur le même emplacement avec inscription commémorative des hauts faits de la résistance des départements de l'Est. Le ministre de l'Instruction publique est chargé de l'exécution du présent décret. »

Toujours les grandes phrases; c'est la méthode révolutionnaire. Le petit Louis Blanc a cru devoir écrire au peuple anglais; je ne citerai que deux phrases plus burlesques que les autres :

« Nous assistons à un phénomène monstrueux; il aurait étonné jusqu'aux âges de barbarie. Il scandalisera l'Histoire. Des hordes impatientes de tout tuer, de tout brûler, de tout détruire, se sont répandues en masses serrées et profondes autour de la plus hospitalière des villes... »

« Le XIX^e^ siècle a son Attila. Lui et ceux qui le

Digitized by Google

conseillent, invoquent, avec du sang jusqu'aux genoux, ce qu'ils nomment le dieu des armées. Ils ont juré que la ville européenne manquerait tout à coup à l'Europe... »

En lisant cela, je m'imaginais voir le roi de Prusse en costume de Teuton, entouré de ses hordes vêtues de peaux de bêtes...

Pendant ce temps, que se passe-t-il en province? On n'en sait trop rien, si ce n'est que cela ne va pas bien, et que M. Crémieux a réclamé un renfort de gouvernement. M. Gambetta s'est décidé à partir, et, comme les communications terrestres sont impossibles, il s'est envolé dans un ballon. Son voyage a réussi; il va organiser là-bas des armées de secours.

Le 13 octobre, à 6 heures du soir, une nouvelle se répand dans Paris : le château de Saint-Cloud est tout entier en flammes!

Il paraît que c'est la canonnière Farcy qui a d'abord démoli la lanterne de Diogène pour anéantir une batterie prussienne établie près d'elle. Premier grand sacrifice. Puis à midi et demi, le Mont-Valérien a lancé une bombe qui est tombée à pic sur l'aile droite du château. A trois heures, toute l'aile était en feu.

Le vent soufflant avec violence, l'incendie s'est propagé, et ce beau, ce ravissant château n'existe plus. La France a perdu un de ces joyaux. Et l'on ne peut s'empêcher de faire ce rapprochement,

Digitized by Google

c'est que c'est de là que l'Empereur est parti pour l'armée : ç'a été sa dernière résidence en France.

Nous arrivons au 20 octobre : voici un mois que le siège a commencé ; les efforts de l'ennemi n'ont pas entamé la ligne de défense, mais le côté sérieux de la position, c'est la question d'alimentation. Déjà on rationne le pain et la viande ; pour celle-ci on ne peut en avoir que tous les trois jours, et encore après une attente longue et pénible, depuis trois heures du matin, aux portes des boucheries ; c'est risquer d'attraper, pour un morceau de viande, un tas de maladies.

Ce qui m'étonne, c'est le manque de salaisons en tous genres. Cela tendrait à prouver que personne ne croyait bien à un siège, ou du moins à un blocus aussi complet. Il va sans dire que ces denrées existent, mais on ne peut se les procurer qu'à des prix énormes : un jambon vaut de 50 à 60 francs ; un poulet maigre, 10 à 12 francs ; un œuf, 6 à 8 sous ; une livre de beurre salé, 10 francs. Il n'y a plus possibilité de faire un menu raisonné. A titre d'exemple, voici ce qu'on mange à dîner : soupe à la julienne conservée ; côte de cheval rôtie ; conserves de foie d'oies ; bœuf de Hambourg ; épinards frais ; compote ; pain d'épice.

Voici un autre menu : potage Liebig avec riz ; veau conservé ; légumes frais ; compote.

On vous invite pour manger un gigot comme il y a quatre mois on l'aurait fait pour une soupe

Digitized by Google

à la tortue, du saumon, des ortolans, que sais-je ?

Pour le moment on ne souffre pas encore, et avec des goûts simples et modérés, on peut très bien se tirer d'affaire. Ce sera autre chose, si le siège continue longtemps encore. Une ville aussi immense que Paris ne peut pas supporter la famine comme une cité petite ; et cela deviendra grave lorsque l'on n'aura pour se nourrir et se consoler que les larmes de Jules Favre, les belles paroles et le plan du général Trochu, avec les barricades de M. Rochefort.

Sur certains points déjà, éclatent des symptômes de folie. Il est des citoyens qui songent à employer les femmes pour la défense, en les habillant en hommes pour aller aux remparts ; d'autres leur conseillent de protéger leur honneur contre l'ennemi entreprenant en se munissant d'acide prussique.

Il y a un club de femmes où se débitent ces insanités. On entend prononcer des phrases comme celle-ci : « Vous avez vu en moi une femme pacifique et simple ; aujourd'hui, je demande un pantalon de zouave. »

Le citoyen Allix, président de ces dames, a inventé un petit instrument, qu'il appelle le doigt prussique, et dont il donne la description : il consistera en une sorte de dé en caoutchouc que les femmes se mettront au doigt. Au bout du dé est un petit tube contenant de l'acide prussique. Le

Digitized by Google

Prussien s'approche : vous tendez la main, vous le piquez, il est mort. Tandis que d'ordinaire la femme ne sort des bras des Prussiens que folle ou morte, celle qui a le doigt prussique les pique ; elle reste tranquille et pure, ayant autour d'elle une couronne de morts (*Textuel*).

Aujourd'hui, 31 octobre, le gouvernement vient d'apprendre une nouvelle autrement terrible que la reddition de Strasbourg : Metz est au pouvoir de l'ennemi. Le maréchal Bazaine et son armée ont dû se rendre après d'héroïques efforts que le manque de vivres et de munitions ne leur permettait pas de continuer. Ils sont prisonniers de guerre.

Aussitôt une agitation considérable s'est manifestée dans Paris. Je me suis rappelé les belles paroles de Jules Favre à M. de Bismarck, lorsque celui-ci lui parlait de la « populace de Paris », et que notre ministre lui répondait qu'il n'y avait à Paris qu'une population intelligente, etc. On allait bien le voir.

Donc, vers deux heures, une foule énorme s'est massée sur la place de l'Hôtel-de-Ville. Beaucoup de gens portaient des écriteaux : *Pas d'amnistie ! La levée en masse.* — De nombreux rassemblements se sont formés aux cris de *Vive la commune !*

C'était la lutte de la blouse contre l'habit ; pendant plusieurs heures la première a eu l'avantage.

Digitized by Google

L'Hôtel de Ville a été envahi, et les cris de *Vive la commune! La démission! La déchéance!* ont retenti aux oreilles des gouvernants. M. Jules Favre, à ce dernier mot, a pu se rendre compte de la différence qu'il y a entre le prononcer et l'entendre, et il a pu songer à la loi du talion.

Au milieu du bruit, on acclame M. Dorian comme président du nouveau gouvernement. M. Dorian refuse. Alors survient le citoyen Flourens, il propose le citoyen Lefrançais. Celui-ci lit à son tour une liste sur laquelle figurent les noms de Blanqui, Victor Hugo, Louis Blanc, Ledru-Rollin, Delescluze, Piat, Mottu, Flourens et Gambon.

Bref, la confusion est à son comble : les membres du gouvernement de la Défense nationale sont gardés à vue par les émeutiers.

Mais vers le soir, le général Trochu parvient à s'évader; Ernest Picard s'était sauvé dès le commencement et n'avait pas perdu sa journée. Rentré à son ministère, il avait convoqué l'état-major de la garde nationale; on avait battu le rappel et quarante mille gardes nationaux s'étaient réunis.

Il est entre une heure et deux heures du matin lorsque cette masse se dirige vers l'Hôtel de Ville. Les émeutiers prennent peur et s'enfuient. Les gouvernants sont délivrés.

Mais ils doivent faire de singulières réflexions sur les critiques qu'ils adressaient naguère à l'em-

Digitized by Google

pire. Les voilà, eux aussi, obligés de résister à la populace ; ce n'est pas tout, pour sortir d'embarras et pour consacrer en quelque sorte leur usurpation du pouvoir, ils ont recours à quoi ? à un plébiscite ! Et six mois à peine après celui qu'ils ont tant reproché à l'Empereur. Ce doit leur être une cruelle humiliation.

La population a répondu à leur demande de confiance par trois cent mille *Oui* contre cent cinquante mille *Non*.

A la suite de ces événements, M. Rochefort a cru devoir donner sa démission de membre du gouvernement. Il ne lui retire pas plus de force qu'il lui en avait apporté. La situation se traîne lamentable et triste : on n'avance pas, et pendant ce temps-là les provisions s'épuisent. Le beurre salé est hors de prix, et l'on arrive à manger des chiens, des chats, jusqu'à des rats ! Il n'y a plus de viande fraîche dans aucune boucherie. Le gaz aussi va disparaître, et nous serons éclairés à l'huile, au pétrole, ou pas du tout...

Digitized by Google

CHAPITRE XVIII

Le siège continue. — Succès du général d'Aurelle de Paladines. — Sortie projetée. — Proclamation du général Trochu. — Combats autour de Paris, 29-30 novembre, 1er décembre. — Prisonniers bavarois. — Les Prussiens reprennent Orléans. — Lettres échangées entre M. de Moltke et le général Trochu. — Dépêches de M. Gambetta. — Continuation des désastres. — Impuissance de Paris à se délivrer et de la province à venir à son secours. — La disette. — Fin de l'année 1870.

Vers le milieu de novembre, une bonne nouvelle nous arrive : le général d'Aurelle de Paladines a battu le général de Tann et a repris Orléans sur les Prussiens. Serait-ce le commencement d'une meilleure série? Les armées de province pourraient-elles venir aider l'armée de Paris à rompre le blocus? On espère, on veut espérer.

Ce qui pèse le plus, c'est l'inaction où l'on semble laisser les soldats, ou plutôt la multitude armée qui campe autour de Paris. Cela diminue peu à peu l'estime et la confiance dans ces gens qui se sont mis d'eux-mêmes à la tête de la défense, le 4 septembre; il leur faudrait, à eux aussi, des succès militaires pour justifier leur conduite. L'inaction au milieu du silence d'une grande ville séquestrée, privée de nouvelles, finit par exaspérer la population.

Digitized by Google

Le gouvernement semble l'avoir compris, et, après ces soixante-dix jours de siège, il s'est résolu à une action militaire. J'en ai eu la nouvelle par mes amis Bassano, Reboul, Batbedat, Théroulde qui sont venus me faire leurs adieux, avant de partir pour cette expédition.

Les ambulances ont reçu les ordres de se tenir prêtes : tout s'est préparé pour le combat.

Le 29 novembre, à deux heures du matin, la canonnade a appris à tous que l'action était engagée. Dans une petite ville, la population entière eût été affolée; ici, tout se perd par la grandeur de l'espace, et le centre reste calme, malgré les inquiétudes du moment. On se groupait seulement autour des proclamations. Elles abondent, et le général Trochu n'a pas laissé échapper cette occasion de parler et d'écrire. Voici une phrase de sa proclamation :

« La politique d'envahissement et de conquête entend achever son œuvre. Elle introduit en Europe et prétend fonder en France le droit de la force. L'Europe peut subir cet outrage en silence, mais la France veut combattre, et nos frères nous appellent au dehors pour la lutte suprême. »

Le moment du grand effort est arrivé, Paris veut donner la main à la province pour refouler l'invasion.

Je ne raconterai point les détails d'une action connue ; je me bornerai à dire les faits et ce que je sais de particulier. Le temps froid mais beau per-

Digitized by Google

mettait la promenade, accompagnée du bruit des coups de canon qui semblaient partir de tous les côtés, autour de Paris. C'est ainsi que j'ai appris, le 1er décembre, qu'on s'était battu sur plusieurs points à la fois. Notre jeune armée, formée en deux mois, s'est très bien comportée; pendant douze heures elle a combattu, et finalement elle a conquis les positions sur lesquelles elle couche. Bref, les nouvelles sont bonnes, et l'espoir de la délivrance ranime les cœurs. Pour le moment, je ne rêve que Paris débloqué, ravitaillé, rendu à lui-même. Je pense que des succès réels vont couronner l'œuvre de la défense, mais il faut s'exercer à la patience pour avoir le droit d'espérer.

J'ai vu par hasard cinq prisonniers qu'on dirigeait sur Vincennes. Les prenant pour des Prussiens, on leur montrait l'aversion la plus grande.

— Pas Prussiens, dit l'un d'eux timidement, mais Bavarois.

Tout de suite la colère est tombée et des regards de pitié ont été dirigés sur eux. On comprend très bien ici la position qui est faite à la Bavière par la Prusse, et la haine générale ne les atteint pas. Mais l'horreur et l'exécration sont à jamais vouées à M. de Bismarck; je crois que peu d'hommes ont été aussi détestés que lui sur terre; je ne puis penser qu'au large dos que la nature lui a octroyé, comme pour supporter les malédictions qu'il mérite.

Paris continue à se tenir dans un calme admi-

Digitized by Google

rable. On espère et on a peur. On veut croire à la délivrance et on en doute encore. Il n'y a qu'une chose certaine, c'est le désir de chacun de se battre, de chasser, d'écraser l'ennemi.

Le 4 décembre, nous apprenons qu'on a passé la Marne sur un pont de bateaux, que les troupes se sont avancées pour opérer la trouée désirée, qu'on s'est courageusement battu et avec succès, qu'on s'est maintenu sur les plateaux conquis... Puis le silence se fait, et chacun peut se livrer à ses propres conjectures, mais la totalité, comme moi, croyait que l'expédition se continuerait de ce côté, et on la suivait avec une nouvelle anxiété au cœur, vu le froid excessif qui s'était établi.

Pour l'actualité, nous avons les détails poignants qu'engendre toute action de guerre, la mort des uns, les blessures des autres. Il paraît que le nombre n'en est pas mince. On s'est généralement plaint du mauvais secours le premier jour; on a laissé des malheureux blessés mourir de froid. Le second jour, tout a mieux marché, mais on a le cœur serré en pensant aux souffrances des victimes. Deux généraux ont été tués, deux blessés. Le général Renault a été amputé. Le colonel Vignerai et tous les chefs de bataillon d'Ille-et-Vilaine ont été tués ou blessés. Le colonel de Grancey a été tué également.

Je rencontre la comtesse de Durfort tout éplorée, qui va à l'ambulance internationale voir un jeune comte de Cambrai qui vient de subir l'am-

Digitized by Google

putation d'une jambe et qui est menacé de se voir couper le bras. Le baron Saillard a été rapporté avec quatre balles dans le corps.

Malgré ces tristesses, on gardait l'espérance, lorsqu'on apprend que le général Ducrot a repassé la Marne avec son armée, qui bivouaque maintenant dans le bois de Vincennes. Et je reçois en effet la visite de Bassano et de Théroulde, revenus de là-bas. Tout le monde est désorienté, et l'on ne sait plus que penser du fameux plan de Trochu, de maître Tróchu, comme on l'appelle à cause de ses bavardages d'avocat.

Le mécontentement produit par la déception éprouvée est à peine calmé qu'un nouvel incident vient apporter un nouveau trouble dans les esprits.

Voici la lettre que le gouverneur a reçue de Versailles, en date du 5 décembre :

« Il pourrait être utile d'informer Votre Excellence que l'armée de la Loire a été défaite hier près d'Orléans, et que cette ville est occupée par les troupes allemandes. Si toutefois Votre Excellence juge à propos de s'en convaincre par un de ses officiers, je ne manquerai pas de le munir d'un sauf-conduit pour aller et venir.

« Agréez, mon général, l'expression de la haute considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être votre très humble et très obéissant serviteur.

« *Le chef d'état-major,*

« Comte de Moltke. »

Digitized by Google

Le général a répondu :

« Votre Excellence a pensé qu'il pourrait être utile de m'informer que l'armée de la Loire a été défaite près d'Orléans et que cette ville est réoccupée. J'ai l'honneur de vous accuser réception de cette communication, que je ne crois pas devoir faire vérifier par les moyens que Votre Excellence m'indique.

« Agréez, mon général, etc.

« *Le gouverneur de Paris*,

« Général Trochu. »

A la réception de cet avis, le gouvernement s'est réuni en conseil, et à l'unanimité a ajouté ce *post-scriptum* aux deux lettres, sur l'affiche qui les a fait connaître à la population :

« Cette nouvelle qui nous vient par l'ennemi, en la supposant exacte, ne nous ôte pas le droit de compter sur le grand mouvement de la France accourant à notre secours. Elle ne change rien ni à nos résolutions ni à nos devoirs. Un seul mot les résume : combattre. »

Je dois dire, à l'honneur de Paris, que ces lettres connues n'ont en rien modifié son attitude calme et résolue. On en causait avec sang-froid et sans ces emportements qui précèdent les violences coupables et les abandons honteux.

Digitized by Google

La patience est cependant mise à une rude épreuve : cette absence de nouvelles dans une ville habituée à connaître les événements aussitôt qu'ils ont eu lieu est une vraie souffrance, et le pire c'est que lorsqu'il arrive des nouvelles, elles sont mauvaises. C'est ainsi que nous avons su, il y a quelque temps, que les Italiens avaient trouvé un moyen original de nous prouver leur reconnaissance en s'emparant de Rome. Ils profitent de nos malheurs, et tout ce qu'ils ont fait pour nous, ç'a été de nous envoyer un sauveur sous la forme de Garibaldi. C'est bien là la plus ridicule des Jeanne d'Arc qui pût nous être donnée.

Le 17 décembre, on a reçu une lettre de Gambetta adressée à Trochu :

« Je vous écris tous les jours, mais le temps est si contraire. Nous sommes également sans nouvelles depuis le 6. Ici les choses sont moins graves que ne le répandent les Prussiens à vos avant-postes.

« Après l'évacuation d'Orléans, l'armée d'Orléans a été divisée en deux parties, l'une sous le commandement de Chanzy, l'autre de Bourbaki.

« Le premier tient avec un courage et une ténacité indomptables contre l'armée de Mecklembourg et du prince Frédéric-Charles depuis deux jours, sans perdre un pouce de terrain, entre Josnes et Beaugency.

« Les Prussiens tentent un mouvement par la

Digitized by Google

Sologne. Bourbaki s'est retiré sur Bourges et Nevers. Le gouvernement s'est transporté à Bordeaux. Faidherbe opère dans le Nord, et Manteufel a rebroussé chemin de Honfleur sur Paris. Nous tenons ferme. L'armée, malgré sa retraite, est intacte et n'a besoin que de quelques jours de repos. Les mobilisés sont prêts et entrent en ligne sur plusieurs points. Bressolles, à Lyon, se dispose à se jeter avec trente mille hommes dans l'Est, appuyé sur les forces de Garibaldi et les garnisons de Besançon et de Langres. Je suis à Tours et me rends ensuite à Bourges pour voir Bourbaki.

« La France entière applaudit à la réponse que vous avez faite au piège du général de Moltke. Salut fraternel. »

Il eût été étonnant, en lisant une dépêche de ces messieurs du gouvernement, de ne pas y trouver l'encens qu'ils se jettent l'un à l'autre, mais la France ne tient pas encore l'encensoir.

D'après la dépêche de ce fou de Gambetta, celle de de Moltke prend une consistance plus grave et est plus significative que je ne le croyais. Elle ne dit que la vérité.

La lecture de ce document n'a produit que du désappointement. C'est un verbiage qui n'apprend rien de précis et ne peut servir en rien à la défense.

D'autres dépêches envoyées par lui contiennent des assertions qu'on a peine à croire véridiques :

Digitized by Google

n'y lit-on pas des phrases comme celles-ci : « Le mouvement de retraite des Prussiens s'est accentué. Ils paraissent las de la guerre.

« Si nous pouvons durer, et nous le pourrons si nous le voulons, nous triompherons d'eux. Ils ont déjà éprouvé des pertes énormes. »

« Ils se ravitaillaient difficilement. »

Il termine ainsi son boniment :

« Mais il faut se résigner aux suprêmes sacrifices, ne pas se lamenter et lutter jusqu'à la mort. A l'intérieur, l'ordre règne et le gouvernement de la Défense est respecté et obéi. »

Je ne vois dans toutes ces dépêches que des villes occupées, reprises et évacuées par nos troupes, des plans superbes sur le papier, comme celui de Trochu, et des retraites de nos généraux semblables à celle du général Ducrot, qui nous avait promis la victoire ou *sa* mort. Il vit, et la victoire, où est-elle ? Elle a bourré les ambulances de blessés, les cimetières de morts, et le résultat est que Paris reste bloqué, assiégé, livré à ces nouvelles qui ne rassurent guère et ne consolent point du manque de vivres qui se fait de plus en plus sentir.

Et le mois de décembre s'achève dans cette même situation, dans cette même inaction, dans cette même tristesse, et avec lui va finir l'année 1870.

Malgré moi, je me reporte aux événements qui

Digitized by Google

se sont accomplis dans cet espace de temps. Le bilan en est triste à dresser : ce sont d'abord l'opposition haineuse de la gauche contre les généreuses intentions de l'Empereur, croyant la France mûre pour la liberté correcte, sage ; puis le plébiscite qui avait effacé ces attaques et raffermi la dynastie, enfin la guerre, une guerre à jamais déplorable qui a livré le sol aux ennemis et le pouvoir à cette faction toujours à l'affût des fautes de l'Empire.

On se demande comment si peu de mois ont pu engendrer tant de malheurs, tant de désastres, dont le moindre n'a pas été cette œuvre inique du 4 septembre, qui n'a fait qu'accumuler les misères et les rendre en bien des cas irrémédiables.

Et je songe que l'an dernier, à l'heure où j'écris ces lignes, j'entendais les aubades des tambours sous les fenêtres de l'Empereur ; lui-même y assistait de son balcon, son fils à ses côtés, et il contemplait avec satisfaction, ces belles troupes qu'il affectionnait et sur la fidélité desquelles il comptait.

Le livre fermé de l'avenir est heureusement inconnu : quelle terreur c'eût été si l'on eût su par avance de quelle façon se terminerait cette année...

Digitized by Google

CHAPITRE XIX

Le 1er janvier 1871. — Paris bombardé. — Nouvelles meilleures de la province. — Dépêches de M. Gambetta. — Mouvement dans Paris le 18 janvier. — Conjectures des Parisiens. — Combat de Montretout. — Incapacité du général Trochu. — Echec. — Rentrée des troupes. — Apparition de la Commune. — Pourparlers pour la paix. — Emotion dans Paris à cette nouvelle. — L'armistice. — Le ravitaillement de Paris. — Désarmement de l'armée. — Lettre du général d'Aurelle de Paladines. — Démission de M. Gambetta.

1er janvier 1871 ; quel triste jour ! Froid, silencieux ; l'aspect général ne rappelant en rien les traditions anciennes de ce jour qui n'est qu'agitation joyeuse dans les rues, allées et venues de voitures se rendant aux Tuileries où l'Empereur recevait, et voyait défiler devant son trône les grands corps d'État et tous les officiers de la garnison. Que trouverait-on aujourd'hui ? Hélas ! la situation est tellement changée ! Paris porte la marque de tous les malheurs, de toutes les misères qui l'ont atteint depuis six mois. Tel qu'il est à présent, il fait mal à voir.

Et que de deuils ? Dans combien de familles la mort a-t-elle apporté le désespoir. Je connais un conseiller d'État, M. Léon de Bussière, qui a perdu

Digitized by Google

ses deux fils à quatre jours de distance, l'un tué à Champigny, l'autre à l'armée de la Loire ; je sais un autre père dont les trois fils ont succombé au Bourget. Quel est le foyer, en France et en Allemagne, dont les soucis, les craintes ne soient pas devenus les hôtes assidus !

Chose curieuse, en ce jour jadis consacré à la joie, on sentait plus profondément les amertumes de la situation. Je me suis trouvée moi-même plus isolée, plus perdue au milieu de Paris, et j'ai comparé tristement les quelques bonbons ou conserves que m'envoyaient de bons amis avec la masse des bibelots, des cadeaux que je recevais dans mon salon, aux Tuileries. Il n'est pas jusqu'au manque de combustible qui n'attriste par l'obligation où l'on est de l'économiser et de se renfermer dans une petite pièce, qu'on chauffe du mieux qu'on peut par ce froid épouvantable qui ajoute à toutes les calamités de cet horrible hiver.

De plus, une forte grippe m'a confinée au logis, et je me suis trouvée sans nouvelles ; mais je n'en avais guère besoin pour savoir ce qui se passait. La canonnade tonnait sans relâche ; le bombardement de Paris a commencé, et la force de ces projectiles est telle qu'ils ont couvert tout Passy, tout Auteuil et sont tombés jusque dans le jardin du Luxembourg et dans les rues avoisinantes.

Paris continue à montrer une tenue satisfaisante et se montre fort peu ému de ce bombardement.

Digitized by Google

Il attend des nouvelles, mais celles qu'on lui donne sont-elles bien vraies ? On parle d'une armée du Nord venant à notre secours, tandis que le général Chanzy tient en échec l'armée du prince Frédéric-Charles, qu'on dit blessé. Le froid a heureusement un peu diminué, et cela ranime l'espérance.

Il paraît qu'il y a eu un vigoureux combat aux environs de Nuits, où le prince Guillaume de Bade a été blessé. On avait dit d'abord qu'il avait été tué. A Paris, on a aussitôt annoncé le grand succès de Nuits, qui a forcé l'ennemi à évacuer Dijon, mais en lisant les nouvelles allemandes, on voit qu'on y fête également cette affaire comme un triomphe. Du côté de l'Alsace, Belfort tient ferme. Dans le Nord, le général Faidherbe a eu, le 3 janvier, un réel succès à Bapaume, près d'Arras. Je crois au total la situation militaire, hors de Paris, changée à notre avantage. Tout ce mouvement que les dépêches signalent, fait encore plus ressortir la honteuse et impuissante inaction de Paris ; on assiste au bombardement sans pouvoir rien empêcher. Je commence à croire que ce fou de Gambetta est encore celui de la troupe qui a le mieux travaillé.

Mais je n'admire pas ses dépêches : on y sent la réclame tout le temps. Qu'a-t-on besoin de ce ridicule verbiage d'avocat ? Comme je préfère cette simple dépêche du général Faidherbe : « Aujourd'hui, 3 janvier, bataille sous Bapaume, de huit

Digitized by Google

heures du matin à six heures du soir. Nous avons chassé les Prussiens de toutes les positions et de tous les villages. Ils ont fait des pertes énormes et nous des pertes sérieuses. »

On peut avoir foi dans une telle dépêche, tandis que la chose n'est guère possible pour les boniments de charlatan de l'autre. On voit qu'il est toujours préoccupé de parler de sa République, et il répète sans cesse qu'elle seule peut sauver la France. Cet heureux effet se fait bien attendre.

Ce que j'admire, par contre, c'est l'élan patriotique et le dévouement de ceux qui ne l'aiment pas plus que moi, et qui n'hésitent pas à payer de leur personne, ne s'occupant que de la France et de son salut.

Pendant ce temps, lui me semble beaucoup plus préoccupé de garder le pouvoir et de satisfaire son ambition personnelle; il vient encore de renvoyer indéfiniment la réunion d'une constituante.

La situation ne peut pourtant s'éterniser. L'alimentation de Paris suit la marche prévue: on est maintenant à la viande de cheval et au pain bis. Pour les objets autres, les prix montent toujours. Aujourd'hui une poule vaut 30 francs, un poulet 25 francs, une dinde 150 francs, une oie de 80 à 90 francs, un lapin 25 francs, un pigeon de 15 à 20 francs, un gigot de mouton 50, 60 et même 80 francs. Le veau n'existe plus qu'à l'état de souvenir, comme les beurres et les œufs, devenus

Digitized by Google

des raretés. On n'a même plus de pommes de terre ; elles ont été réquisitionnées pour l'armée, qu'on a trop gorgée de café et de riz et qui ne peut plus les supporter.

J'ai arrangé mon existence du mieux que j'ai pu et voici le menu d'une journée ; je déjeune à huit heures et demie avec du thé et du pain bis grillé ; à onze heures et demie je prends une tasse de chocolat, à trois heures un potage ; à sept heures je dîne avec un potage, un morceau de viande, cheval ou bœuf conservé, des légumes conservés ou du riz ou des nouilles, et un peu de marmelade de fruits. Je termine par un verre de liqueur. Le soir, je prends du thé avec un peu de cognac, et je me couche vers dix heures. J'ai alors du repos, je dors, autant que le permettent les bruits de la canonnade qui ne cesse plus. Je n'en sens pas moins la situation, et c'est un spectacle que je ne veux plus revoir. On ne peut en supporter les douloureuses influences que par la prière, le recueillement et la méditation. C'est la pensée de Dieu qui seule soutient et rend à l'âme la force et le calme. Pour moi je vois toutes ces choses et je lutte ; je puis me rendre cette justice que j'éprouve de la tristesse, mais que je n'ai montré aucune lâcheté.

Nous voici au 18 janvier. Des mouvements se font dans Paris : est-ce que le gouvernement songerait à sortir de son inaction ? On ne sait encore rien.

Digitized by Google

Le public est surpris. Bientôt on apprend que des masses considérables sont réunies et dirigées du côté de Neuilly. L'aspect des soldats est admirable à voir. Sur leurs physionomies éclate une sombre énergie : on croirait qu'ils disent tous : « Il faut en finir d'une manière ou d'une autre. » On n'entend point de cris, pas de chants indignes d'une armée disciplinée. Ce n'est plus d'une simple sortie qu'il s'agit, mais d'une opération plus importante.

En même temps, on dit que le cercle de fer qui entoure Paris s'est dégarni, qu'on a été obligé de diriger des troupes du siège sur des points menacés, que notre mouvement correspond à une marche de Chanzy, et a été décidé par Gambetta...

On est dans l'attente d'un grand événement. Je crains en même temps que j'espère, mais quand je songe à l'état incomplet de notre armée et à l'excellence de celle de la Prusse, j'ai peur ; l'inquiétude me prend et je doute du succès.

Le 19 au matin, le *Journal Officiel* annonce que le général Trochu s'est mis à la tête de l'expédition et que c'est le général Le Flô, ministre de la Guerre, qui le remplacera dans son commandement de Paris. Enfin une proclamation est adressée au peuple :

« L'ennemi tue nos femmes et nos enfants, il nous bombarde nuit et jour. Il couvre d'obus nos hôpitaux. Un cri : *Aux armes !* est sorti de toutes les poitrines. Ceux d'entre nous qui peuvent donner

Digitized by Google

leur vie sur le champ de bataille marcheront à l'ennemi ; ceux qui restent jaloux de se montrer dignes de l'héroïsme de leurs frères accepteront au besoin les plus durs sacrifices comme un autre moyen de se dévouer pour la patrie.

« Souffrir et mourir s'il le faut, mais vaincre. ! »

L'action est engagée : le soir, la nouvelle est que l'armée s'est emparée des hauteurs de Montretout...

Mais, hélas ! les plus cruelles déceptions suivent rapidement les moindres espérances, et bientôt des dépêches de Trochu alarment la population. Le 20, à 3 heures, on fait circuler celle-ci qu'on lui attribue : « Le brouillard est épais. L'ennemi n'attaque pas. J'ai reporté en arrière la plupart des masses qui pouvaient être canonnées des hauteurs, quelques-uns dans leurs anciens cantonnements.

« Il faut à présent parlementer d'urgence à Sèvres pour un armistice de deux jours qui permettra l'enlèvement des blessés et l'enterrement des morts. Il faudra pour cela du temps, des efforts, des voitures solidement attelées et beaucoup de brancardiers. Ne perdez pas de temps pour agir dans ce sens. »

Et alors nous avons vu rentrer les troupes. Elles revenaient fatiguées, sales, car la température du dégel s'est maintenue et la terre couverte de neige et de glace fondues, détrempée par la pluie, s'est changée en boue. Ces troupes ne représentaient que

Digitized by Google

trop ce qu'elles avaient cru ne pas récolter, l'échec et la déception.

Beaucoup, du reste, n'ont pas été au feu, mais elles ont attendu, les pieds dans le sol fangeux, pendant des heures et des heures le moment de l'attaque... Et l'on a sonné la retraite ! Elles étaient exaspérées.

Celles qui s'étaient battues étaient dans un état plus lamentable encore.

Le spectacle était horriblement triste; la population l'a supporté avec la dignité du silence.

Il paraît que l'affaire de Montretout a été fort mal exécutée, qu'il y a eu des retards de trois et quatre heures dans la jonction des corps d'armée, ce qui a permis à l'ennemi, surpris au premier moment, de se reconnaître et d'opposer aux attaques de nouveaux combattants amenés rapidement sur les lieux.

C'est notre dernière espérance disparue, anéantie...

Les journaux du 22 janvier apprennent à la population que le général Vinoy remplace le général Trochu dans le commandement de l'armée. Celui-ci reste président du gouvernement.

La résistance est devenue impossible : les hommes de désordre relèvent la tête, la Commune fait son apparition. Il suffit pour m'en convaincre de lire cette affiche placée au coin de la rue Royale :

Digitized by Google

« Cette nuit une poignée d'agitateurs a forcé la prison de Mazas et délivré plusieurs prisonniers, parmi lesquels M. Flourens.

« Ces hommes ont tenté d'occuper la mairie du XX^e^ arrondissement, et d'y installer l'insurrection. Votre commandant en chef compte sur votre patriotisme pour réprimer cette coupable sédition. Il y va du salut de la cité.

« Tandis que l'ennemi la bombarde, les factieux s'unissent à lui pour anéantir la défense.

« Au nom du salut commun, au nom des lois, au nom du devoir sacré qui nous ordonne de nous unir tous pour défendre Paris, soyons prêts à en finir avec cette criminelle entreprise. Qu'au premier appel la garde nationale se lève tout entière, et les perturbateurs seront frappés d'impuissance.

« Clément Thomas. »

En effet, une échauffourée entre ces bandits et la garde nationale a eu lieu sur la place de l'Hôtel-de-Ville : des coups de feu ont été échangés. Le gouvernement a publié une larmoyante proclamation. Je compte sur l'énergie du général Vinoy pour faire rentrer sous terre ces malfaiteurs.

Ce qu'on ne peut s'empêcher de penser, c'est la situation que tous ces événements ont faite à ces incapables qui se sont emparés du pouvoir au

Digitized by Google

4 septembre. Qu'ont-ils fait, ces Trochu et Jules Favre, pour tenir leurs belles promesses : « Ni un pouce du territoire, ni une pierre de nos forteresses. » « Le gouverneur de Paris ne capitulera pas. »

En attendant les voilà acculés à la reddition de Paris : il n'y a plus de vivres. Aussi Jules Favre est-il entré en négociations avec M. de Bismarck, et voici les conditions dont on parle : armistice d'un mois avec ravitaillement, maintien de la garde nationale armée, occupation des forts par les Prussiens, l'armée quittant Paris; convocation d'une assemblée chargée de discuter les conditions de la paix.

Il est juste de dire que, malgré ses misères, Paris a été profondément ému à l'annonce de cet armistice qui cachait évidemment une capitulation. Le gouvernement de la Défense nationale, très discrédité et n'inspirant plus cette béate confiance aux Parisiens, a été accusé d'avoir trahi et vendu Paris, en faveur des Orléans. A cet effet, il aurait fait disparaître les farines et surgir ce pain ignoble qui même allait bientôt manquer. Trochu surtout est le plus accusé de tous.

Cet homme a trop parlé, trop écrit et si peu agi! Son incapacité est si prouvée! et l'on se rappelle qu'il a trahi son devoir sous l'Empire; il n'y a donc rien d'étonnant à ce qu'on le croit encore traître à présent pour les Orléans.

Digitized by Google

Paris est bien puni d'avoir donné sa confiance à ces bavards, à ces avocats qui se sont transformés en généraux, en ministres, en diplomates !...

Enfin, le 28 janvier, l'armistice est signé à Versailles. On en connaît les conditions: j'ajouterai seulement que Paris a été, en plus, frappé d'une contribution de guerre de deux cents millions.

L'effervescence qui avait accueilli la nouvelle de la capitulation a un peu changé d'objet, et se porte sur la question du ravitaillement. Le peuple de Paris qui a eu faim si longtemps tourne ses regards vers les Halles, où les denrées reparaissent, sortant des caves pour la plupart, mais conservant les prix insensés des jours du siège. Le peuple indigné les a pillées, mais sans commettre d'autres désordres.

Je m'attendais à ce moment difficile, car notre rouleau était si près de sa fin qu'il fallait *beaucoup* et *de tout* pour ravitailler la ville un peu convenablement. Or, la population est immense et ce *beaucoup* très nécessaire, ne peut arriver que graduellement, d'autant plus que les voies ferrées sont fort abîmées, que la navigation sur la Seine n'est pas libre, et que la convention gêne encore ses mouvements. Pour le moment, ce qu'il y a de changé surtout, c'est l'espérence d'un sort meilleur.

Rien de plus navrant que la triste rentrée des troupes après la remise des forts aux Prussiens,

Digitized by Google

les soldats retournent désarmés dans leurs campements. Ils sont mécontents, mécontents de leurs chefs, mécontents aussi de voir la garde nationale préférée à eux. Ce sont eux qui se battaient, et c'est à elle qu'on laisse les armes. C'est une idée de Jules Favre : on comprend moins qu'elle lui soit venue, qu'on ne comprend que M. de Bismarck l'ait acceptée avec enthousiasme.

Que vont devenir ces soldats désarmés? Pourvu qu'au contact des hommes de désordre, ils ne se corrompent pas. N'ayant rien à faire, il est à craindre qu'ils boivent, et perdent tout sentiment du devoir, toute dignité...

Quelques échos nous arrivent de ce qui s'est passé en province pendant le temps où nous étions privés de nouvelles. Je n'en veux retenir qu'une belle lettre du général d'Aurelle de Paladines. On sait que ce général, d'abord victorieux des Prussiens, avait dû se retirer devant deux armées ennemies revenues sur lui. Il avait été destitué aussitôt par le fou qui dirigeait les opérations militaires, l'avocat Gambetta. Plus tard, on l'avait regretté, car il avait, lui, des talents militaires, et on lui avait offert un commandement.

Voici sa réponse :

« Belley, le 11 janvier.

« J'ai eu l'honneur de recevoir votre lettre par exprès. Je place mon pays avant tout, et, malgré

Digitized by Google

les déboires et les dégoûts dont j'ai été abreuvé, je suis prêt à reprendre le commandement d'un corps d'armée. Mais je ne veux tenir ce commandement que d'un gouvernement régulier dont le premier acte aura été de faire passer en jugement les ambitieux et les incapables qui ont perdu la France. »

Quelle sanglante réponse, mais bien méritée.

M. Gambetta s'est fait justice : il vient, paraît-il, d'envoyer sa démission. Personne, je crois, ne le regrettera. Si tout le gouvernement pouvait l'imiter et disparaître avec lui! En tout cas, lui parti, c'est toujours une bonne chose. Sans doute, il a montré de l'activité, mais son intelligence se perdait dans sa légèreté, dans un manque absolu de tenue, et une absence complète de possession de soi-même. Il était livré à des flatteurs qui lui persuadaient qu'il était un homme de génie, parce qu'il tenait de grands discours, à paroles ampoulées, avec des gestes à grand effet, dignes de la Porte-Saint-Martin, où l'on joue le mélodrame.

Il n'a été qu'un charlatan bruyant, et une seule chose m'étonne, c'est que la province l'ait subi si longtemps, c'est que les généraux lui aient obéi, au lieu de l'envoyer au diable.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE XX

Les Prussiens entreront dans Paris. — Proclamation du ministre de l'intérieur. — Troubles dans Paris. — Assassinat d'un gardien de la paix. — Le 1er mars. — Aux Champs-Elysées. — Aspect de l'armée allemande. — Attitude des Parisiens. — Signature de la paix. — Départ des Prussiens.

La grande question qui s'est débattue, aussitôt que la capitulation a été un fait accompli, a été de savoir si les Prussiens feraient dans Paris cette entrée annoncée par eux dès le début de la guerre. Ici l'on disait que non, qu'ils n'oseraient pas affronter la multitude que la ville renferme, non plus que les mauvais éléments qui la composent. Et dans certains journaux s'étalaient à ce propos des articles pleins d'une fanfaronnade ridicule ou des caricatures grossières. Pour ma part, je ne partageais pas ces illusions : l'entrée dans une ville qui a capitulé est le droit du vainqueur, et je pensais bien que les Prussiens n'abandonneraient pas ce droit-là.

J'ai été confirmée dans mon opinion par la nouvelle que des pourparlers sérieux étaient engagés sur cette question, à Versailles, entre M. Thiers et M. de Bismarck. On prétendait toutefois que ce dernier en faisait bon marché, mais que le géné-

Digitized by Google

ral de Moltke et l'armée y tenaient, le premier comme à une récompense à donner aux soldats, ceux-ci comme à un triomphe d'amour-propre.

Ce sont eux qui finalement l'emportent : les Prussiens entreront dans Paris.

M. Picard, ministre de l'intérieur, accouche de son annonce : « Malgré tous les efforts, dit-il, il n'a pas été possible d'empêcher l'entrée dans certains quartiers de Paris d'une partie de l'armée allemande.

« Nous n'avons pas besoin de dire les sentiments que fait naître en nous cette épreuve que le gouvernement aurait voulu épargner à la ville de Paris. Les négociateurs allemands avaient proposé de renoncer à toute entrée dans Paris si l'importante place de Belfort leur était concédée définitivement.

« Qui ne préférerait l'entrée de l'ennemi détesté au sacrifice de donner ?

« Nous garderons au moins une des portes des Vosges et Belfort qui par sa valeureuse défense mérite tous les sacrifices. »

Cette annonce, du 26 février, aurait dû être placardée le jour même dans la nuit pour être lue le 27 au matin. On eût évité ainsi les déplorables scènes du dimanche, et le gouvernement est d'autant plus coupable que depuis le 24, anniversaire de la Révolution de 1830, la place de la Bastille et la colonne de Juillet n'ont cessé d'être le théâtre de

Digitized by Google

démonstrations patriotiques, aux cris de *Vive la République! Haine aux Prussiens!* accompagnés de serments qu'on ne laisserait pas entrer l'ennemi dans Paris.

Peut-être le gouvernement a-t-il pensé par là gagner la journée du dimanche avant la triste nouvelle, mais faible et déconsidéré comme il est, pouvait-il inspirer quelque crainte aux meneurs qui crient à la trahison et disent que la France est vendue, et que M. Thiers livrera la République aux Orléans. Bref, la ville a été en ébullition tout le dimanche.

Que ce peuple en démence ne sente pas encore son impuissance à côté de toute une armée désarmée par la capitulation est inouï, mais on dirait que rien n'est stupide comme la population d'une ville intelligente. Si, au moins, il s'était borné à des démonstrations, à des rassemblements, mais, comme toujours maintenant, il a passé au crime, et il a assassiné un gardien de la paix, autrefois sergent de ville. Empoigné par la foule, le malheureux a été traîné jusqu'à la Seine et noyé.

Le même soir, l'arrivée des Prussiens était connue. On disait qu'ils entraient par Passy et le pont de Neuilly. Aussitôt le rappel a été battu : on assure que cent mille hommes, tous armés, traînant une quarantaine de canons se sont portés en avant, résolus à s'opposer à l'entrée des Prussiens.

Ceux-ci n'ont pas paru ce jour-là. On ne peut

Digitized by Google

qu'être étonné de voir ces gens faire tous ces frais de courage; ils seraient ridicules s'ils n'étaient dangereux, car la loi du plus fort est là qui s'impose sans générosité, et le seul résultat de leur manifestation pouvait être une grêle d'obus, venant aggraver d'une façon plus lamentable encore les effets du bombardement.

L'entrée réglée entre les autorités militaires françaises et allemandes a été fixée au 1er mars à dix heures du matin.

L'armée ennemie occupera l'espace compris entre la Seine et la rue du Faubourg-Saint-Honoré, à partir de la place de la Concorde jusqu'au quartier des Ternes. L'effectif des troupes ne dépassera pas trente mille hommes. L'évacuation aura lieu immédiatement après la ratification des préliminaires par l'assemblée.

On dirait que le rusé petit Thiers a stipulé ces conditions pour museler la discussion et hâter le vote de l'assemblée.

Demeurant rue Montaigne, je suis en plein entre les ennemis. Mon quartier est très ému et beaucoup ont peur, malgré les proclamations dont le gouvernement ne cesse de couvrir les murs.

J'ai vu, en me promenant, défiler quarante-huit canons traînés par des soldats de la garde nationale. On les retirait des fortifications pour les rentrer dans Paris, ce qui m'a éloquemment prouvé que le sens commun avait triomphé. Je savais du

Digitized by Google

reste que le général Vinoy ferait son devoir et surveillerait étroitement Paris.

Néanmoins, dans la nuit, une troupe nombreuse a cherché à entraîner les marins de la caserne de la Pépinière; plusieurs ont cédé au désir d'aller au-devant des Prussiens, mais ils ont été ramenés à l'ordre et au devoir par leurs chefs. Sur six mille, trente seulement ont écouté ces dangereux enjôleurs, et encore au matin, tous étaient-ils présents à l'appel.

J'avoue que toutes ces tentatives, dont chacun mesurait le danger, jetaient une réelle inquiétude dans les cœurs. Paris était triste et, au fond, vivement agité.

Enfin le 1er mars est arrivé.

Dans la crainte de quelque événement, j'étais levée et prête de bonne heure, mon sac était fait pour le cas où quelques désordres auraient nécessité que je me misse à l'abri.

Très émue de ce qui se passait, j'étais contente de voir que l'aspect de ma rue était tel que je le désirais : silencieux et calme. Les magasins fermés ne devaient pas s'ouvrir pendant le temps que les ennemis seraient là.

Les troupes sont entrées précédées des fameux uhlans. Je les voyais de loin, tandis que par la rue du Faubourg-Saint-Honoré j'apercevais les troupes françaises destinées à maintenir l'ordre et les limites. D'un côté, l'ennemi en joie et triomphant : de

Digitized by Google

l'autre côté, nos pauvres soldats silencieux et tristes.

Et, pour comble d'ennui, un soleil radieux souriait aux vainqueurs, tandis que Paris eût voulu s'envelopper d'une brume noire et épaisse pour ne plus rien voir. J'avoue que mes larmes ont coulé à la vue de ce contraste dont l'amertume revenait sans fin à ma pensée.

Je voyais, à la façon dont on accueillait le défilé de l'avant-garde, que la journée se passerait avec la dignité qu'exigeaient les circonstances.

Désirant m'en convaincre, je suis descendue aux Champs-Élysées. Excepté une troupe gouailleuse de gamins qui cherchaient à produire quelque effet et qu'on regardait avec mépris, j'ai été satisfaite de la tenue générale. Il y avait peu de monde; la plupart des maisons étaient fermées. Quelques femmes galantes qui s'étaient montrées trop avenantes ont été dûment battues; une d'elles était en lambeaux tant on l'avait maltraitée. A ma connaissance, il ne s'est rien passé de plus extraordinaire.

Le défilé se faisait avec l'ordre et la discipline qu'exige une bonne et solide armée. Je rageais, mais je ne pouvais m'empêcher de trouver ces hommes superbes; c'étaient de beaux ennemis. Il n'y a rien d'étonnant à ce que, en nombre si supérieur aux nôtres, ils les aient écrasés. Leur aspect était imposant. J'ai admiré l'adresse et la dextérité avec lesquelles leur installation s'effectuait. Le

Digitized by Google

Cirque, le Palais de l'Industrie et le Panorama ne suffisaient pas, il a bien fallu avoir recours à l'habitant. Nous en avons eu quinze pour notre maison. Pour ma part, j'en ai eu quatre. Il ne s'agissait que de les loger, car ils apportaient leurs vivres avec eux.

Vers trois heures, le gros de l'armée a achevé son entrée, musiques en tête et, à partir de ce moment, Paris a été comme coupé en deux; les bouts des rues gardés par des sentinelles françaises et allemandes séparées par un petit espace, se regardant avec la haine au cœur, cela va sans dire.

Il y avait plus de monde à trois heures que le matin, mais pas de foule, pas cette foule animée de Paris ; non, des gens tristes et sentant profondément le malheur de la patrie. Cette douleur est plus touchante, plus digne aussi.

J'ai bien vu quelques individus se livrant à des injures grossières, mais l'Allemand ne répondait rien ; l'ordre avait été donné évidemment à toute la troupe d'éviter les altercations. La gloire d'entrer à Paris d'ailleurs suffisait à son orgueil.

Cette entrée n'a pas eu l'aspect d'un triomphe, mais plutôt d'une occupation. Le roi — nouvel empereur — n'a pas paru à la tête de ses troupes. Il les a fait défiler devant lui à Longchamp, puis il est retourné à Versailles.

L'effet moral était produit : trente à quarante mille hommes ont occupé la capitale de la France, vaincue par la famine et non par les armes !

Digitized by Google

A dix heures du soir, le calme s'est fait comme dans une petite ville de province : Prussiens, Saxons, Bavarois, Hessois, Mecklembourgeois, tous reposaient dans les maisons ou bivouaquaient dans les Champs-Élysées. Nous étions séparés du reste de Paris.

Le lendemain 2 mars, il est encore venu des troupes, notamment l'élite de la garde royale. Comme spectacle, c'était superbe, mais l'œil qui admirait contenait des pleurs et le cœur était oppressé.

A partir de midi jusqu'à six heures du soir, l'avenue des Champs-Élysées a été sillonnée par des troupes de toutes sortes, des détachements de toutes les armes et de tous les pays allemands. On voyait des représentants de toutes les nations qui se sont réunies pour fondre sur la France et l'accabler.

A trois heures, des corps de musique ont joué des airs de triomphe, comme pour nous montrer encore la supériorité de leur musique, tandis que des compagnies de soldats prussiens se succédaient de distance en distance, portant des lauriers ou des branches vertes à leurs casques et chantant des airs allemands avec un ensemble parfait.

L'union paraissait complète entre ces soldats de différentes nationalités. Peut-être que de près on la verrait moins grande, et le sud de l'Allemagne dominé par le nord aura-t-il à souffrir quelquefois de cette domination ? Il me semble que j'en voyais

Digitized by Google

déjà les indices en constatant les allures de coqs conquérants que se donnaient, au milieu de leurs collègues allemands, les officiers prussiens. On sentait qu'ils se savaient les plus forts et que pour eux cela voulait dire supérieurs.

Ma franchise est forcée de reconnaître que beaucoup plus de monde que la veille avait cédé à la curiosité et à la tentation de voir cette armée, si détestée, mais dont la présenee donnait aux Parisiens un spectacle qu'ils ne reverront jamais, le Ciel nous en préserve !

Pendant ce temps, les conditions de paix étaient votées par l'Assemblée de Bordeaux et, à onze heures du soir, le 2 mars, on apprenait que les troupes étrangères avaient reçu l'ordre d'évacuer Paris le lendemain, et qu'à onze heures la ville en serait débarrassée.

Leur départ s'est effectué en bon ordre et avec une assez grande rapidité. J'avoue que je l'ai salué avec un certain allégement au cœur. J'eusse volontiers poussé par le dos les derniers Prussiens pour hâter leur disparition, car, outre la tristesse de les voir, on avait aussi le sentiment des dangers que faisait courir leur présence ; nous étions, grâce à eux, sur un volcan et l'on tremblait à tout moment qu'il y eût une éruption.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE XXI

Etat des esprits dans Paris. — Actes de violence. — Un comité central. — Faiblesse du gouvernement. — Les partis. — La citadelle de Montmartre. — Canons français braqués sur Paris. — Assassinat des généraux Lecomte et Clément Thomas. — Remords de Jules Favre. — Nouvelles collisions. — Manifestation de la place Vendôme. — Les fédérés triomphent. — Le secret de M. Thiers. — La presse insurgée. — Les élections. — La Commune organisée. — Craintes de pillage. — Le drapeau rouge au Panthéon. — Combats du côté de Neuilly. — Les amazones. — Mesures contre le clergé. — Mon départ de Paris.

Le drapeau noir et blanc ne flotte plus sur le Mont-Valérien. Les forts, évacués par l'ennemi, cessent d'être une menace continuelle pour Paris, et l'armée allemande tout entière va se retirer, malheureusement pas encore des frontières de la France.

Paris en est-il moralement moins malade? Je réponds non et le récit de certains faits va trop prouver la vérité de mon opinion.

En effet, tandis qu'une proclamation loue l'attitude de Paris et vante avec excès la sagesse de ses enfants, ceux-ci, ou du moins quelques-uns de ceux-ci, attirent l'attention sur eux. Une bande de voyous s'est répandue, le 5, dans les Champs-Elysées et, sous prétexte de patriotisme, s'est jetée sur les

Digitized by Google

cafés accusés d'avoir ouvert leurs portes et vendu quelques rafraîchissements aux Prussiens. Ces polissons ont tout brisé et saccagé, exécutant leurs méfaits au nom de la justice du peuple.

Le café Le Doyen est dévalisé ainsi que le café Dupont, au coin de ma rue. Je puis assurer que rien n'y est resté que des débris. Les propriétaires et le personnel se sont enfuis comme de juste, et ils ont bien fait, car la garde nationale a attendu, pour venir à leur secours, que tout fût saccagé. On n'a arrêté personne.

Ce qui est plus grave encore, c'est l'existence d'un comité central anonyme, auquel obéissent un grand nombre de bataillons de la garde nationale. Ceux-ci ont pris des armes et des munitions sous prétexte de les soustraire à l'ennemi. Le soir du 5 mars, le poste des Gobelins a été forcé et les cartouches ont été enlevées.

Bref, la situation est tout à fait singulière. A l'heure qu'il est, un nombre considérable de gardes nationaux, possédant des armes, pourvus de munitions par le pillage de plusieurs dépôts, se sont retranchés dans d'excellentes dispositions stratégiques et occupent les hauteurs de Montmartre qu'ils ont fortifiées et garnies de canons tournés contre Paris.

Ce serait inouï de voir les quartiers du centre bombardés par des canons français, tandis que les Prussiens n'ont jamais pu les atteindre. Cette situation est inquiétante par elle-même, inquiétante

Digitized by Google

aussi à cause de la faiblesse du gouvernement qui n'a tenté aucune répression de ces actes de révolte.

Nous vivons en pleine anarchie morale, sans direction, sans protection. Quant à Paris, il est fatigué, il est écrasé, et il laisse faire.

L'Assemblée de Bordeaux, qui n'osera pas venir à Paris et va se fixer à Versailles, ne sait pas plus que le gouvernement ce qu'elle veut. On dirait un vaisseau désemparé, avec des chefs qui ne s'entendent pas, un équipage qui n'obéit pas, et qui ne sait plus par quelle manœuvre savante ou heureuse il se dirigera vers un port de salut.

Les uns poussent vers l'île de la Monarchie légitime : très bien, s'ils ont la foi du droit divin, ou dit que la foi sauve...

D'autres veulent retourner à la Monarchie populaire des Orléans, qui consentent à leur donner, au choix, ou un roi bourgeois ou des présidents de République.

Si ce vaisseau mutilé voulait se diriger vers l'île des Souvenirs qui lui rappelleraient les grandeurs de l'Empire, son propre équipage le briserait plutôt que de permettre aujourd'hui pareille chose.

Et le pauvre vaisseau continue à être ballotté et jeté d'écueils en écueils sans trouver le pilote sensé qui le dirigera. Voici la situation.

Il est malheureusement trop certain que pas un homme de valeur n'a surgi au milieu de cette tourmente qui aurait dû en susciter.

Digitized by Google

On n'a vu que des fanfarons, des aveugles, des ambitieux ou des orgueilleux, et, si la République bourgeoise subsiste encore, ce n'est point tant à cause des appuis qu'elle a que parce que ses ennemis divisés se font échec mutuellement.

Reste à savoir ce que fera la République en blouse. Pour le moment, elle bêtise patriotiquement, mais les éléments mauvais qu'elle contient sont toujours à craindre.

Une décision s'imposait dont les conséquences n'étaient pas sans effrayer les gens sensés. Maintenant que la paix était signée, qu'on renvoyait chez eux les mobiles, les francs-tireurs, etc., il fallait désarmer la garde nationale. Comment ces gens se feraient-ils à l'idée de perdre la paie journalière qui leur permettait de gobelotter sur les remparts sans rien faire? Dans certains quartiers, la chose allait sans difficulté; mais la citadelle de Montmartre restait toujours avec ses patriotes et ses canons braqués sur la ville.

On s'était d'abord flatté que les hommes voués à leur garde se lasseraient bientôt et se dissoudraient d'eux-mêmes. Il n'en a rien été. Force a été de prendre une résolution : le 17 mars, il a été décidé au Conseil des ministres que l'on ferait cesser cette comédie du siège, qu'on reprendrait les canons et qu'on disperserait les gardes nationaux massés sur la colline.

Le 18, au matin, des soldats ont été envoyés contre eux, mais loin de réussir à les débusquer,

Digitized by Google

ils ont été entourés; on leur a enlevé leurs armes et l'émeute est restée maîtresse du terrain. Ce n'est pas tout; les rebelles ont mis en arrestation les généraux Lecomte et Clément Thomas qui se trouvaient sur les lieux et les ont lâchement fusillés.

On a battu le rappel, mais la garde nationale a paru en nombre trop peu suffisant pour réprimer le désordre; les soldats envoyés contre eux ont levé la crosse en l'air et pactisé avec l'émeute. Aussi, le soir, l'insurrection a envahi l'état-major de la garde nationale sur la place Vendôme et le ministère de la Justice.

Le drapeau rouge flotte au sommet de la colonne de Juillet; enfin une façon de gouvernement s'est installée à l'Hôtel de Ville.

Une particularité qu'un narrateur ne doit pas manquer de consigner, c'est la tranquillité, le calme, l'indifférence des quartiers de Paris éloignés du foyer révolutionnaire. Autour de moi, on ne se douterait de rien. On se promène comme d'ordinaire aux Champs-Élysées et tous ces gens-là ne paraissent pas savoir que le plus lugubre des orages gronde dans Paris même.

Et cependant on apprend les détails des assassinats commis le matin même! On raconte que le général Clément Thomas, un moment l'idole de la garde nationale qu'il avait commandée tout l'hiver, a été reconnu sur la place Pigalle. Il n'a pas nié son identité.

Digitized by Google

— Eh bien ! quand ce serait moi ? a-t-il dit. Est-ce que je n'ai pas toujours fait mon devoir ?

On lui a répondu qu'il n'était qu'un misérable et qu'un traître.

Entraîné dans la direction de la rue des Roziers où siège, au n° 6, le comité central de Montmartre, il a été condamné séance tenante à être fusillé. Amené dans le jardin, le vieux général fit preuve de la plus héroïque fermeté d'âme.

Il se tint debout, le chapeau à la main, et essuya quatorze coups de feu que ses bourreaux lui tirèrent l'un après l'autre. Il ne tomba qu'au quinzième, toujours son chapeau à la main.

Le général Lecomte a voulu parler.

— A ton tour, lui crièrent les assassins, car c'est toi qui as donné l'ordre de tirer sur le peuple.

On dit que ce sont des soldats du 88e de ligne qui l'ont tué.

Voilà les monstres que les hommes du 4 septembre cajolaient, tout en excitant leurs passions. Voilà bien la populace dont parlait M. de Bismarck, à la grande indignation de Jules Favre, lequel fera prudemment de la fuir pour le reste de ses jours ; il ne serait pas fusillé, mais écharpé, de même que maître Trochu et sa séquelle.

Pour le moment, Trochu et Jules Favre répandent les flots larmoyants de leur éloquence sur les victimes. Jules Favre ajoute :

— J'en demande pardon à Dieu et aux hommes,

Digitized by Google

et je sens ma conscience bourrelée quand je pense au double assassinat qu'ont pu commettre les misérables !

Des misérables, à qui sa diplomatie avait laissé des armes !

Ce n'était que le commencement de leurs exploits, et le sang a coulé de nouveau, le 23 mars, sur la place Vendôme.

Une grande quantité de Parisiens sans armes avaient projeté de faire une manifestation contre le comité central. Ils se sont avancés dans la rue de la Paix avec le drapeau tricolore et aux cris de *Vive l'ordre ! Vive l'Assemblée !*

Il y eut alors un moment où l'on put croire à un dénouement heureux lorsqu'au coin de la place Vendôme un coup de feu partit, et fut suivi immédiatement de plusieurs autres. Les manifestants ne reculèrent pas, espérant que leur attitude énergique produirait un bon effet. Quelle illusion ! Une épouvantable décharge fait parmi eux beaucoup de victimes : il faut se disperser, et la foule s'enfuit de tous les côtés...

Beaucoup de mes amis ont assisté à ce spectacle émouvant et ont couru eux-mêmes le plus grand danger ; ils m'ont tous assuré que la scène avait été épouvantable.

Eh bien, le plus curieux, c'est que, une heure et demie après, il ne restait aucune trace de cette collision sanglante. J'ai suivi la rue Saint-Honoré jus-

Digitized by Google

qu'à la place Vendôme, tout était rentré dans l'ordre, — seulement la place était gardée comme une citadelle par une armée de combattants sales, ignobles et dont la plupart avaient des figures qui expliquaient les assassinats patriotiques commis deux heures avant.

Personnellement, je crois n'avoir rien à craindre, et je continue à n'être pas effrayée, mais tous ceux qui ont été en vue, surtout depuis le 4 septembre, sont évidemment menacés. N'étant point de ceux-là, je reste et j'observe.

C'est vraiment étrange. Ainsi le Grand Hôtel est bourré d'hommes d'ordre, avec canons, mitrailleuses et munitions et la place Vendôme est toujours occupée par les fédérés armés. Plus loin la place de la Bourse est gardée par la garde nationale fidèle. Et le monde va et vient comme si de rien n'était. Il y a des quartiers qui n'en sont devenus que plus silencieux, car la société comme il faut qui commençait à revenir est repartie aussitôt. Paris est plus vide, plus morne, plus dénué d'élégance et de vitalité que lorsque l'armée occupait les remparts pendant le siège, que le froid était rigoureux, et le ciel sombre. Et pourtant aujourd'hui, comme pour narguer la tristesse de Paris, le soleil est magnifique : un printemps délicieux nous arrive à tire-d'aile.

Le comité central continue à agir en gouvernement légal, reconnu. Il vient de fixer les élections

Digitized by Google

municipales au dimanche 27, et il annonce sa décision dans une proclamation du genre de celles que nous prodiguait le gouvernement de la Défense Nationale.

L'assemblée de Versailles est impuissante à faire respecter son autorité. L'insurrection est maîtresse de Paris. Cela n'empêche pas M. Thiers de faire de beaux discours, dans lesquels il célèbre la sollicitude dont l'Assemblée entoure la capitale, qui a eu tort de croire à l'indifférence des représentants de la nation pour sa situation périlleuse et anormale. Il veut la confiance générale, et, selon la mode usitée par ses pareils, il demande la permission de garder le silence sur les moyens que le gouvernement adoptera pour ramener Paris à la véritable situation qu'il doit avoir.

Le secret de M. Thiers me rappelle tout à fait le plan de maître Trochu.

Une seule chose m'amuse dans toute cette aventure, c'est d'entendre des personnes, qui se croient sensées, dire sérieusement que ce sont les bonapartistes qui font ce mouvement insurrectionnel pour ramener la France au chaos, d'où, seul, le retour de l'Empereur pourrait la tirer. Il paraît que cette opinion a cours à Versailles.

En attendant, les journaux du parti de l'insurrection s'en donnent à cœur joie, et publient des articles vraiment infâmes. J'en ai relevé un, dont voici des extraits :

« On dit que le duc d'Aumale est à Versailles.

Digitized by Google

Si cela est vrai, c'est que de Bordeaux à Versailles le duc n'aurait pas rencontré un citoyen.

« C'est par des faits semblables que l'on voit combien le sens moral et civique s'est affaissé. Dans les républiques antiques, le tyrannicide était la loi. Ici, une prétendue morale nomme assassinat cet acte de justice et de nécessité.

« La société n'a qu'un devoir envers les princes: la mort. Elle n'est tenue qu'à une formalité : la constatation d'identité. Les d'Orléans sont en France, les Bonapartes veulent revenir, que les bons citoyens avisent ! »

Paris a voté et le vote a confirmé les pouvoirs du Comité central. La Commune est établie. Elle a manifesté aussitôt son existence par des décrets, dont l'un, sur les loyers non payés, n'est pas de nature à mettre en joie les propriétaires, pour la plupart desquels c'est la ruine. Heureusement que l'opinion n'accorde pas de durée sérieuse à un pareil gouvernement qui n'est soutenu que par une fraction de la population et qui a contre lui tous les honnêtes gens. Mais cette folie, si courte qu'elle soit, coûtera cher à Paris. On assure que la stagnation des affaires, causée par les événements, représente une perte de six millions par jour, sans parler du mal moral, aussi difficile à réparer, sinon plus. On va même plus loin encore et l'on parle d'un pillage possible. Tout est à craindre en effet de la part de ces gens-là.

Digitized by Google

Les édifices publics portent maintenant un drapeau rouge. La Commune a même imaginé de s'élever jusqu'à la coupole du Panthéon sur lequel on a arboré les couleurs favorites. L'inauguration s'en est faite solennellement avec déploiement de forces militaires, revue, cris, chants de la *Marseillaise*, discours, etc. Un témoin m'a assuré que l'enthousiasme n'est guère partagé par les assistants, qui regardent ces choses comme au théâtre; seulement ils paient cher la représentation.

Pour arborer ce drapeau, ces fous sans foi ni loi ont osé scier les bois de la croix qui dominait la coupole. Mais le lendemain le drapeau avait disparu un coup de vent s'était chargé de cet acte de justice et ce chiffon ne choque plus les regards.

Enfin la lutte a commencé le dimanche des Rameaux. Les troupes de Versailles ont agi, et la poudre a parlé. Nous avons vu défiler dans les Champs-Elysées les soldats de la Commune, troupe sale et dégoûtante, et les vœux de tous ceux qui les voyaient passer étaient qu'ils fussent exterminés. C'est sans regrets aucuns que l'on a appris la mort de trois de leurs chefs, le général Duval, le colonel Henry et le fameux Flourens, tué par un gendarme.

Je crois pouvoir dire que jamais Paris n'est descendu aussi bas moralement et matériellement. Le sauve-qui-peut général de tous les gens comme il faut le prive de ce monde qui fait l'élégance d'une

Digitized by Google

ville. Le gouvernement et les ministres sont loin, l'armée est à Versailles avec eux. Ce qui reste est morne de tristesse, atterré. On se rappelle les souvenirs de la première Révolution, et l'on se dit que si les cerveaux fanatiques des membres de la Commune qui en sont hantés ne cherchent pas à les faire revivre, c'est qu'ils n'osent pas. Il y a en effet à leur horizon des spectacles qui les font réfléchir, d'un côté l'armée de Versailles et de l'autre les Prussiens qui les guettent.

Le hasard m'a servie ; il a permis que je rencontrasse le corps des amazones, quatre à cinq cents femmes précédées d'un clairon et d'un tambour ; l'une d'elles portait un drapeau rouge. Elles n'étaient pas armées, malgré leur désir d'avoir des armes. Elles voulaient, disaient-elles, aller à Versailles, pour en chasser l'Assemblée et finir ainsi la guerre qui tuait leurs hommes et leurs fils.

On se moquait d'elles et on les appelait les tricoteuses. Il y en avait de vieilles et de jeunes, mais l'aspect en était triste et repoussant.

Ce qui m'afflige le plus, ce sont les mesures prises contre le clergé. L'archevêque de Paris est gardé à vue dans l'archevêché ; le presbytère de la Madeleine a été pillé à fond, et le curé emmené à la Conciergerie. On a fait subir le même traitement aux curés de Saint-Roch, de Saint-Eustache et de Saint-Philippe du Roule. On s'attaque aux cures riches, car c'est moins au clergé qu'à la

Digitized by Google

richesse qu'en veulent ces gens-là. Toujours la même haine de celui qui n'a rien contre celui qui possède. Ces tristes événements ont augmenté le deuil général et privé les églises de Paris de leurs solennités. Quelle triste semaine sainte !

Cependant le danger croît, il n'y a pas à se le dissimuler. Presque journellement, le bruit de la canonnade viendrait nous le rappeler si nous étions tentés de l'oublier, et il est certain que l'armée de Versailles se rapproche. Dans ce cas, il y a tout à penser que les Champs-Elysées seraient le théâtre des plus sanglants combats, et la paisible rue Montaigne recevrait des éclaboussures de la lutte. Je n'étais point affolée par cette pensée, mais je réfléchissais sérieusement à la situation. Je n'avais fui ni au 4 septembre ni au 18 mars, mais je songeai qu'il était prudent et sage de mettre à exécution le projet que j'avais eu de partir vers le 15 avril pour me rendre à l'aimable invitation de la duchesse Hamilton.

Je me mis donc à faire mes paquets et je me préparai à quitter prochainement ce logement paisible d'où j'avais depuis plusieurs mois contemplé une si grande agitation. J'avoue bien que j'avais un certain regret de quitter la malheureuse ville dont j'avais suivi pas à pas tous les changements de la destinée, mais la sagesse l'emportait.

Le 15 avril donc, escorté de mes amis, muni d'un passeport hollandais qui portait le nom du chargé

Digitized by Google

d'affaires, M. de Wessemberg, et accompagnée par lui, j'ai affronté la gare du Nord, gardée par une troupe de ces mécréants dont l'honorable emploi était d'empêcher le départ des hommes capables de porter un fusil, et la visite minutieuse des paquets portés à la main, car il n'était pas permis d'avoir des bagages. Cette visite permettait de voir s'il y avait dans ces paquets des objets de prix, dont on s'emparait aussitôt, et la victime, pétrifiée à la vue de ces mines rébarbatives, n'osait même pas protester.

Mais la qualité d'étrangère que me donnait mon passeport et les liens de parenté qui étaient censés m'unir au chargé d'affaires hollandais m'ont permis de soustraire à la visite, non seulement mes paquets et ma personne, mais même ma malle et celle de ma femme de chambre.

Ce n'a pas été sans difficultés. Ma malle a paru fort lourde et elle a été aussitôt le point de mire de regards fort investigateurs. A ces velléités de visite, j'ai opposé qu'étant étrangère je ne reconnaissais aucun droit de ce genre au gouvernement de la Commune, et que j'étais décidée à ne pas l'ouvrir. Quant au poids, je dis que c'était du linge et qu'il n'y avait rien de plus pesant pour peu qu'il soit tassé. Bref, ma tenue tranquille et décidée a produit son effet, j'ai franchi cette horrible douane et je me suis installée dans le compartiment des dames seules, uniquement occupé par moi, en m'écriant intérieurement : Dieu soit loué !

Digitized by Google

C'est ainsi que j'ai quitté Paris, fort attristée et le cœur oppressé, comme lorsque l'horizon ne vous montre plus qu'un ciel noir de nuages et d'orages, craignant tout pour Paris et ma triste patrie.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE XXII

Incendie des Tuileries. — Malheurs de la France. — Une entrevue avec l'empereur Guillaume. — Conclusion.

Mes pressentiments se sont réalisés, — et l'événement a dépassé mes craintes. Je ne reviendrai pas sur le récit de ces journées horribles, qui, succédant aux horribles journées de la guerre étrangère, semblèrent porter au comble les malheurs de la France. Ces faits sont connus de tout le monde, et, n'ayant rien de personnel à en dire, ce n'est pas le lieu de les rappeler ici. Je dirai seulement l'émotion que j'éprouvai, alors que me trouvant loin de Paris, à l'abri dans une famille amie, j'ai lu cette dépêche : « Les Tuileries sont en flammes. »

Ainsi s'écroulaient sous le feu ces murs qui m'avaient abritée pendant de si longues années, ce palais où j'avais vécu des jours heureux et des jours malheureux, ainsi qu'il en est dans toute existence, mais à qui je n'aurais jamais cru réservé un sort semblable : être détruit par les mains des Français, ou du moins soi-disant telles ! Comme on le comprend, je ressentis à cette nouvelle une poignante émotion...

Digitized by Google

Mes souvenirs pourraient s'arrêter là, mais je crois intéressant de raconter encore une entrevue que j'eus, vers cette époque, avec l'empereur Guillaume.

Je me trouvais alors chez la duchesse Hamilton, à Bade, où j'étais revenue après une visite aux miens, à Munich. Je savais que l'Empereur était dans cette ville, mais je ne cherchais pas à le voir, malgré la visite qu'il m'avait faite en 1867, alors qu'il était aux Tuileries l'hôte de Napoléon III.

Je n'oubliais pas les douloureuses circonstances de la triste guerre qui a fait de lui un conquérant, un grand triomphateur, un Empereur d'Allemagne, mais en même temps le plus cruel ennemi de la France. Que de haines il a amassées sur sa tête, dont l'expression cependant reste toujours aimable et bonne, formant en cela un bien frappant contraste avec M. de Bismarck et ses Prussiens qui inspirent tant d'horreur. Que de malédictions pour ses victoires se suivant l'une l'autre comme si Dieu l'avait choisi pour devenir le châtiment de la France. Victoire et réussite en tout, il a tout obtenu et l'unité de l'Allemagne lui a permis de réunir un peuple entier contre nos armées qui ne pouvaient plus résister à la supériorité du nombre, outre qu'on ne peut nier que la qualité était bien meilleure que la nôtre. Le bonheur a été pour lui dans toutes les circonstances. L'armée exterminée à Sedan, la France même est devenue comme son

Digitized by Google

alliée, s'obstinant à continuer sans espoir une guerre dont elle devait payer les frais, avec des combattants courageux et dévoués, mais bien inférieurs aux soldats aguerris de ses armées toujours victorieuses.

Le succès est resté fidèle à sa personne, comme si un pacte inconnu les liait ensemble. Et ce grand ennemi de la Patrie, dont j'avais tant souffert moi-même j'allais l'affronter et le revoir d'une manière ou d'une autre ! Ma position de victime me faisait un devoir d'attendre, et de ne provoquer aucune démarche.

Quels que fussent les griefs que ma qualité de Française m'eussent donnés contre lui, je me disais toutefois dans une pensée d'équité qu'il avait dû agir en roi allemand, qu'une guerre entamée devait suivre ses destinées de bonheur pour les uns et de malheur pour les autres, qu'une fois lancée plus rien ne pouvait la faire reculer, et que, telle qu'une avalanche, elle décimerait à droite et à gauche sans être arrêtée par aucun pouvoir humain.

Je m'étais donc résolue au parti d'attendre et de voir ce qu'il ferait à mon égard. L'attente n'a pas été longue. Arrivé un mardi soir, le lendemain, vers une heure, l'Empereur venait chez moi.

Il me semble que nous étions émus tous les deux en nous revoyant ; il m'a tendrement embrassée, et s'est aussitôt informé de la façon dont j'avais passé ces derniers mois. Je n'ai pu ne pas être

Digitized by Google

touchée de l'intérêt particulier qu'il accordait à mes malheurs, dont il comprenait toute l'étendue et la profondeur. Il me trouvait très victime d'une guerre qu'on lui avait déclarée, ajoutait-il, et à laquelle il ne songeait pas.

— Mais pour laquelle M. de Bismarck a toujours été prêt, comme le chat à l'affût de la souris. Telle a été ma réponse, que j'ai faite en dépit de la situation, car me taire m'eût semblé une lâcheté !

J'ai ajouté qu'on ne peut nier que c'est la France qui a effectivement déclaré la guerre, mais qu'en jetant en avant la candidature du prince Léopold c'était mettre le feu aux poudres. D'autant qu'on savait très bien que la France n'était pas prête, que son nouveau règlement militaire qui devait lui donner plus de soldats n'était pas encore entré en exécution ; de plus, sûr de l'unité allemande, on avait tout intérêt à provoquer la guerre à ce moment.

— Pour moi, j'ai cette conviction, tout en admettant que vous cherchiez à me prouver le contraire. Le grand mal pour nous restera d'avoir entamé la lutte, sans être prêts, mais la lutte devait éclater un jour ou l'autre, cela n'est pas douteux. Que de travail s'est fait pour exciter la haine et la jalousie des peuples l'un contre l'autre !...

A ma demande si Benedetti lui avait manqué de respect à Ems, il m'a répondu *non*, « comme moi-même je ne l'ai nullement maltraité, a-t-il ajouté

Digitized by Google

en souriant. Je crois en général que Benedetti a fait son devoir en tous points ».

De là, nous avons passé aux douloureux épisodes de Sedan. Le roi m'a donné de grands détails, et n'a pas caché l'émotion pénible qu'il a ressentie en apprenant que l'empereur Napoléon lui avait remis son épée.

— Tous, autour de moi, a-t-il dit, ont cru à la fin de la guerre. Pour moi, j'ai fait arrêter les feux de joie qu'on allumait de tous côtés pour fêter la paix. J'ai pressenti en quelque sorte ce qui allait s'accomplir à Paris, l'émeute et la révolution.

Le roi m'a dépeint ensuite ses sentiments intimes en recevant l'empereur Napoléon ; son air de tristesse mais toujours digne l'a ému profondément. Il se rappelait l'avoir vu si grand et si brillant au milieu des richesses et des élégances de Paris. Le contraste d'un tel passé avec ce présent de douleur et de malheur était si poignant !

J'ai conté les indignités de Paris à l'égard de Napoléon III, et combien folles et insensées ont été les appréciations sur la reddition de Sedan. J'ai exprimé le désir de savoir si l'empereur Napoléon pouvait agir autrement qu'il n'a fait, si une sortie forcenée eût pu le sauver, dégager Sedan et l'armée ?

— Je ne parle pas du suicide, ai-je ajouté ; je sais qu'il a montré le courage d'un homme de cœur qui, sous le coup d'un malheur à nul autre pareil,

Digitized by Google

ne craint plus rien, ni les obus qui tombent autour de lui, ni la mort qui l'environne sans vouloir de lui. Mais se tuer en tragédien parce qu'un peuple affolé ne peut pas supporter l'échec et la défaite ne m'eût pas semblé digne de lui, et si l'on m'eût annoncé une telle fin de mon Empereur, j'aurais plutôt pensé à un Théodoros, roi d'Abyssinie.

A ma demande, l'empereur Guillaume a répondu que la situation était telle qu'il ne restait pas autre chose à faire que ce qui a été fait. Sedan est situé dans un bas-fond ; son armée entourait et serrait la ville comme dans un étau ; les collines étaient couronnées d'une artillerie formidable, et deux cent mille hommes de réserve n'attendaient qu'un ordre pour venir unir leurs efforts à ceux de l'armée d'attaque. Résister plus longtemps eût été démence et folie.

Oui, Sedan est un désastre épouvantable, qu'il fallait pleurer, mais ce qu'il y a d'écœurant, c'est le déchaînement d'outrages qu'il a valu à des gens qui tous ont fait leur devoir.

C'était l'avis du roi.

— J'espère, m'a-t-il dit encore, que l'Empereur a pu reconnaître le respect dont j'ai entouré sa captivité à Wilhelmshœhe; mon désir a été de lui prouver que je voulais le traiter plus en hôte qu'en prisonnier de guerre. Je sais qu'il a apprécié mes procédés à son égard et j'en ai une réelle satisfaction.

Digitized by Google

Voici à peu près le fond de la conversation de cette première entrevue. Je dois dire que j'ai aussi largement conté tout ce qui m'était arrivé depuis le commencement de la guerre, pendant le siège, et pendant les premiers temps de la Commune. Tandis que je lui détaillais l'intérieur de Paris assiégé par ses troupes, il m'a narré ce qui s'était fait hors de Paris.

J'ai vu qu'il éprouvait une certaine admiration pour la défense nationale, mais malheureusement ses efforts étaient condamnés d'avance. C'était pitié que de livrer bataille à ces enfants mal équipés, mal organisés.

Au moment de me quitter, le roi m'a dit que la reine m'attendait à quatre heures et désirait me revoir.

J'ai compris dans la conversation de cette princesse les sentiments qui l'agitaient au sujet des événements qui venaient de se dérouler devant ses yeux et qui l'avaient faite impératrice d'Allemagne. Chose curieuse à noter : la situation de l'Alsace la préoccupait et la touchait ; elle sentait vivement toute la douleur de cette population ainsi annexée contre sa volonté.

Pour moi, je pense que les Alsaciens n'oublieront pas la France et que leur cœur ne changera pas de nationalité. On doit aimer son drapeau, et quand même on vous en offrirait un plus brillant encore, il faut rester fidèle à celui du pays qu'on a appelé

Digitized by Google

du nom si saint de la patrie. Telle est mon opinion et je déteste toutes les annexions brutales, imposées par la force, d'où qu'elles viennent...

*
* *

Je m'arrête. Une nouvelle destinée s'est emparée de moi. Tout ce que j'aimais a disparu, est tombé, frappé par le malheur. Qu'écrire lorsque tout a croulé autour de vous pour ne laisser que la pensée du néant des choses.

L'Empereur est mort et ceux qui regrettaient qu'il ne fût pas tombé sur le champ de bataille en 1870 ont pu se réjouir. Je le dis et je le crois : il est mort des suites de Sedan. Les médecins ont constaté que ce sont les cinq heures passées à cheval, des plateaux de la Moncelle aux ravins de Givonne qui ont rendu inutiles les effets faits pour conjurer la cruelle maladie dont il souffrait déjà au moment où la guerre a été déclarée, et mortelle l'opération à laquelle il s'est résigné.

Il est mort en exil à Chislehurst le 8 janvier 1873 à l'âge de soixante-quatre ans. En lui s'est éteinte une pensée pleine de destinées et de la grandeur de la Patrie. Son règne a eu de si beaux commencements et une fin si triste !

L'Empereur avait un grand cœur, dévoué à tous sans distinction, surtout aux pauvres et aux faibles ; il était d'un caractère élevé et chevaleresque, avec

Digitized by Google

une âme douce, bienveillante, consolatrice, et il savait rendre heureux tous ceux qui l'approchaient. Que de larmes ont été séchées par sa bonté, par sa charité! Que de bien il a accompli pendant ces dix-huit années, qui ont valu à la France la tranquillité et la prospérité !

J'ai lu une lettre de lui écrite de l'exil ; et je ne puis résister au désir d'en copier certains passages, qui contiennent des pensées que j'aime :

« Lorsqu'on a été comme moi vingt-trois ans à la tête d'une grande nation et qu'on n'a qu'une pensée, le bien du pays, on conserve le sentiment de sa dignité, la conscience de son droit, et l'on rejette loin de soi les basses intrigues qui déconsidèrent ceux qui s'y livrent. Sans illusion comme sans découragement, j'attends tout de la justice du peuple français ; je me résigne à mon sort, quels que soient les décrets de la Providence. »

Puis, l'Empereur est mort en exil, comme son oncle, mais son souvenir ne périra pas. La révolution, suite d'une guerre désastreuse a eu beau gratter les pierres pour effacer les écussons, détruire par l'incendie le palais où reposait son trône, laisser pousser de l'herbe là où fût la demeure de ce souverain si adulé, si entouré, si craint et si admiré, Paris reste encore comme un témoignage de sa pensée. Ses monuments, ses avenues, ses boulevards et ses églises, construits sous son règne rappellent et rappelleront sa mémoire.

Digitized by Google

Je ne puis comparer ce passé au présent pour lequel, comme bien on pense, je n'éprouve pas plus d'admiration que de sympathie ; aussi je borne là le récit de ces *Souvenirs* écrits au jour le jour, avec bonne foi et impartialité, dans un temps où, soucieuse seulement de m'amuser moi-même en écrivant et de plaire à quelques amis en leur lisant mes récits, je ne pensais pas mettre au grand jour mes modestes impressions sur les événements et les hommes de cette époque ; et c'est avec un sentiment de profonde mélancolie que je prends congé des lecteurs qui ont bien voulu me suivre dans cette narration d'un passé déjà lointain. Maintenant que ma tâche est terminée, je ne me sentirais plus le courage de recommencer pour moi-même la lecture de mes petits cahiers de souvenirs. Ils rappellent un temps trop fertile en déceptions et en malheurs.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER

Le nouvel An. — Nominations à la Cour. — Le général Fleury. — MM. Ney, de Toulongeon et Davilliers. — La situation en Espagne. — Le général Prim. — Discours de Napoléon III à l'ouverture des Chambres. — Le carnaval. — Bal à l'Ambassade de Prusse. — Bal du ministère de la marine. — L'Europe, l'Asie, l'Afrique et L'Amérique. — Les théâtres. — *Henriette Maréchal.* — *Le Lion amoureux.* — F. Ponsard. — Le volcan de Santorin 1

CHAPITRE II

La politique. — Les provinces danubiennes. — La Valachie. — L'Autriche et la Prusse. — La politique de M. de Bismarck. — Fêtes de charité. — Mlle Bellangé. — Soirée dramatique en faveur de l'œuvre de Saint-Joseph. — Mme Derrien. — *Le chien du Jardinier.* — Mme Reynolds et *Linda.* — Mort de miss Caters. — Mme Conneau. — *L'Ours et le Pacha.* — Le harem du pacha. — Retour à la politique. — Encore l'Autriche et la Prusse. — L'Italie. — La guerre imminente. — L'opinion en France. — Un lundi de l'Impératrice. — Lettre de ma sœur Anna de Gise. — Séance du Corps législatif. — M. Thiers et M. Rouher. — Incident d'Auxerre. — Attentat contre Bismarck. — La Bavière et son jeune roi. — Projet de congrès. 17

Digitized by Google

CHAPITRE III

La guerre. — Lettre de Napoléon III au ministre des Affaires Etrangères. — Fête à l'Élysée en l'honneur de la grande duchesse Marie. — Insurrection militaire à Madrid (22 juin). — La guerre en Allemagne et en Italie. — Bataille de Custozza (22 juin). — Bataille de Sadowa (3 juillet). — Le fusil à aiguille. — Détails navrants. — L'arrivée d'un convoi de blessés. — Le désastre après la bataille. — Récit d'un témoin oculaire. — Médiation de la France. — Cession de la Vénétie. — L'Italie veut continuer la guerre. — Sa flotte est battue à Lissa (20 juillet). — Garibaldi et le Tyrol autrichien. — L'armée bavaroise. — Kissingen. — Entrée des Prussiens à Francfort. — Le joug de la Prusse. — M. de Bismarck triomphe. — Les annexions de la Prusse. — Les prétentions de l'Italie. — Les espérances de paix. 39

CHAPITRE IV

L'Impératrice à Amiens et à Nancy. — La paix en Allemagne. — La confédération du Nord sous l'autorité de la Prusse. — La Saxe et M. de Beust. — La Bavière. — Les deuils. — Impression en France. — L'Empereur souffrant. — Nouvelles du Mexique. — L'impératrice Charlotte vient en Europe. — Mission du général Castelnau. — Maladie de l'Impératrice Charlotte. — Le général de Montauban, comte de Palikao. — La petite guerre. — Fête au camp de Sathonay. — Le maréchal de Castellane. 57

CHAPITRE V

Mort du comte Bacciochi, de M. Thouvenel et du marquis de Boissy. — Folie de l'impératrice Charlotte. — Mission du général Castelnau. — Découragement de Maximilien. — Le général Sherman. — Compiègne. — Les maréchaux. —

Digitized by Google

Quelques généraux. — Nouvelles du Mexique. — Fin de l'année 1866. — Le décret du 19 janvier 1867. — Dislocation ministérielle. — La santé du prince impérial. — La question du Luxembourg. — Retour des troupes du Mexique. — Maximilien reste là-bas. — Dénigrement contre le maréchal Bazaine. 69

CHAPITRE VI

L'exposition universelle. — Le champ de Mars. — Merveilles exposées. — Fêtes et réceptions. — Grands personnages en visite. — Le prince Oscar de Suède. — Le prince d'Orange. — Le duc de Leuchtenberg. — Le roi de Grèce. — Le roi des Belges. — La reine de Portugal. — Le prince de Galles. — Le fils du Taïcoun. — L'empereur de Russie. — *La Grande-Duchesse de Gérolstein.* — Hortense Schneider. Le roi de Prusse. — La revue de Longchamp. — Attentat contre l'empereur de Russie. — Présence d'esprit de M. Rambeaux. — Berezowski. — Départ du Tzar. — Mon entrevue avec le roi de Prusse 85

CHAPITRE VII

Le Khédive. — Revue dans la cour des Tuileries. — Le Sultan. — Distribution des récompenses (1er juillet). — Triomphe de l'exposition. — La tragédie mexicaine. — Le couvent de la Crux. — Trahison de Lopez. — Mort de Maximilien, de Miramon et de Méjia (19 juin 1867). — Revue aux Champs-Élysées. — Fin de l'exposition. — Mort de M. Fould. 103

CHAPITRE VIII

Événements en Italie. — Garibaldi. — Affaire de Mentana. — Politique. — M. Rouher cède les finances à M. Magne. — Loi militaire. — Loi sur la presse. — Retour de la dépouille mortelle de Maximilien en Autriche. — Le baron Magnus. —

Digitized by Google

Détails sur les derniers moments de l'Empereur. — La couronne de laurier. — Pressentiments funestes de l'archiduchesse Sophie. — L'impératrice Charlotte informée de la mort de son mari. — Un crime à Vienne. — Le comte Corninsky et Julie Evergheni 117

CHAPITRE IX

Mort du comte Walewski. — Sa naissance et sa carrière. — Affaires d'Espagne. — Le voyage de la reine Isabelle à Saint-Sébastien. — Révolte des généraux exilés. — Le maréchal Serrano. — Le général Prim. — Combat d'Alcolea. — Déchéance de la reine Isabelle. — Entrevue de Biarritz. — Installation à Pau. — Un conseil de Victor Hugo. — Le clergé victime des révolutions. — Nouveaux deuils à Paris. — Mort du baron James de Rothschild. — Mort de Rossini. — Maladie et mort de Berryer. 129

CHAPITRE X

L'année 1869. — Le carnaval. — *Chilpéric*. — M. Émile Ollivier. — Mort subite de mon frère. — Discours du président du Sénat. — Mort de M. Troplong. — Mort de Lamartine. 145

CHAPITRE XI

Les embellissements de Paris. — M. Haussmann. — Emprunt au Crédit Foncier. — Le ministre d'État. — Chanson satirique. — Élections de 1869. — Paroles de l'Empereur. — « Lettre d'un député à sa femme. » — Anecdotes. — Mme Rossini. — *Judith et Holopherne*. — Les élections (23-24 mai). — Catéchisme électoral. — *La Grande Revue*. Émeutes. 157

CHAPITRE XII

Mort du maréchal Niel. — Le général Lebœuf, ministre de la guerre. — L'amnistie. — Lettre du R. P. Hyacinthe.

Digitized by Google

— Réponse de son supérieur. — Trouble des esprits. — Transformation politique. — Démission du ministère. — Besoin d'hommes nouveaux. — Lettre de l'Empereur à M. Émile Ollivier. — Le nouveau cabinet. — Le comte Daru. — M. Chevandier de Valdrôme. — Le marquis de Talhouet. — MM. Segris, Louvet, Buffet et Maurice Richard. — Bon accueil fait à ce ministère. 169

CHAPITRE XIII

Le drame d'Auteuil. — Le prince Pierre Bonaparte. — *La Revanche*. — M. Paschal Grousset. — Envoi de témoins, Ulric de Fonvielle et Victor Noir. — Scène violente. — Victor Noir, blessé mortellement. — Récits des acteurs du drame. — Effet produit dans Paris. — L'Empereur à Rambouillet. — Ordre d'arrestation contre le prince. — Détails sur la mort de Victor Noir. — Tumulte au Corps législatif. — L'enterrement. — Émeute réprimée par la police. — Malaise général. — Le *Pater* du *Figaro*. — La haute cour réunie à Tours. — Le procès. — Plaidoieries de Mes Laurier et Floquet. — Remarquable réquisitoire de M. Grandperret, procureur général. — Le défenseur, Me Demange. — Acquittement du prince. 183

CHAPITRE XIV

Le plébiscite. — Changements dans le ministère. — Proclamation de l'Empereur. — Le 8 mai 1870. — Le ministère complété. — MM. le duc de Grammont, Mège et Plichon. — Le Conseil d'État. — M. de Parieu. — M. de Girardin. — M. Prévost-Paradol. — Pétition des princes d'Orléans pour rentrer en France. — Rejet de leur demande. — Abdication de la reine d'Espagne en faveur du prince des Asturies. — Sécheresse excessive. — L'Europe pacifique. — Séjour en Alsace. — Soulz. — L'incident hispano-prussien. — La Prusse veut la guerre. — Déclarations du duc de Grammont. — Allocution de M. Rouher. — Ma mère malade en Alsace. — Sa mort (22 juillet 1870). 195

Digitized by Google

CHAPITRE XV

Retour à Paris. — *La Marseillaise*. — Départ de l'Empereur et du prince impérial pour l'armée. — Premiers engagements. — Premiers échecs. — Impopularité du ministère Ollivier. — Agitation révolutionnaire. — Inquiétudes. — La comtesse de Palikao à Paris. — Convocation du Corps législatif. — Chute du ministère Ollivier. — Ministère du général de Palikao. — Le maréchal Bazaine, commandant en chef. — Le général Trochu, gouverneur de Paris. — Sa proclamation. — L'esprit public. — Les fortifications. — Le bois de Boulogne. — Paris guerrier. — L'Impératrice et le Conseil des ministres. — Incident personnel. — Lettre au *Figaro*. 211

CHAPITRE XVI

La situation à la fin d'août. — Nouvelles des armées. — La défaite. — Séance de nuit. — Proposition de déchéance. — Protestation de M. Pinard. — Départ de l'Impératrice. — Envahissement des Tuileries. — Aspect du jardin. — La statue de la ville de Strasbourg. — Le drapeau rouge. — Départ de la princesse Clotilde. — La Chambre est dissoute. — Gouvernement provisoire proclamé à l'Hôtel de Ville. — La République. — Le général Trochu. — Aspect de Paris. — Une revue. — M. Jules Favre, ministre des Affaires Étrangères. — Mécontentement des socialistes. — Le palais des Tuileries transformé en ambulance. — Les Prussiens approchent. — Mission de M. Thiers. 227

CHAPITRE XVII

Ma situation. — Motifs qui m'ont fait rester à Paris. — La défense. — La Commission des barricades. — Combat de Clamart. — Panique. — Entrevue de Ferrières. — Proclamation du gouvernement. — Le siège. — Reddition de

Digitized by Google

Strasbourg. — Proclamation de M. Gambetta. — Lettre de Louis Blanc au peuple anglais. — Départ de M. Gambetta en ballon. — Incendie du château de Saint-Cloud. — Un mois de siège. — L'alimentation. — Les inventions. — Le doigt prussique. — Reddition de Metz. — Émeute. 241

CHAPITRE XVIII

Le siège continue. — Succès du général d'Aurelle de Paladines. — Sortie projetée. — Proclamation du général Trochu. — Combats autour de Paris, 29-30 novembre, 1er décembre. — Prisonniers bavarois. — Les Prussiens reprennent Orléans. — Lettres échangées entre M. de Moltke et le général Trochu. — Dépêches de M. Gambetta. — Continuation des désastres. — Impuissance de Paris à se délivrer et de la province à venir à son secours. — La disette. — Fin de l'année 1870. 255

CHAPITRE XIX

Le 1er janvier 1871. — Paris bombardé. — Nouvelles meilleures de la province. — Dépêches de M. Gambetta. — Mouvement dans Paris le 18 janvier. — Conjectures des Parisiens. — Combat de Montretout. — Incapacité du général Trochu. — Échec. — Rentrée des troupes. — Apparition de la Commune. — Pourparlers pour la paix. — Émotion dans Paris à cette nouvelle. — L'armistice. — Le ravitaillement de Paris. — Désarmement de l'armée. — Lettre du général d'Aurelle de Paladines. — Démission de M. Gambetta 265

CHAPITRE XX

Les Prussiens entreront dans Paris. — Proclamation du ministre de l'Intérieur. — Troubles dans Paris. — Assassinat d'un gardien de la paix. — Le 1er mars. — Aux Champs-Élysées. — Aspect de l'armée allemande. — Attitude des Parisiens. — Signature de la paix. — Départ des Prussiens. 279

Digitized by Google

CHAPITRE XXI

État des esprits dans Paris. — Actes de violence. — Un comité central. — Faiblesse du gouvernement. — Les partis. — La citadelle de Montmartre. — Canons français braqués sur Paris. — Assassinat des généraux Lecomte et Clément Thomas. — Remords du Jules Favre. — Nouvelles collisions. — Manifestation de la place Vendôme. — Les fédérés triomphent. — Le secret de M. Thiers. — La presse insurgée. Les élections. — La Commune organisée. — Craintes de pillage. — Le drapeau rouge au Panthéon. — Combats du côté de Neuilly. — Les amazones. — Mesures contre le clergé. — Mon départ de Paris. 289

CHAPITRE XXII

Incendie des Tuileries. — Malheurs de la France. — Une entrevue avec l'empereur Guillaume. — Conclusion . . . 305

ÉVREUX, IMPRIMERIE DE CHARLES HÉRISSEY

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

LIBRAIRIE PAUL OLLENDORFF

28 *bis*, rue de Richelieu, Paris.

DERNIÈRES NOUVEAUTÉS

Collection grand in-18 à 3 fr. 50 le volume.

Paul ADAM	*La Parade amoureuse*	1 vol.
Alphonse ALLAIS	*Rose et Vert-Pomme*	1 vol.
Baude DE MAURCELEY	*Mortelle Intrigue*	1 vol.
Jules BOIS	*L'Eternelle Poupée*	1 vol.
Emile BERGERAT	*La Vierge*	1 vol.
BOYER D'AGEN	*Terre de Lourdes*	1 vol.
Charles BUET	*Le Péché*	1 vol.
Jean CAROL	*Sœur Jeanne*	1 vol.
Jules CASE	*L'Etranger*	1 vol.
Théodore CAHU	*Amante et Mère*	1 vol.
Arthur CHASSÉRIAU	*Le Chemin de Croix*	1 vol.
Marion CRAWFORD	*Les Enfants du roi*	1 vol.
Paul CUNISSET	*Étrange Fortune*	1 vol.
Jean DARCY	*Le Voyage de la Princesse Louli*	1 vol.
Pierre DENIS	*Le Mémorial de St-Brelade*	1 vol.
Maurice DUBARD	*Fleur d'Afrique*	1 vol.
Paul FÉVAL FILS	*Un amour de Belle-Mère*	1 vol.
Paul FOUCHER	*Rêchain, avare*	1 vol.
Paul GAULOT	*Henriette Busseuil*	1 vol.
Gustave GUICHES	*Au Fil de la Vie*	1 vol.
Abel HERMANT	*La Carrière*	1 vol.
Comte D'HÉRISSON	*Les Girouettes politiques*	3 vol.
W. KOROLÉNKO	*Le Rêve de Makar*	1 vol.
Maurice LEBLANC	*Ceux qui souffrent*	1 vol.
Raymond DE LABORDE	*Le marquis de Gojac*	1 vol.
Fernand DE LA MORANDIÈRE	*Beaux Serments*	1 vol.
Pierre MAËL	*Un Roman de Femme*	1 vol.
Jeanne MAIRET	*Némésis*	1 vol.
Jane DE LA VAUDÈRE	*Rien qu'Amante !*	1 vol.
René MAIZEROY	*Ville d'amour*	1 vol.
Eugène MOREL	*Artificielle*	1 vol.
Georges OHNET	*Le Droit de l'Enfant*	1 vol.
Georges DE PEYREBRUNE	*Les Aimées*	1 vol.
Georges DE PORTO-RICHE	*Amoureuse*	1 vol.
Jean RAMEAU	*La Chevelure de Madeleine*	1 vol.
Camille DE SAINTE-CROIX	*Cent Contes secs*	1 vol.
Ctesse Stéphanie DE TASCHER DE LA PAGERIE	*Mon séjour aux Tuileries*	3 vol.
Fernand VANDÉREM	*La Cendre*	1 vol.
Maurice VAUCAIRE	*L'Encrier de la Petite Vertu*	1 vol.

Envoi franco du Catalogue complet de la Librairie Paul Ollendorff

ÉVREUX, IMPRIMERIE DE CHARLES HÉRISSEY

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

THE BORROWER WILL BE CHARGED AN OVERDUE FEE IF THIS BOOK IS NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED BELOW. NON-RECEIPT OF OVERDUE NOTICES DOES NOT EXEMPT THE BORROWER FROM OVERDUE FEES.

WIDENER
BOOK DUE
MAY 4 - 1987
22709 42

Digitized by Google

3 2044 105 324 321

Digitized by Google